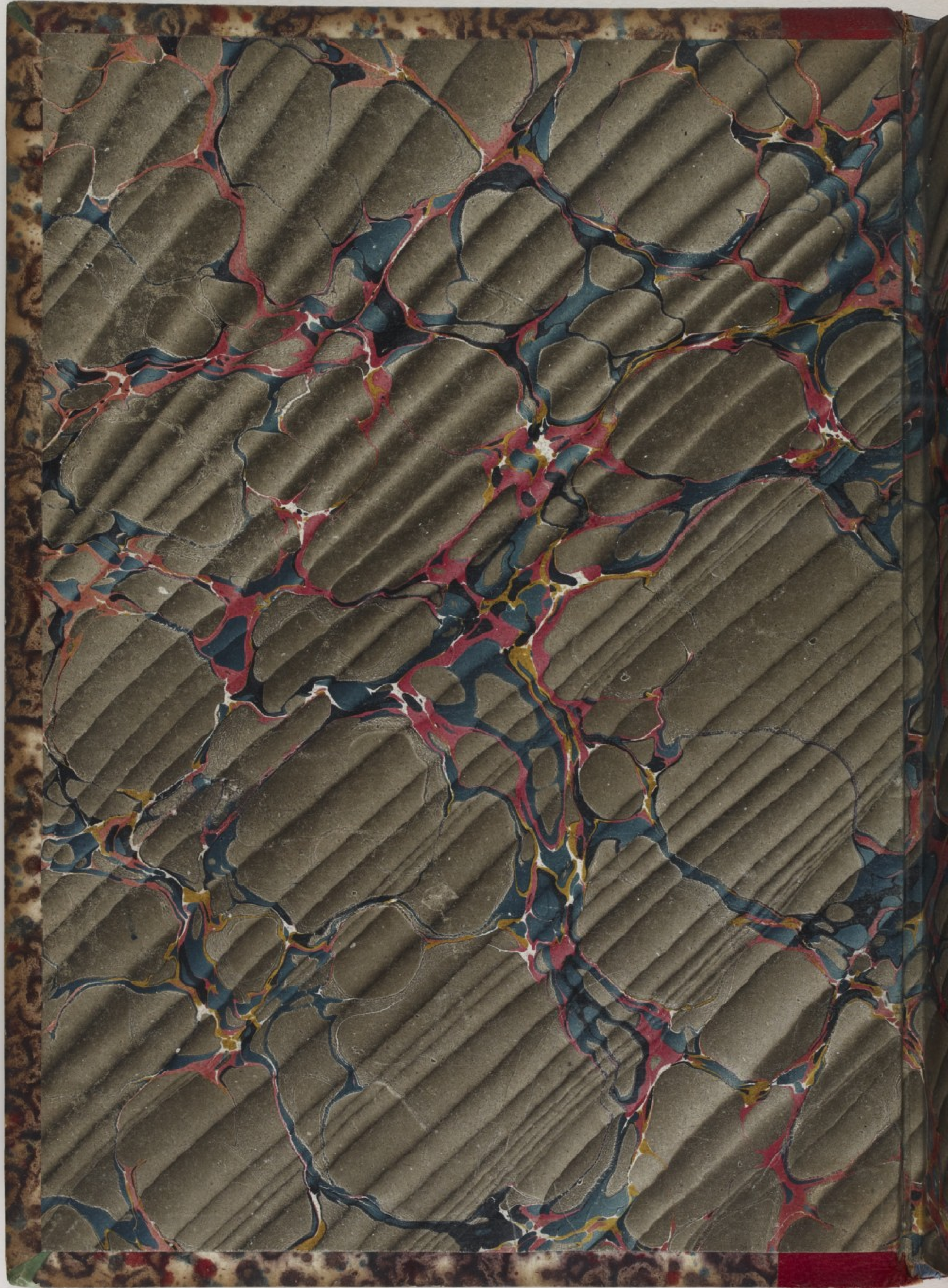
Galerie des femmes de Walter Scott, quarante deux portraits accompagnés chacun d'un portrait littéraire







GALERIE DES FEMMES

DE

WALTER SCOTT.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

GALERIE

DES FEMMES

DE

WALTER SCOTT,

QUARANTE-DEUX PORTRAITS,

ACCOMPAGNÉS CHACUN D'UN PORTRAIT LITTÉRAIRE.



PARIS.

MARCHANT, Éditeur du Magasin théâtral, 12, BOULEVART SAINT-MARTIN.

AMBROISE DUPONT, Éditeur, 7, RUE VIVIENNE.

RITTNER ET GOUPIL, Éditeurs de gravures, 15, BOULEVART MONTMARTRE.

1839

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



Diana Vernon

PARIS.
Rittner et Goupil. | Marchant, éditeur.

DIANA VERNON

(ROB-ROY).

La nuit était sombre ; le Forth murmurait au loin ; miss Diana, penchée sur son cheval des Highlands, avait pris la main de son cousin Osbaldistone.

« — C'est la dernière fois que je vous verrai, Frank ; un gouffre est ouvert entre nous, vous ne pouvez nous suivre où nous allons : adieu, et puissiez-vous être heureux ! »

Alors sa joue avait touché celle du jeune homme, et elle avait fui.

Mais depuis ce jour, à quoi rêve miss Diana ? Pourquoi cette croix de religieuse près de son cœur, ce doigt pensif posé sous des lèvres muettes, ce regard qui semble suivre quelque image fuyante ? Miss Diana essaie en vain de le cacher, des larmes gonflent ses paupières et sont près de couler.

« — Qu'importe ? s'écrierait le grotesque Nicol Jarvie, le fils du diacre ; il n'est pas plus étonnant de voir une femme pleurer que de voir une oie marcher sans souliers. »

Mais miss Diana ne veut point être une femme, honnête Jarvie ;

miss Diana n'a jamais reproché à Dieu qu'une seule chose : n'avoir point fait d'elle un laid et indépendant Highlander ! Miss Diana n'est pas une femme, car elle ose dire ce qu'elle pense, sait penser sans rien dire , et elle hait ce carillon monotone qu'on appelle *compliment*. Le premier jour où elle a vu Frank, elle lui a dit :

« — Gardez vos louanges pour quelque autre, et oubliez mon malheureux sexe. Appelez-moi Tom Vernon, si vous voulez ; mais parlez-moi comme à votre ami, à votre compagnon. »

Aussi ne trouverez-vous dans la chambre de miss Diana ni bergerie encadrée, ni perroquet empaillé, ni luth à trois cordes ; mais elle garde à son chevet l'épée de son ancêtre, sir Richard Vernon, tué à Shrewsbury, « et cruellement calomnié par un nommé Shaks- » peare, qui n'était pas sans esprit. » Vienne le jour du danger, et vous la verrez courir dans les montagnes, la toque à plumes d'aigle sur l'oreille et ses cheveux noirs au vent ; car son ame soutiendra son corps : il y a une lame d'acier dans ce fourreau de satin. Miss Diana est un archange qui veille à l'entrée du paradis terrestre de ceux qu'elle aime, l'épée flamboyante à la main.

Et que fût-elle devenue sans ce fier courage, pauvre enfant élevée dans cette taverne d'Osbaldistone-Hall ? Par quel moyen tenir à distance l'ivrogne Percy, le querelleur Thorncliff, le garde-chasse John, le jockey Dick, le stupide Wilfred ? Comment se préserver de ce Rashleigh, serpent mélodieux plus à craindre que celui qui perdit Ève ? Qui eût sauvé Frank, lorsque tous l'abandonnaient ?

Et pourtant, noble Diana, que de voix se sont élevées contre vous dans le nid de cygnes où vous êtes née ? que d'anathèmes sur votre loyauté hardie ! que d'étonnemens moqueurs ! que de doutes insultans ! Combien de fois sir Walter Scott, votre père, baissa-t-il la tête en entendant la satire dédaigneuse atteindre sa fille bien aimée ? Ah ! vous l'aviez deviné, Diana, vous n'étiez point faite pour cette froide

Angleterre, où la vie court, comme les wagons de Liverpool, sur deux rails invariables, *l'usage* et *la convenance*, où toutes les aspirations de la volonté, toutes les soifs de l'ame s'arrêtent devant un mot : *improper!* où l'on ne peut avoir de courage que selon l'étiquette, d'esprit qu'aux momens indiqués, et de cœur qu'à la mesure!

Non, vous ne pouviez vivre dans cette atmosphère de contrainte et de dissimulation. « On vous eût crue folle si vous eussiez fait la moitié des choses qui vous passaient par l'esprit. » Vous avez eu raison de devenir Française et de changer de nom. Ici vous deviez trouver une mère capable de vous faire comprendre, une mère d'adoption à qui tout vous désignait pour fille, tout, jusqu'à vos traits puissans et doux comme les siens. Maintenant, que vous vous nommiez Silvia, Quintilia Cavalcanti ou Fiamma, la France vous admire et vous aime!

Qu'êtes-vous, après tout, sinon le symbole de la femme qui ne peut se résigner à rester immobile, et brise les langes dont on a garrotté son intelligence et sa volonté? Qu'apprenez-vous, sinon à placer le sentiment du devoir plus haut que le jugement du vulgaire? Le monde ne vous demandait pour mérite que de vous montrer futilement gracieuse; pour courage, que de savoir supporter une chaussure trop serrée, un corset trop étroit; pour opinion, que de répéter ce que tous répètent; pour vertu, que de n'aimer personne (dussiez-vous comprendre dans l'exclusion votre mari); vous avez trouvé que c'était trop peu, et vous vous êtes dit que la femme devait aussi savoir souffrir, défendre, penser et aimer!... Dieu vous protége, Diana! vous avez eu une généreuse pensée.

Seulement, n'espérez pas triompher aisément; car vous combattez pour les faibles contre les forts. La justice n'est pas moins difficile à rétablir sur le trône du monde que le roi Jacques sur celui d'Angleterre, et tous les Rashleigh n'ont point succombé sous la claymore de *Rob-Roy*.

Mais comptez sur l'avenir; le temps des poupées parlantes passera, et, alors, adieu aux timidités convenues, aux pudeurs apprises, aux frayeurs minaudières : imitant votre franchise et votre courage, les femmes comprendront que le mensonge n'est point un devoir, la lâcheté une grâce, et elles ne prendront plus pour modèle la vierge qui lève les yeux au ciel avec les sept épées dans le cœur, mais celle qui met le pied sur Léviathan et sait regarder mourir son fils.

E. Souvestre.



Flora Mac-Ivor.

PARIS
Rittner et Goupil. | *Marchant, éditeur.*

FLORA MAC IVOR

(WAVERLEY).

Voyez cette jeune fille au visage grave et dans l'expression duquel se fondent ensemble la grâce parisienne et la poésie écossaise; c'est la bien-aimée d'une princesse exilée de la vieille Angleterre, et qui de sa main royale a attaché sur son front ce riche bandeau d'or qui retient ses longs cheveux noirs.

Elle a vingt ans : elle est belle. Partout où elle est, les yeux et les oreilles se tournent de son côté ; car, soit qu'elle parle la langue d'Ossian, du Tasse, de Shakspeare ou de Racine, sa voix a un accent de douceur infinie ; et lorsqu'elle parle, la flamme qui brûle au fond de son cœur monte à son visage et le dore comme le soleil levant les neiges du Ben-Lomond.

Chaque son de sa voix et chaque regard de ses yeux indiquent une ame ardente. Elle est dans cet âge de la vie où toute la nature

prend une langue pour parler à notre cœur, où les bruits divers de la création, le ruisseau qui murmure, le vent qui gémit, l'oiseau qui chante, semblent dire : Aimez. Et cependant, qui que vous soyez, n'allez pas lui parler d'amour.

Car elle est sauvage comme une montagnarde et fière comme une reine. Son empire, à elle, s'étend depuis la rivière Earn jusqu'aux monts Grampian ; et lorsqu'elle s'assied, la harpe à la main, près de la cascade qui jette sa blanche écharpe aux flancs de la colline Ben-More, il y a en elle tant de grandeur et de poésie, qu'on la prendrait pour Malvina assise au tombeau d'Ossian, et chantant les exploits de Fingal.

Car tout son amour est à son frère. Orphelins dès l'enfance, ils se sont réveillés un matin dans un berceau sanglant ; alors ils ont poussé appuyés l'un à l'autre, comme deux arbrisseaux de leurs montagnes sortant du même tronc et se tenant par la racine. Et le frère est devenu un grand chêne qui, chaque fois que le vent souffle, se penche entre sa sœur et l'orage, et qui abrite sous ses branches tous les enfans de la race d'Ivor.

Car toute sa religion est à Dieu ; puis, après Dieu, à son élu, doublement sacré par la naissance et par le malheur, au fils de Jacques II. Aussi ce que sa voix chante, c'est le dévouement des martyrs ; aussi ce que ses yeux cherchent, c'est quelque vaisseau venant de la France, cet éternel et saint asile de tous les grands proscrits, et qui lui apporte quelque nouvelle de la cour de Saint-Germain, où est son roi légitime.

Voyez comme elle est belle et brillante d'espoir, comme son teint

est animé à la fois par les couleurs de la jeunesse et par l'air vif de la montagne, et comme elle est loin de penser en ce moment au *Bodach-Glas*, cet hôte nocturne de la colline Ben-More ou du lac Tay, et qui apparaît depuis trois cents ans aux fils d'Ivor lorsque leur heure mortelle est près de sonner à l'horloge de l'éternité.

Laissez passer un an. Qu'est-ce qu'un an dans la vie humaine? Il y a des années qui coulent si calmes et si pures qu'elles semblent un instant. Vous vous retournez en arrière, et vous ne voyez qu'une suite de nuits et de jours dorés par l'aurore qui se lève ou empourprés par le soleil qui se couche. Laissez passer un an.

Mais aussi il y a des années qui semblent un siècle, des années pour lesquelles il n'y a ni aubes blanchissantes, ni crépuscules joyeux; des années sur lesquelles s'étend un ciel orageux et sillonné d'éclairs, et dans lesquelles, si l'on se retourne, on se voit soi-même luttant comme dans un de ces rêves où l'on n'a plus ni voix pour appeler, ni force pour fuir.

Laissez passer un an; puis, au lieu de vous égarer aux flancs de ces montagnes blanches ou sur les rives de ce long lac bleu, où vous avez vu le fils d'Ivor le Grand exercer sa vieille et somptueuse hospitalité, dirigez-vous vers cette maison isolée qui s'élève près de la ville de Carlisle, ouvrez-en la porte, arrêtez-vous sur le seuil, et regardez.

Au fond de cette grande salle sombre, dont les murs sont couverts de tapisseries, en face de cette longue fenêtre grillée, près d'une vieille femme qui lit les prières des morts, voyez-vous cette jeune fille muette et pâle et cousant un linceul? eh bien! c'est celle-là que

vous avez vue si fière et si belle ; et, pour que vous la reconnaissiez, il faut que je vousdise : Voilà celle que l'on appelait Flora Mac Ivor.

Que s'est-il donc passé pendant cette année? Le chevalier de Saint-Georges est débarqué à Loch-Sunar, Flora a mis une rose blanche dans ses cheveux, et le Bodach-Glas est apparu à Fergus.

Flora Mac Ivor coud le linceul de son frère!...

Alexandre Dumas.



Rose Bradwardine

PARIS
Rittner et Goupil, Marchant éditeur

ROSE BRADWARDINE

(WAVERLEY).

Rose Bradwardine, vous avez seize ans : — à cet âge on est toujours jolie ; — mais vous êtes plus que jolie, vous ; — la douceur de votre caractère se répand sur votre charmante figure ; la candeur de vos pensées embellira long-temps vos traits et survivra à la fraîcheur de vos jeunes années.

Lorsque, ainsi que vous, on vit solitaire dans les montagnes, l'éducation ne peut être bien cultivée ; mais vous avez l'intelligence qui reçoit l'instruction, et vous sentez le besoin d'apprendre. — Allez, ne devenez pas savante ; restez telle que vous êtes, dévouée à vos devoirs, à votre tendresse filiale. — Oui, mieux vaut savoir aimer. —

On dit en parlant de vous : « Heureux celui qui aura trouvé le chemin de son cœur ; il aura un trésor inestimable. — Toutes ses affections sont concentrées dans l'intérieur de sa maison ; — elle

n'aura d'autres plaisirs que d'exercer dans le silence toutes les vertus domestiques ; son époux sera pour elle ce qu'est maintenant son père, l'objet de tous ses soins, de sa sollicitude ; — elle ne vivra et ne respirera que pour lui et par lui ! — pourvu qu'elle rencontre un homme vertueux, seule elle adoucira ses chagrins et doublera ses plaisirs ; mais si malheureusement elle tombait sous les lois d'un homme peu digne d'elle... ah ! alors elle n'aurait pas long-temps à souffrir !... »

Voilà votre portrait moral, Rose ; le temps ne détruira rien à celui-là. — Heureuses les femmes qui restent ainsi belles, par le cœur, l'ame et l'esprit... Ah ! Rose ! encore une fois, restez, restez telle que vous êtes, puisque, mieux encore que charitable, vous êtes bonne ! Il le comprend bien, lui, ce pauvre idiot, recueilli chez votre père, à votre sollicitation, et l'objet de votre pitié ; vous savez qu'un profond chagrin a brisé son cœur et dérangé ses facultés, et vous respectez sa douleur sans oser jamais sourire à ses discours troublés. Vous dites : « Il est très-sensible aux injures, mais il est fort attaché aux personnes qui lui témoignent de l'amitié, et je tâche de m'en faire aimer, car *aimer console*... » C'est bien, Rose ! pure et douce jeune fille, c'est bien ! et chaque soir, lorsque vous chantez votre ballade favorite, qui finit ainsi :

> Ne vous couchez jamais
> Sans prier la vierge Marie,

Rose, vous pouvez être certaine que la Vierge vous écoute et vous bénit ; car vous avez écouté celui qui souffre, vous avez été sa consolatrice et son appui.

Je ne sais si avec votre apparente gaîté vous pouvez inspirer une passion ardente. Est-il possible de gémir, soupirer, trembler devant

une jeune fille timide, il est vrai, mais toujours enjouée et rieuse? Cependant, comme vous êtes sensible, franche et confiante, on se plaît avec vous. — Près de vous on peut être distrait par les agrémens extérieurs d'une autre femme; mais l'on revient à la simple Rose Bradwardine, avec calme d'abord, puis avec intérêt, et l'on finit par être subjugué en rendant hommage à ses vertus paisibles.

Courageuse quand il le faut, dévouée... toujours, vous avez trouvé tout simple, dans votre naïve ignorance du monde, d'aller au secours d'un jeune homme prisonnier dans les montagnes, blessé, en danger de mort : votre cœur vous a dit, *va!* et vous lui avez obéi. Enveloppée dans votre manteau, vous vous êtes dérobée à ses regards, car vous ne cherchiez pas un remercîment; vous vouliez le protéger à son insu. — Il avait bien raison, celui qui a dit :

« La pitié fait de la douleur un lien entre les hommes. »

Il était devenu *votre ami* parce qu'il était malheureux; plus tard il vous aura adorée de ce que vous avez fait pour lui sans en attendre de reconnaissance : heureux celui qui a pu ajouter son nom à celui de la maison de Bradwardine *sans tache*, dont vous êtes l'héritière; car vous attacherez, vous, au nom de votre époux, ce titre de noblesse *pour tous*, mais surtout pour nous, femmes, dont la destinée si humble ne nous permet d'autre gloire que celle d'une conduite irréprochable.

Oui, vous le voyez, la Vierge vous a bénie; car elle a permis que celui que vous étiez venue secourir dans le danger, lorsque vous n'étiez que jeune fille, devînt plus tard votre époux. — On vous aurait blâmée de cette noble action, si une sainte cérémonie n'était venue la sanctionner : — le monde est fait ainsi!... Ne vous couchez jamais, Rose, *sans remercier la Vierge Marie*. Vous avez eu une enfance joyeuse; — si vos années de jeune fille ont été attristées par les malheurs d'une guerre civile, vous avez eu le bon-

heur de conserver votre père ; vous avez pu déployer votre courage et votre dévouement, être utile aux malheureux : — Oh ! Rose Bradwardine, ne passez donc pas un jour sans dire à la Vierge : « Merci ! »

Et c'est agenouillée ainsi devant la puissance qui vous a préservée, que votre doux profil, entrevu malgré votre ravissante modestie, doit attirer les yeux de toute jeune fille inclinée à prendre une leçon de charité, de reconnaissance et de l'obligeance inaltérable qui n'abandonna jamais votre charmant visage, quelle que fût la tristesse de vos pensées.

Vous ne vous doutez pas, calme et simple comme une recluse, que l'on s'occupe à faire de vous un portrait à peine ressemblant, bien que l'on retrace avec fidélité vos traits, dépeints avec tant de complaisance par Walter Scott lui-même, qui vous a si bien connue, et qui vous raconte à peu près comme j'essaie de le dire :

Elle semblait savoir que la mélancolie attire, mais que la gaieté retient, cette jeune beauté se livrant pour elle seule au plaisir si doux de l'étude. Après qu'elle avait arrosé les fleurs du balcon gothique régnant devant sa fenêtre, et respiré ces fleurs qui lui devaient la vie ; après qu'elle avait rempli le devoir, sérieux pour elle, de préparer à son père le meilleur thé du monde, elle le berçait par ses chants simples et pleins d'ame, qui surpassaient tout ce que l'art obtient de succès, légitimes sans doute, mais froids auprès de l'impression pénétrante d'une voix pieuse émue par la pensée !

Mme Pauline Duchambge.



S. A. Hart. J. Cochran.

Rebecca

PARIS.
Rittner et Goupil. | *Marchant, éditeur.*

REBECCA

(IVANHOE).

Voyez comme elle est belle et comme sa beauté sied à sa destinée. Son front élevé et son nez aquilin disent que sa pensée est noble et sa volonté puissante ; ses grands yeux noirs ont des regards de feu comme son ame a des rêves brûlans ; mais ses longs cils voilent l'éclat de ses regards comme sa noble pudeur cache l'ardeur de ses rêves ; sa bouche, aux lèvres fraîches et bombées comme un bouton de rose qui n'attend que la chaude haleine du zéphir pour exhaler son parfum, sa bouche a la grâce d'un baiser, et vienne l'haleine du zéphir, elle s'épanouira et laissera échapper des murmures d'amour, ce parfum de l'ame des femmes. Mais, hélas! un sourire triste a passé sur ces lèvres comme un vent glacial, et, sans avoir flétri le bouton jusqu'à le tuer, elle l'a fermé sans retour ; il ne fleurira pas, et son parfum amoureux mourra sans s'exhaler et sans être respiré par aucun cœur. Vous voyez bien pourquoi : regardez attentivement : ce turban jaune, où la soie et les diamans reflètent le soleil, cette tunique de brocart,

qui s'ouvre pour laisser voir ce riche collier de perles, ce costume oriental enfin, ne dit-il pas que ce n'est pas une fille de nos frères : vous voyez bien que c'est une étrangère, une femme de race proscrite, une juive.

Pourquoi est-elle assise à ce balcon? pourquoi baisse-t-elle les yeux vers le sol qui est au-dessous d'elle? c'est qu'elle assiste à la passe-d'armes d'Ashby ; c'est qu'elle suit du regard le jeune chevalier chrétien qui la veille a sauvé son père de la féroce rapacité du templier. Que viens-tu faire ici, Rebecca? quel instinct fatal de ta fatale destinée t'a amenée à cette fête? Tu chercheras d'un regard curieux celui qui ne te verra pas, et tu seras en proie à un regard avide, que plus tard tu voudras fuir au prix de ta vie. Le voilà celui que tu cherches, ton œil l'a reconnu à l'armure que lui a prêtée l'avare reconnaissance de ton père, et cette armure ne te le montrerait pas, que tu l'aurais déjà remarqué : car il est brave entre tous, il a combattu cinq fois, et cinq fois ses ennemis sont tombés. Inconnu pour tout le monde, il ne l'est pas complètement pour Rebecca, et lorsque le cœur de tant de nobles dames palpite rien qu'à voir tant de courage, d'adresse et de courtoisie, celui de Rebecca ne doit-il pas s'émouvoir aussi, elle qui sait que c'est une ame généreuse, un cœur humain, qui accompagnent cette valeur et cette force?

Mais le voici qui fait lentement le tour des hautes galeries, cherchant la plus belle pour la proclamer la reine de la fête. Dieu d'Abraham, il s'est arrêté devant la galerie où est Rebecca : ses yeux la cherchent-ils, et, tout fier de sa victoire, osera-t-il mettre à ses pieds cette couronne d'or qu'il porte à la pointe de sa lance victorieuse! Il hésite un moment; mais bientôt il lève cette lance, et la couronne d'or va se poser aux pieds d'une noble dame placée au-dessus de la belle juive. Pauvre fille de Sion! le roi Richard lui-même n'eût pas osé proclamer reine d'une pareille fête une femme de ta race; et le brave

chevalier a dû porter l'hommage de sa victoire à quelque femme de noble lignée et de grand nom. Hélas ! c'est la destinée de ta naissance. Mais cette reine d'un jour n'a peut-être pour elle que l'éclat de son nom. Écoute, Rebecca, écoute, pauvre femme : mille cris ont dit son nom. C'est la belle Rowena, la plus belle des belles parmi les chrétiens.

C'est ainsi que commença cet amour triste, profond et muet, qui occupera maintenant toute la vie de la belle juive. C'est lui qui la rendra ingénieuse à séduire l'avarice de son père, pour qu'il recueille le noble chevalier d'Ivanhoë, lorsqu'il aura été blessé dans le tournoi; c'est lui qui la fera veiller à ses côtés pendant qu'il souffre ; c'est lui qui, lorsqu'ils seront prisonniers tous deux, la soutiendra dans la lutte désespérée où elle triomphera des farouches désirs du templier. Ta vertu est sainte, Rebecca, et sans doute, elle eût suffi à te défendre ; mais, appuyée qu'elle est sur l'amour, non seulement elle n'a pas failli, elle n'a pas même tremblé, et s'est penchée intrépidement vers le précipice où peuvent périr ton corps et ton ame ; que t'importe la mort, à toi qui n'as même plus d'espérance à regretter ? La vierge qui n'a pas aimé peut pleurer l'amour inconnu qu'elle rêve ; mais tu sais quel est cet amour, et tu sais que tu ne l'obtiendras pas. Et cependant, Rebecca, c'est cette passion qui a doublé ta force contre ton ennemi, et c'est elle qui te donne ce courage qui te fait regarder sans pâlir le siége sanglant du château de Front-de-Bœuf. « Oh ! qu'une flèche serait bien venue ! » as-tu répondu à Wilfrid, pendant qu'il te recommandait de ne pas t'exposer si imprudemment au danger : la blessure qu'elle te ferait serait donc moins douloureuse que celle qui déchire déjà ton cœur ? Et cependant, en ce moment, ce n'est pas pour mourir que tu regardes ainsi ; c'est qu'une fois en ta vie, il y aura eu entre lui et toi quelque chose de commun, c'est que, ne pouvant sentir par ton ame, il aura vu par tes yeux. Et tu seras toujours près de lui tant qu'il souf-

frira, tant qu'il sera en danger; et ce ne sera que le jour où Wilfrid t'aura sauvée du bûcher que tu t'éloigneras de lui. Là ton père, que tu as tant sollicité pour lui, te demande d'aller remercier ton libérateur, et toi, tu ne veux pas: l'amour parlerait au lieu de la reconnaissance; il déborde de ce cœur qui l'avait contenu jusque là. Ivanhoë t'a presque donné sa vie en venant combattre pour toi; et voilà ton plus affreux désespoir : il t'a vue si belle, il te connaît si noble, il t'a sauvée si malheureuse! et cela n'est que courage et générosité; il n'y a pas une pensée d'amour dans cette fière protection. Oui, voilà où est le malheur, où est le désespoir. Aussi fuiras-tu le ciel de ta patrie, Rebecca. La patrie du cœur, c'est l'amour, et son ciel est fermé pour toi. Mais, avant d'aller dans ton exil, tu voudras qu'une dernière pensée de toi arrive à Wilfrid, et cette pensée lui viendra par la rivale qu'il t'a préférée, si même il a jamais hésité. Tu iras la voir pour la voir, et, quand tu seras certaine que la renommée n'a rien dit de trop de sa beauté, tu lui offriras une parure de diamans et de rubis, pour que l'éclat de leurs rayons de feu, scintillant sur le front et sur le sein de la dame d'Ivanhoë, brille aux yeux de son époux comme un reflet de ce regard ardent que tu posais sur lui, et pour qu'il rêve quelquefois à ce regard, et murmure un nom en son cœur : Pauvre Rebecca, dira-t-il. Oh! répétez avec lui : Pauvre Rebecca!

Frédéric Soulié.



Rowena.

PARIS

Rittner et Goupil. *Marchant éditeur.*

LADY ROWENA

(IVANHOÉ).

Loin de nous l'enthousiasme aveugle des commentateurs ; il faut l'avouer, dans ce cercle éblouissant de femmes aimées sur lesquelles Walter Scott a fait reposer l'intérêt de ses divers chefs-d'œuvre, la moins originale, tranchons le mot, la plus insignifiante, c'est à coup sûr lady Rowena.

Au début, elle s'annonce avec tous les avantages, naissance royale, beauté irrésistible, vertu qui doit résister à tout. Là-dessus votre imagination s'exalte, rêve déjà les merveilles que cette belle prétendante à un trône, cette conquérante de tous les cœurs, va opérer dans l'action : elle n'y fait rien ; nullité complète. Ne dirait-on pas qu'en malin enchanteur, le romancier se fait un jeu de réduire à néant tous les dons accumulés sur elle? Dans ce tissu si varié d'aventures chevaleresques dont Ivanhoé se compose, jamais il ne lui laisse prendre l'initiative d'un élan d'ame, d'un dévouement, d'une audace généreuse.

Une fois pourtant, une seule, elle échappe à cette loi d'immobilité léthargique, à ce rôle de belle statue. Au fond d'un cachot, livrée en proie aux attaques du voluptueux de Bracy, sa dignité de femme lui inspire quelques paroles nobles et hardies. Encore ce courage de circonstance, comme tout ce qui est artificiel, ne tient-il pas. Quelle est en effet sa défense, sa ressource dernière? elle fond en larmes. Elle pourrait dire, comme cette amoureuse de Racine :

J'oubliai ma colère et ne sus que pleurer.

Pour mieux faire ressortir la pusillanimité instinctive de lady Rowena, Walter Scott oppose à la pupille de Cédric, l'orgueilleux Saxon, cette fille de l'humble juif Isaac, cette Rebecca, la plus poétique, la plus ravissante de toutes ses créations féminines. A Rebecca seule est dévolue l'action. Et quelle supériorité elle y déploie! De son sexe elle n'a que les charmes, la sensibilité généreuse; du reste son cœur est tout viril : sans cesse et partout elle a des secours pour les maux d'autrui, de la force contre ses propres malheurs.

Quoi donc? n'est-ce pas lady Rowena qui est l'héroïne du roman? n'est-ce pas son amour qui en forme le nœud, son mariage qui en sera le dénouement classique? L'auteur ne renverse-t-il pas tous les usages reçus, ne sort-il pas même de la vraisemblance, en faisant triompher à la fin, en couronnant d'un bonheur complet celle des deux rivales qu'il a jusque alors condamnée à l'inertie? Dans la charte des romans, un article, plus rarement violé que ceux de bien d'autres chartes, n'accorde-t-il pas de plein droit aux amans aimés toutes les perfections, tous les mérites?

Oui, sans doute, un talent vulgaire n'eût pas hésité : ou il eût donné l'héroïsme à la femme aimée d'Ivanhoé, ou il eût fini par le rendre amoureux de la Juive héroïque. Au premier coup d'œil, ces

deux combinaisons paraîtraient plus vraisemblables peut-être ; qu'elles seraient loin pourtant d'être aussi vraies, même sans parler ici de l'horreur qu'inspiraient les Juifs au moyen âge, et à ne considérer la question que sous un point de vue plus général, celui d'une étude philosophique du cœur humain !

Voyez dans la vie réelle si le cœur se pique beaucoup de justice, si nous pesons nos sentimens dans la balance pour mesurer avec une stricte impartialité le salaire au mérite. L'amour surtout, rebelle à tout froid calcul, s'il ne va pas toujours en sens inverse de la raison, n'existe du moins qu'à la condition de ne jamais la prendre pour guide. L'amour est comme l'esprit de Dieu, *qui souffle où il veut ;* et le don de plaire ici-bas n'est pas plus attaché aux qualités éminentes que la gloire ne suit la vertu, dont on a dit qu'elle devrait être l'ombre.

Dans une des pièces de cet admirable recueil, trop peu connu en France, où Schiller, à la fois émule de Platon et de Virgile, colore par tant de poésie et de passion une si pénétrante philosophie, le poëte allemand a développé en théorie la vérité que met ici en application le romancier écossais. Ce morceau plein de grâce a pour titre : *Le Bonheur* [1]. La thèse de Schiller, c'est que le hasard, ou du moins une influence mystérieuse, une cause indépendante de nos efforts, est l'arbitre absolu de tous les succès, le dispensateur de tous les avantages en ce monde, pénible aveu, triste enseignement, qu'il sait adoucir, dont il nous console par tous les prestiges d'une imagination riante.

« Heureux ! s'écrie-t-il dans un langage dont nous regrettons de » ne pouvoir reproduire l'éclat, heureux celui que le ciel, père de toute » faveur, a chéri avant sa naissance ! un sort divin lui est échu en

[1] *Das Glück*, Gedichte von Schiller, erster Theil.

» partage ; avant que la lutte commence, sa tête est déjà couronnée :
» avant d'avoir pris la peine, il en reçoit déjà le prix. Je l'appelle
» grand, le mortel qui est lui-même l'artisan de sa propre fortune,
» et qui, par la puissance de sa vertu, triomphe des entraves du ha-
» sard ; mais il n'obtiendra pas le bonheur ; et ce que ne lui a point
» donné une grâce surnaturelle, les efforts du courage ne sauraient
» le conquérir. La puissance d'une volonté ferme suffit pour nous
» préserver d'un sort ignominieux ; mais toute supériorité ici-bas,
» c'est d'une influence divine qu'elle émane sans contrainte.... Ah !
» ne reprochez point à la beauté que, sans en rien devoir à son pro-
» pre mérite, elle brille, comme la fleur, par un présent d'en-haut.
» Laissez-lui son bonheur : vous la regardez, vous devenez heureux
» vous-même. Vous n'avez pas plus fait pour être enchanté par elle
» qu'elle n'a fait pour obtenir son éclat enchanteur, etc. »

Laissons Schiller, dans ce poétique mélange du fatalisme des anciens avec la doctrine janséniste de la grâce, applaudir aux caprices de la destinée, et, pour ainsi dire, en justifier l'injustice. Walter Scott ne va pas si loin ; il a contemplé l'une des tristes réalités de la vie ; en grand peintre, il doit s'en emparer et la reproduire ; mais ne semble-t-il pas protester en secret contre elle, par le peu d'importance qu'il accorde à lady Rowena en comparaison de sa rivale ?

Ainsi, libre à nous de nous passionner pour la conduite, les sentimens, le langage de Rebecca ; mais reconnaissons, en nous plaçant au point de vue de l'art, que, s'il a fallu un puissant génie pour parer la Juive de tant de qualités admirables, c'est un degré de génie de plus qui la fait, au dénouement, immoler à la belle Saxonne, dont le seul mérite est de plaire. Le chemin par où l'une arrive au bonheur est bien loin de celui qui mène l'autre à l'admiration, à peu près comme il n'est pas d'histoire plus dénuée d'intérêt que celle d'un peuple heureux.

PAUL DUPORT.



E. T. Parris W. H. Mote

Hermione.

PARIS.
Rittner et Goupil. | *Marchant, Éditeur.*

HERMIONE

(CHARLES LE TÉMÉRAIRE).

A GABRIEL.

La voilà, voyez qu'elle est belle !
Sa bouche sourit tristement ;
Son œil a l'étrange étincelle
Des comètes du firmament.

Sous sa peau fine et transparente,
Au lieu de sang, on croirait voir
Cette flamme pourpre et mourante
Que le soleil verse le soir.

Sur son sein qu'une gaze voile,
Sur ses bras croisés chastement,
Chaque pore jette une étoile,
Chaque veine un rayonnement.

Des boucles de sa chevelure
S'échappent des jets lumineux;
De sa joue animée et pure
Le duvet d'argent a des feux.

Son sourcil, en croissant de flamme,
Flamboie au-dessus de son œil,
De son œil, miroir de son ame,
Mélange d'amour et d'orgueil.

L'éclat de l'arc-en-ciel rayonne
Sur son front diaphane et pur,
Et l'opale qui la couronne
Brille dans un cercle d'azur.

Pierre merveilleuse et vivante,
Dans cette opale au feu perçant
Circule une flamme mouvante,
Comme au cœur circule le sang.

C'est l'emblème de son génie,
C'est le foyer de son amour;
Quand l'opale sera ternie,
Hermione perdra le jour.

Hermione, vierge d'Asie,
Enfant du soleil et de l'air,
Qu'un souffle de la poésie
Fit éclore dans un éclair.

Hermione, c'est la pensée,
C'est l'intelligence et la foi,
Lumière par les cieux versée,
Que l'ame en naissant porte en soi.

Et cette opale fantastique,
Que l'on n'altère pas en vain,
C'est la figure symbolique
D'un front marqué du sceau divin.

Malheur à celui qui la souille!
Malheur au souffle d'ici-bas,
Qui flétrit l'ame et la dépouille
D'un bien qu'on ne recouvre pas!

Hermione, fille d'un *mage*,
Être d'amour, être de feu,
Ame ardente qui fut l'image
De celle que t'envoyait Dieu!

De cette ame à la tienne unie,
Où l'amour ne peut s'effacer,
Qui, dans son étreinte infinie,
S'ouvre au ciel et veut l'embrasser:

Foyer qui brûle un cœur de femme,
Qu'en ton sein tu pouvais cacher,
Poésie, amour, double flamme,
Qui sur toi voulait s'épancher.

Gabriel, ange de mes rêves !
Étoile qui brille en ma nuit,
Ombre qui glisse sur les grèves,
Fantôme que j'aime et qui fuit.

Sur ce front si triste et si pâle,
Où ton souffle vient de courir,
Ma vie est semblable à l'opale,
Dont le feu tremblant va mourir.

Ma vie à l'amour est liée,
Et c'est toi qui donnes l'amour.
Que de pleurs dans la fleur pliée,
Lorsque le soleil manque au jour !

Au lieu de l'ardente lumière
Qui rayonnait quand tu m'aimais,
Que de larmes dans ma paupière
Que rien n'éclaire désormais !

Comme dans l'opale qui tremble,
Le feu s'éteint dans mon regard
Tu m'avais dit : Vivons ensemble.
Je suis seule au jour du départ.

Vois, déjà la mort va descendre,
Et, comme Hermione, avant peu,
Mon corps te laissera sa cendre ;
L'ame éplorée ira vers Dieu !

Louise Colet-Révoil.



W. Boxall. 26-155. H. Robinson.

Margaret Ramsay

PARIS,
Rittner et Goupil. | *Marchant éditeur.*

MARGUERITE RAMSAY

(LES AVENTURES DE NIGEL).

C'était le temps où l'importance de la Cité commençait à poindre : ce centre de vie et d'activité commerciale, qui est à Londres ce que le cœur est au corps, attirait déjà à lui, par les ressorts d'une infatigable industrie, une part énorme des trésors du royaume ; et l'orgueilleuse et pauvre noblesse d'Écosse, que Jacques Ier remorquait à sa suite un peu à contre-cœur, et que les Anglais comparaient à la nuée de sauterelles dont Moïse frappa l'Égypte, ne se faisait faute de puiser à ce vaste réservoir. Le roi lui-même ne dédaignait pas d'avoir recours à ses amés et féaux sujets de la Cité pour des emprunts considérables.

Faut-il donc s'étonner que la très-jolie et très-spirituelle fille du vieux David Ramsay, faiseur d'horloges et fabricant de montres de sa majesté, eût jugé dans sa sagesse, et avec le tact ordinaire à son sexe, qu'il y avait plus d'apparence que de réalité dans la séparation des rangs, et que, si les titres étaient une puissance, l'argent et la

beauté pouvaient faire contre-poids? D'ailleurs Marguerite n'était-elle pas la filleule du citadin maître Hériot, banquier occulte de sa très-gracieuse majesté, qui avait coutume de l'appeler familièrement Geordie Tintin? En fallait-il davantage pour allumer dans son cœur l'espérance de devenir un jour une lady?

Souvent elle avait vu en rêve de beaux jeunes seigneurs, comme il s'en égarait parfois dans Fleet-Street, ou comme elle en avait aperçu en traversant rapidement la boutique de son parrain. Mais elle n'était pas fille à oublier sa dignité et à quêter l'attention de pareils galans. Elle avait tout juste assez de coquetterie pour faire une conquête, et ce qu'il faut de sagesse pour la garder. L'enfant cachait sous son modeste bavolet et sous sa collerette de batiste un cœur généreux. Elle pouvait se façonner une idole à sa guise, l'adorer en secret, lui sacrifier son repos et sa vie, et n'exiger en retour ni amour ni reconnaissance. Il y avait en elle ce luxe de dévouement, désintéressé d'ardentes sympathies, ce besoin de s'offrir en holocauste pour une cause bonne ou mauvaise, qui font le charme et l'écueil de la jeunesse, temps d'aveugle enthousiasme, de ravissantes illusions, de déchirans mécomptes. Tous ces sentimens fermentaient chez Marguerite, sans qu'elle leur eût trouvé d'emploi. Ses rêveries n'avaient point de corps. L'apprenti de son père, Jin Vin, avait, il est vrai, soupiré assez haut pour être entendu d'oreilles plus complaisantes; peut-être même la jeune fille avait-elle pris plaisir à essayer sur lui le pouvoir de ses yeux; mais de là à l'honorer de son choix, la distance était grande : d'ailleurs l'air de la Cité lui pesait, et l'atelier où David Ramsay, absorbé dans d'interminables calculs, limait et ajustait les rouages de ses pendules, semblait à sa fille un lieu trop sombre et trop morne pour y passer sa vie.

Enfin le jour vint où apparut à Marguerite le héros de son roman. Invitée à dîner, avec son père, chez Georges Hériot, elle y rencontra

un lord écossais : un lord ! que de choses ce mot n'évoquait-il pas dans la vive et féconde imagination de la jeune fille ! c'était l'alpha et l'oméga de la civilisation anglaise, le talisman magique qui aplanissait tous les sentiers, qui faisait courber toutes les têtes, du moins à un certain niveau. Ce mot résumait à lui seul toutes les séductions de la mode, de l'élégance, du bon ton. De plus, le lord en question était jeune, beau, malheureux, et, pour rendre justice à Marguerite, ce dernier avantage l'emportait près d'elle sur tous les autres. Peu soucieux de faire la conquête de la fille du vieil horloger, lord Glenvorlock, mieux connu de nous sous le nom de Nigel, n'échangea que quelques mots à table avec sa jolie voisine, qui lui parut briller plutôt par la discrétion que par la vivacité de ses reparties. En cela il se trompait, comme il est arrivé et arrivera encore à plus fins que lui. Il n'avait pas surpris dans l'œil baissé de Marguerite le feu qui jaillissait par éclairs à travers ses longs cils ; il n'avait point pris garde au mouvement impatient et hautain de sa tête, lorsqu'elle opposait aux aigres sarcasmes que le hargneux sir Mungo Malagrawther lançait à son père les souvenirs de ses aïeux ; il n'avait point suivi le regard affectueux qu'elle attachait par momens sur le vieux David et sur son parrain. Bref, il n'avait vu de la jeune fille que ce qu'elle voulait bien montrer ; il ne l'eût pas jugée si froidement, s'il eût pu la contempler le même soir dans sa chambre, assise d'un air moitié boudeur, moitié joyeux, ses épaules arrondies en ligne courbe, son menton à fossette reposant sur sa petite main, ses doigts allongés sur sa bouche, méditant un beau plan pour rendre au jeune lord une fortune, des amis, du crédit, pour être enfin sa providence terrestre et invisible.

Marguerite avait perdu sa mère trop tôt pour que son caractère ne se ressentît point de cet isolement. Son père considérait ses caprices comme les dérangemens passagers de ses horloges ou de ses

carillons, dont les accès de sonnerie, s'ils témoignaient d'un peu de désordre dans les rouages, attestaient du moins, disait-il, la bonté du timbre et la vigueur des ressorts. D'ailleurs il avait peu de temps à donner à tout ce qui venait le distraire de ses graves occupations, et l'étude d'une tête humaine lui semblait bien moins importante que celle d'un mécanisme ingénieux. Marguerite avait donc grandi en véritable enfant gâtée, capricieuse, volontaire, tendant la main vers l'horizon, comme le marmot au cou de sa nourrice, pour saisir le point brillant qui attirait ses yeux; s'impatientant et se dépitant comme lui si la moindre de ses fantaisies n'était pas aussitôt satisfaite. Cette fois, l'accomplissement de ses désirs était chose sérieuse; il y allait de la destinée d'un autre, peut-être aussi de la sienne: elle y jetait toute son ame, toute l'ardeur de son dévouement : comment n'eût-elle pas opéré des prodiges? aussi réussit-elle en tout et eut-elle ce qu'elle ambitionnait, une couronne de baronne en échange de ses rêves, la main d'un lord en récompense de ses services; mais qui sait si l'étoile de la Cité, transportée hors de sa sphère, ne perdit pas son doux éclat, et si la noble femme du lord écossais ne regretta pas sa royauté de Fleet-Street ?

Louise Sw. Belloc.



Isabel Vere.

PARIS.
Rittner et Goupil. | Marchant, éditeur.

ISABELLE VERE

(LE NAIN NOIR).

Celle que nous voyons ici pâle, émue, incertaine, posant avec effroi une main tremblante sur cette porte à laquelle, pauvre enfant, elle voudrait et n'ose frapper, c'est Isabelle Vere, la fille du laird d'Ellieslaw, la bien-aimée de Patrick d'Earnscliff, le brave et bon jeune homme; c'est enfin la promise désolée de l'ambitieux Frédéric Langley.

Patrick, l'Écossais au noble cœur, non moins timide devant un gracieux visage de jeune vierge qui lui sourit qu'intrépide en face de dix épées qui le menacent, n'a jamais, même du regard, eu le courage de dire à miss Isabelle : Je vous aime! Pourtant Isabelle a compris qu'elle était aimée, et, du fond de son ame, elle s'est religieusement donnée à celui qui n'osait la demander ni de la bouche ni des yeux.

Mais tout-à-l'heure, quand minuit sonnera, l'inflexible volonté du laird d'Ellieslaw va peser sur Isabelle jusqu'à la forcer de plier les genoux devant le prêtre qui doit l'unir à Frédéric; à minuit cet homme lui dira : Isabelle, vous êtes à moi! et, alors, que deviendra le serment qu'elle a fait en secret, dans ses prières du soir, tête-à-tête avec Dieu, de n'appartenir jamais qu'à Patrick? Elle est belle,

elle est jeune, elle aime, la fille de Richard Vere : beauté, jeunesse, amour, tout ce qui fait la parure du visage et de l'ame, va se flétrir, elle le sait bien, sous sa triste couronne de mariée. Comment survivra-t-elle à la douleur quand, de ses propres mains, il lui faudra arracher jusqu'à la racine l'espérance qu'avec tant de joie elle cultivait dans son cœur?

Un moment courbée sous le coup qui la menace, Isabelle s'est soumise à son malheureux sort; cependant, peu à peu, sa blonde tête s'est relevée, et, du regard, elle a cherché autour d'elle un appui qu'elle n'osait implorer de la voix. Ses yeux se sont arrêtés sur une rose à demi fanée, elle a poussé un cri de joie; la confiance, cette douce et bienfaisante compagne des jeunes cœurs affligés, qui n'ont point encore appris à désespérer de l'avenir, la confiance lui a redonné des forces; alors, serrant précieusement contre son sein cette rose, mystérieux talisman, elle invoque tout son courage, car c'est contre son père qu'elle va demander secours et protection.

Or, tandis que là-bas, au château d'Ellieslaw, les amis des Stuarts, les révoltés de la frontière, nobles, bourgeois et paysans, préludent au festin des noces en vidant leurs verres à la gloire future de ce Jacques VIII, qui ne doit pas régner, la fiancée du conspirateur s'échappe frauduleusement du château de son père; puis, à la faveur de la nuit, à travers bois, à travers champs, par des chemins affreux, en suivant des sentiers que les traditions du pays et les terreurs superstitieuses de l'ignorance sèment à chaque pas de précipices et peuplent de démons, Isabelle, accompagnée seulement d'un vieux et fidèle serviteur, arrive, trempée de sueur, à demi morte de lassitude, à la cabane du monstre qu'un jour elle rencontra par hasard, et qui lui dit en lui donnant une rose : « Rapporte-la-moi quand tu seras malheureuse, et je m'engage à te rendre le bonheur. »

Ce monstre à jambes torses, qui n'a rien d'humain que le cœur

et la voix, quel est-il? d'où vient-il? nul ne le sait, excepté le vieux Ratcliffe, le compagnon de route d'Isabelle; mais celui-ci garde le secret du nain noir comme un dépôt que Dieu lui aurait confié.

Pour quelques-uns, c'est le bon Elsy, le génie protecteur des pauvres et des affligés; pour tous les autres, c'est le malin esprit, le mauvais ange, *l'homme des marécages !* Ce n'est jamais sans effroi que l'on voit poindre, même de loin, le toit de celui qui a choisi sa demeure là où le plus misérable aurait dédaigné de chercher un abri, là où le plus courageux craindrait de se livrer au repos, s'il ne s'était assuré à l'avance que la lame de son épée tient solidement à la poignée, et que la batterie de son fusil de chasse ou de guerre joue librement. Et c'est là cependant qu'une timide jeune fille ose s'aventurer, armée seulement d'une rose et de sa douleur. Le guide d'Isabelle l'a quittée à quelques pas de là; elle est seule, elle frémit : pour un peu elle retournerait sur ses pas ; mais l'image suppliante de Patrick vient de lui apparaître ; Isabelle a rougi de son irrésolution, et la belle et noble enfant, qui tient à son premier amour comme aux leçons de vertu qu'elle reçut de sa mère, frappe enfin moins timidement à cette porte qui va bientôt s'ouvrir à sa voix.

« Bon Elsy, bon Elsy, c'est moi qui vous implore, dit-elle. Je vous rapporte votre rose, qui n'a pas encore eu le temps de se faner entièrement depuis que vous m'avez dit : Tu seras malheureuse, et je te protégerai.

— Entre, fille de l'affliction, lui dit le monstre, entre dans le séjour du malheur. »

Et voici la beauté dans sa plus touchante expression placée face à face avec la plus hideuse des créatures : la blanche Isabelle en regard du nain noir. L'homme des marécages comprendra-t-il la prière d'amour de la fille du laird d'Ellieslaw, lui qui met toute sa joie à jeter de mauvais sorts sur les jeunes ménages? s'attendrira-t-il en voyant

deux beaux yeux baignés de larmes, lui qui, dit-on, soulève l'eau des rivières, et la pousse méchamment dans les vallées qu'elle inonde? Lui qui fait tomber le feu du ciel sur les moissons, prendra-t-il en pitié la jeune fleur qui se penche pour mourir?

Cependant l'espoir renaît au cœur d'Isabelle : sa main a touché la main du nain noir, et le sang ne s'est point arrêté dans ses veines, bien qu'on assure de toutes parts que l'arbre sur lequel l'homme des marécages s'appuie en passant se dessèche et meurt tout-à-coup. Il a parlé, et elle trouve des consolations dans les paroles de celui dont le souffle, dit-on, rend la terre stérile.

Le nain noir ne lui dit pas : Tu seras la femme de Patrick; mais il lui promet qu'elle n'épousera pas Frédéric Langley, et, rassurée par cette promesse, la jeune fille sort joyeuse de cette terrible cabane, où, naguère, elle était entrée en tremblant; puis elle retourne au château d'Ellieslaw : son absence n'a point été remarquée.

Faut-il dire maintenant qu'on la para pour ce mariage qu'elle ne redoutait plus depuis qu'elle était la protégée du nain noir? faut-il dire que, l'heure venue de la cérémonie nuptiale, elle se laissa conduire à l'autel sans murmurer, et que, toujours confiante dans la parole d'Elsy, elle entendit sans frémir celui qu'elle haïssait tant prononcer à haute voix la fatale formule de l'union? Elle-même allait dire le oui qui lie à jamais, quand le nain noir parut enfin. D'un mot il déshérita le fier et prodigue laird d'Ellieslaw; d'un mot il ruina les espérances de fortune de Frédéric, car il se fit reconnaître pour le légitime propriétaire des biens dont le père d'Isabelle ne jouissait que grâce au silence du vieux Ratcliffe.

Mais cette fleur, talisman précieux, que le temps n'avait pas flétrie et qu'Isabelle retrouva au moment du péril, ne serait-ce pas la confiance en Dieu, qui se réveille en nous quand le danger nous menace?

Michel Masson.



J. W. Wright. W. H. Egleton.

48-II

Lady Augusta.

PARIS.
Rittner et Goupil. | *Marchant, éditeur.*

LADY AUGUSTA

(LE CHATEAU PÉRILLEUX).

La belle lady vient d'écarter la robe de pèlerin qui cachait sa taille élégante sous un costume destiné à tromper tous les yeux; mais, avant de laisser ainsi à découvert le cou délicat et les formes gracieuses qui trahissent le secret de la jeune châtelaine, elle a soigneusement examiné les lieux où elle se trouve, et ce n'est que bien assurée qu'aucun regard ne viendra la surprendre, qu'elle s'abandonne à sa rêverie. On voit que c'est tristement qu'elle jette un coup d'œil sur cette parure et ces grâces de jeune femme perdues sous ce vêtement grossier qui doit dérober à tous son âge, son sexe et sa beauté.

C'était alors une époque de guerre désastreuse, de révolte ou d'esclavage pour l'Écosse! Les uns défendaient encore à main armée le château de leurs pères; les autres arrachaient chaque jour quelque partie de leurs anciens domaines à la nouvelle usurpation!

car cette guerre n'était pas une guerre ordinaire : ce n'était pas un peuple étranger dont un peuple ennemi repoussait l'injuste conquête : non, les soldats parlaient la même langue dans les deux camps ; le même sol les avait vus naître. Ces soldats ennemis qui se cherchaient pour se combattre avaient joué ensemble dans l'enfance, s'étaient aimés dans la jeunesse ; ils savaient les noms les uns des autres, et ce n'étaient pas des mots étrangers, n'ayant aucun sens pour le vainqueur, que faisait entendre le vaincu frappé de mort ; non, c'étaient les mots qu'ils avaient tous appris de leur commune patrie ; car cette guerre était la plus affreuse de toutes, la guerre civile.

Tout était sous les armes, le pauvre montagnard et le riche seigneur ; tout était champ de bataille, le parc du manoir et le pré du laboureur ; tout servait de retraite ou d'arsenal, la chaumière du paysan et la chambre de la châtelaine ; et c'était le pays le plus malheureux du monde, car la beauté elle-même était forcée de se cacher.

C'était donc vraiment pour une jeune et belle lady une bien triste époque : il ne lui restait plus ni riche logis pour recevoir avec splendeur ceux qu'elle honorait, ni gentil boudoir pour accueillir avec amitié ceux qu'elle aimait. Plus de ménestrel pour chanter sa beauté, plus de chevalier pour la défendre, plus de jeux, plus de fêtes, ni de parure ; enfin il ne lui restait plus rien de ses beaux rêves... si ce n'est un peu d'amour ; car, quel que soit le malheur des temps, où ne trouve-t-il pas le moyen de conserver encore un peu de place ?

Lady Augusta aimait un noble guerrier dont la vie était chaque jour en danger ; il défendait le *château périlleux*, et sous le vête-

ment de pèlerin qui la cachait, la jeune châtelaine espérait parvenir jusqu'à lui. Une seule chose effrayait la belle audacieuse, et ce n'était ni le danger, ni la fatigue, ni la souffrance, ni même la mort : c'était le péril de celui qu'elle aimait !

Mais Augusta parvint à placer son amour en égide pour garantir les jours de son amant ; et le dévouement, la douceur, le calme, le sang-froid de la jeune fille, apprirent enfin aux combattans qu'il est d'autres vertus que la vaillance, d'autre gloire que le triomphe des armes, d'autre bonheur que de sanglantes victoires.

Le ciel faisait-il alors, pour ces jours de désastre et d'effroi, des cœurs de femme dont le courage dépassât les courages de nos jours ; car l'époque d'une heureuse paix arriva sans que la délicate beauté de lady Augusta eût été altérée par tant d'épreuves ? ou serait-il plus facile de garantir le cœur de celui qu'on aime des coups meurtriers de la guerre que des attaques plus douces et plus dangereuses auxquelles il est exposé en temps de paix ?

VIRGINIE ANCELOT.



H.P. Briggs, R.A. *G. Parker.*

Lucy Bertram.

PARIS.
Rittner et Goupil, | *Marchant, éditeur.*

LUCY BERTRAM

ET

JULIA MANNERING

(GUY MANNERING).

Nous voulions d'abord séparer ces deux portraits, et, bien que le célèbre Écossais les eût encadrés dans la même histoire, les offrir à part ; mais nous avons vu qu'ils se tenaient, qu'ils se faisaient valoir, mieux que cela, qu'ils complétaient une pensée. L'inspiration mystérieuse et poétique qui a commandé à Walter Scott de placer ces deux figures en contraste dans *Guy Mannering* est assurément la même qui prescrivait à Rembrandt de jeter comme il le faisait ses ombres et ses lumières. Voyez ces deux femmes ; examinez-les : l'une est blonde, l'autre est brune ; l'une est méditative, l'autre est enjouée. Les yeux noirs de celle-ci pétillent de malice, les yeux bleus de celle-là révèlent toute son ame : Lucy est une Walkyrie du paradis d'Os-

grâce de la douleur; et, parce que l'ame n'a point de sexe, le docte Abel lui communiqua toutes les beautés de la sienne. Aussi, après son père, après l'amour filial, la première amitié de Lucy est pour son professeur. Elle l'aime, elle supporte son grec, elle sourit à son latin; qui sait même? peut-être plus d'une fois, pour éloigner un sarcasme, soutint-elle sur ses genoux le volumineux Tertullien où le savant étudiait. Semblable en cela, l'ingénieuse fille! à ces chérubins de la nef qui supportent la reliure usée et massive des livres saints, et font oublier ainsi les visages graves et rigides des vieux chanoines.

Voilà Lucy, voilà ses entours, voilà ce qui l'a faite comme vous la voyez dans cette image, cette femme dont un burin habile et pur traduit bien mieux que nous l'individualité. Accoudée, l'œil humide, le front soucieux, enveloppée de voiles funèbres, rêvant tristement à l'aspect du manoir vendu, dont le cercueil de son père vient d'être repoussé jusqu'au cimetière commun; naguère encore héritière honorée d'Allangowan, elle souffre dans le présent et dans l'avenir. C'est la douleur d'un exilé qu'on laisse trop long-temps sur la frontière.

Le malheur est persévérant, il se lasse moins vite que le bonheur; mais pourtant, à qui sait se faire une vertu de la patience, vient un jour où il se fatigue. Déjà Lucy a réveillé dans l'ame d'un noble jeune homme une passion digne d'elle. D'un autre côté, un ami de son père se présente à elle et lui présente sa fille. Un amant, un protecteur, une amie!... la famille de Lucy se recompose.

Parlons de l'amie.

Julia Mannering est née aux Indes. Là son père eut un commandement supérieur. On sait quelles splendides existences sont accordées dans ce pays à ceux qui exercent l'autorité. Les femmes de sang européen y sont souveraines. Leurs ordres sont exécutés quand elles peuvent à peine en bégayer les syllabes. Elles ont sans cesse le spec-



J. Inskipp. *C. E. Wagstaff.*

Julia Mannering.

PARIS.
Rittner et Goupil. | *Marchant éditeur.*

tacle de la puissance et de l'esclavage; mais la puissance en ce pays est plus humaine que partout ailleurs, l'esclavage plus riant. Contrée privilégiée, tout y est facile comme son ciel, tout y est protecteur comme ses ombrages. Julia n'a vu autour d'elle que respect, soumission, obéissance; son unique peine est de trouver chaque jour un caprice nouveau pour que l'on ne devine pas à l'avance ce qu'elle a voulu. Les fleurs qui parfument l'air, les danses qui amusent le regard, les chants qui charment l'oreille, la réveillent, la bercent, l'endorment et s'introduisent à demi-voix jusque dans son sommeil. Une mère, la plus tendre des mères! épie un coup d'œil, un désir, un sourire, l'indice d'une pensée: son amour maternel est de la passion. Mais une tache légère ternit le caractère de lady Mannering: elle a un goût extrême pour les romans, les intrigues qu'ils contiennent l'intéressent; elle veut en conduire un dans sa maison, elle veut se faire le pilote des passions de sa fille, et, pour qu'elle ne se fatigue pas, elle les lui arrange à l'avance en scènes pathétiques, en scènes imprévues. Il faut que la pauvre enfant n'ait qu'à se laisser aller, et, pour cela, qu'elle sache la carte des événemens qu'elle doit parcourir.

Julia a seize ans, le roman commence : la mère meurt. Julia aime.

Fidèle élève de lady Mannering, le mystère lui plaît, les secrets l'amusent, elle se fait de grandes peurs de ses petits sentimens Elle ira pourtant jusqu'à se résigner à l'indigence avec l'ami de son cœur; mais cette indigence est bien ornée, bien propre; il faudra de bien beaux revenus pour entretenir la pauvre cabane! C'est *l'amour dans une ferme,* une ferme de poème, alignée comme les alexandrins. Elle se fait une Suisse à sa manière, une Suisse admirable, avec des horizons à elle, des perspectives à elle. Auprès des noirs sapins des Alpes elle voudrait le palmier natal, dût-il venir en serre chaude. En compagnie de son amant, elle l'a juré, elle acceptera un désert : *un désert et son cœur,* avec des bois ombreux et des allées sablées. Ne croyez

point qu'elle ne soit pas de bonne foi, son ame est touchée. Elle pourrait donner sa vie pour l'officier de fortune, l'aventurier chevaleresque, l'homme aux parens inconnus qu'elle aime. Oui, mais si les parens de son ami n'avaient pas été inconnus ! si l'intrigue dont elle a filé pas à pas les situations principales sous les nuages dorés de l'Inde, au milieu des brouillards gris de l'Écosse, sur les lacs et près des montagnes, si cette intrigue, disons-nous, était arrivée trop vite au dénouement... oh ! alors que voulez-vous? Julia est ainsi faite. Il lui faut des obstacles, de ces obstacles qu'on se choisirait soi-même, de ces barrières qu'on fait tomber d'un coup d'éventail, au risque d'en briser les branches ; car il faut bien que l'audace coûte quelques sacrifices.

Voilà Julia, et, telle qu'elle est, il n'est pas donné à toutes les femmes d'atteindre à ces défauts aimables, pas même à Lucy Bertram ; car, où Julia serait brillante et suivie, la timide Lucy n'obtiendrait qu'un succès d'estime. Julia est l'ornement du monde, Lucy le bonheur du foyer patriarcal.

Comment donc ces deux filles d'Ève se sont-elles aimées? comment sont-elles si heureuses de s'être trouvées? Voyez cette gravure, étudiez ces traits fins et animés ; remarquez cette ironie et ce geste vif et délibéré ; écoutez la parole sarcastique de Julia à ce moment saisi par le peintre.

« Et ma future amie... est-elle rousse ? » dit-elle à son père, qui lui parle de Lucy pour la première fois.

Non, Julia, non, espiègle, votre future amie n'est pas rousse, et vous l'aimerez, et vous l'auriez aimée, eût-elle eu le teint ardent des filles de Fingal, et entre vous et elle il est un accord mystérieux, une consonnance inconnue, qui vous rapprochera.

Les pensées de Julia sont frivoles et légères ; elle est jolie, et elle aime à le paraître; elle est aimable et spirituelle, et il lui faut un pu-

blic : Julia ressemble à sa mère, et par là elle est en opposition avec Lucy Bertram. Pauvre Lucy ! que ferait-elle dans un salon ? qu'est-ce pour elle briller ? qu'est-ce jeter le mot, aiguiser l'épigramme, changer l'entretien, animer les groupes? Julia, au contraire, est de celles qui puisent leur vie dans la vie qu'elles agitent autour d'elles. Julia est la femme du monde, la femme qu'il faut voir au flambeau, à l'heure où elle se donne la peine d'être jolie, gracieuse, animée, à l'instant où elle a tout son peuple. Ces écharpes qui volent, ces gazes qui jouent, ces fleurs qui se balancent, ces aigrettes qui brillent, ces lustres, ces glaces, ces cristaux qui jettent la lumière, la renvoient, la répètent, tout cela est l'ornement de son empire, sa royauté se plaît à l'éclat de ces lueurs, à l'agitation de ces mouvemens, au milieu desquels elle voltige et sourit et se diversifie. Julia est un caractère à facettes, tel qu'il en faut dans la société, où il y a tant de reflets à recevoir, et où l'on a soi-même à rayonner sur tant de points. Qu'y a-t-il de commun entre elle et l'orpheline, cette franche Écossaise qui promène sa rêverie, où les cataractes retentissent, où les monts s'élancent, où le flot bat? En est-il de l'amitié, des sympathies et des convenances de cœur à cœur, comme des lois secrètes de toutes les mélodies ?

Peut-être.

Si l'éducation fait le caractère, c'est le pays qui fait l'imagination ; c'est par là que ces deux femmes s'entendent, se comprennent et se communiquent. L'Inde est le pays de la magie, l'Écosse est la patrie du roman; et, quand, à elles deux, elles s'avisent de faire à la dérobée quelque voyage dans le domaine des fictions, si leurs songes n'ont rien de semblable dans les détails, du moins leurs deux féeries s'assouplissent. Où vont-elles ainsi se tenant par la main? rêver ensemble montées sur ce beau cap de Warroch, dont le plateau domine la mer, sur ce rocher où les antiques chants des bardes ont fait si sou-

vent passer l'esprit de la tempête et le souffle de Dieu. Debout entre le ciel et la terre, sur ce piédestal sublime où pourrait méditer le génie, elles se plaisent à mettre d'accord leurs visions d'Orient et d'Occident, et les font aboutir enfin dans un même sentier, où elles placent une chapelle, un époux, un prêtre.

Qu'elles soient donc amies ces deux femmes; car, si elles ne s'étaient pas rencontrées, leur vie serait incomplète. Ainsi leur poésie a tous les tons, toutes les nuances; ainsi elles se sont l'une à l'autre un spectacle et une inspiration. En s'aimant, elles semblent avoir obéi à cette volonté suprême qui ne veut pas d'uniformité, et qui, cependant, veut l'harmonie. Riez, Julia. Dites vos tendres plaintes, Lucy! Soyez belles chacune à part, et encore plus belles quand vous êtes ensemble! Vous, votre mélancolie est suave; vous, votre gaieté a de l'effusion. Rêvez d'innocente coquetterie, Julia! Rêvez de tendresse et d'amour, Lucy! et, bien que ces deux rêves paraissent éloignés, vous verrez un jour qu'ils se touchent, comme deux points de l'horizon sont unis par les deux extrémités du même arc-en-ciel.

J.-B.-P. Laffitte.



C.R. Leslie, R.A. — W.H. Mote.

Jeannie Deans.

PARIS.
Rittner et Goupil. | Marchant, éditeur.

JEANNIE DEANS

(LA PRISON D'ÉDIMBOURG).

La voyez-vous, la jeune fille, comme elle marche d'un pas rapide sur la route inconnue? Quand elle passe dans les villages d'Angleterre, on court aux portes, on se penche aux fenêtres, et les femmes se disent entre elles :

« Regardez, regardez, elle a un plaid avec un simple ruban pour coiffure, elle va les pieds nus, c'est une mangeuse de gâteaux d'orge. »

Et elles la montrent au doigt en riant. Mais à toutes les railleries, à toutes les injures, la jeune fille ne répond qu'un mot :

« Le chemin de Londres, s'il vous plaît?

— Allez toujours. »

Et elle va, sans plainte, sans découragement, sans hésitation. Plus la route se déroule à l'horizon, plus elle hâte le pas. Que ses pieds se meurtrissent aux pierres du chemin, que son front brûle au soleil, qu'importe? Dieu lui envoie, de loin en loin, un peu d'herbe pour marcher plus doucement, un peu d'ombre pour la rafraîchir!

Ame incomparable!... si forte qu'elle ne soupçonnait point d'abord la grandeur de l'obstacle, si humble qu'elle ne veut point croire maintenant à la grandeur de son dévouement.

Et ne demandez pas qui a donné à cette ame tant de noblesse et de courage! *cette ame est vraie*... tel est le secret de sa vertu! La tentation peut y naître, mais non déguisée ; tout y arrive, tout en sort sans détour! Chaque sentiment y porte son costume, et la raison n'a jamais à le juger sous un faux nom!

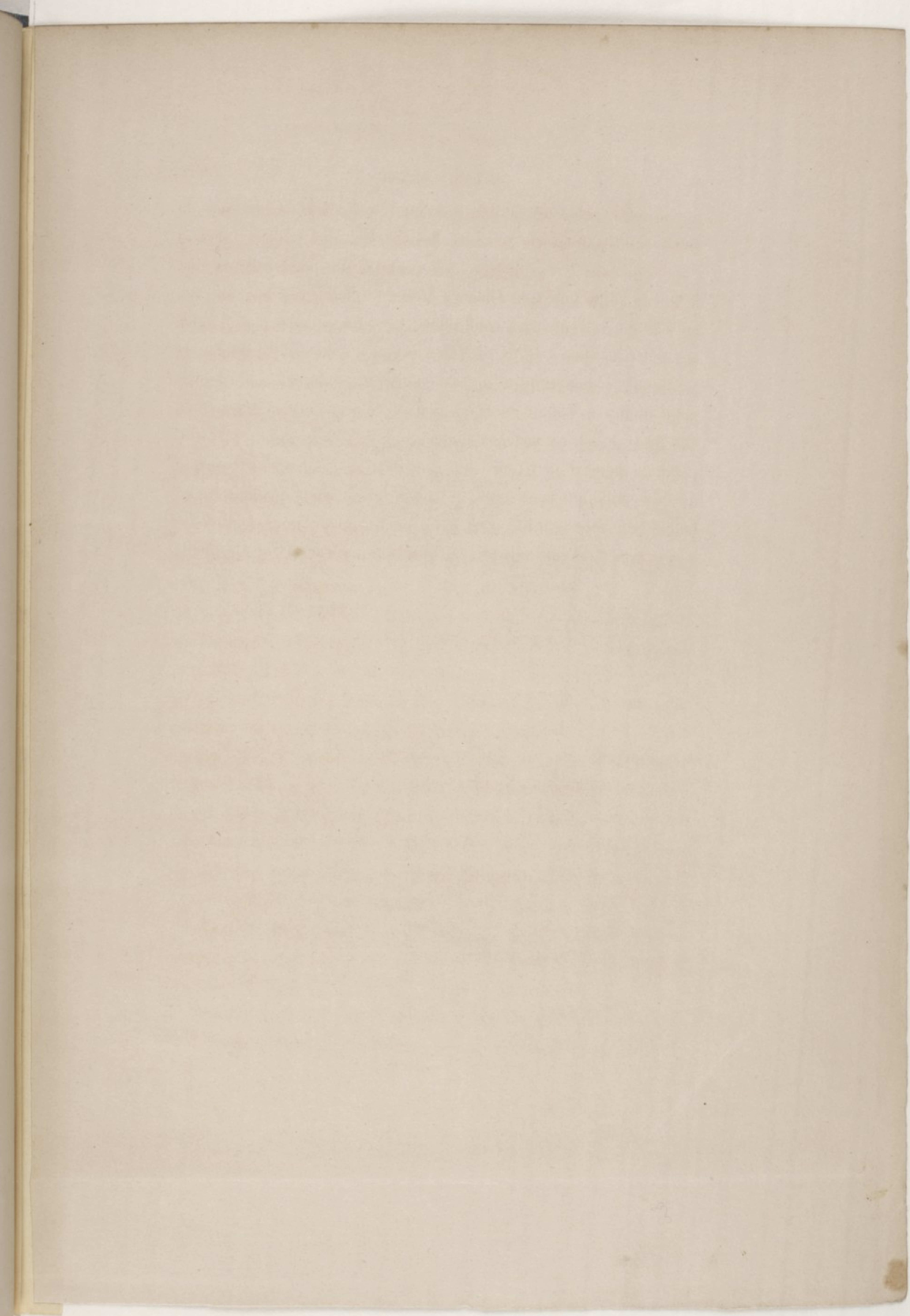
Aussi ne craignez pas que la jeune fille faiblisse au jour de l'épreuve! elle a conscience d'elle-même, elle sait ce qu'elle peut ; elle a fait la revue de ses troupes, et connaît les vaillans comme les faibles! N'attendez d'elle ni lâcheté ni lamentations ; elle a compris que la vie est un combat où il faut se présenter avec le courage pour épée, la patience pour cuirasse.

Non qu'après tout cet esprit soit stoïque, cette imagination stérile, ce cœur invulnérable! Jeannie est une femme, et elle sait aussi craindre, rêver, aimer! Bien des fois elle a senti un flot de tristesse noyer ses espérances ; bien des fois elle a cueilli, pensive, les marguerites ou les renoncules sur les vertes pelouses de Saint-Léonard-Craigs ; elle n'a point oublié les jours où elle gardait les moutons avec Ruben Butler, « alors qu'assis tous deux sous une touffe de genêts fleuris, pour éviter la pluie, ils rapprochaient leurs joues vermeilles sous l'abri du même plaid. » Mais toutes ces charmantes émotions ne sont que les décorations de sa vie, les doux loisirs de son ame. Larmes, fleurs, amour, tout est écarté quand viennent les travaux des champs ou les soins du ménage ; et, forte contre ses plus fascinantes inclinations, elle fait toujours passer le devoir avant le bonheur.

Et qui osera dire que tel n'est point le plus digne rôle de la femme? Qui décidera lequel vaut mieux d'une supériorité sans résultat,

ou de cette vulgarité sublime? A quoi sert, dans la pratique, la vaine culture d'esprits toujours flottant loin des rives du réel et s'épuisant dans d'ingénieuses chimères? On n'invente point la vie, il faut la subir telle que Dieu l'a faite : le plus grand est celui qui en a le mieux rempli les conditions, car chacun sera jugé d'après ses œuvres, non d'après ses rêves! Ah! n'enlevez à la femme ni ses sciences domestiques ni ses familières habitudes; ne donnez point d'ailes à l'ange du foyer : laissez-lui ses formes terrestres, afin qu'il puisse se mêler à tout ce qui nous environne; ne faites point un jouet d'un trésor, une parure d'un bonheur; et surtout ne dites point que vous voulez la femme inutile pour qu'elle soit plus belle, car cette inutilité n'est point un hommage que vous rendez à sa grâce, c'est une satisfaction que vous accordez à votre orgueil!

E. Souvestre.





Effie Deans

PARIS,
Rittner et Goupil, | *Marchant éditeur.*

LE LIS DE SAINT-LÉONARD

EFFIE DEANS

(LA PRISON D'ÉDIMBOURG).

« Effie Deans était d'une rare beauté ; son front, semblable à celui des statues grecques, s'ombrageait de cheveux noirs et bouclés, que retenait un *snood* de soie bleue ; sur ses traits pétillait la joie ; sa jupe brune dessinait des formes sveltes quoique arrondies, et elle avait cette grâce de contours, cette aisance de mouvemens qui indiquent à la fois l'élégance des proportions et la santé de la jeunesse. »

Aussi, lorsqu'elle passait chaque matin sur la route ombreuse, marchant d'un pas si léger que son vase de lait semblait moins un fardeau qu'un ornement, le voyageur arrêtait involontairement son cheval pour la contempler ; les vieux soldats qui gardaient les portes d'Édimbourg souriaient à son approche en disant : « *Voici le lis*

de Saint-Léonard; » et, en la voyant paraître, les jeunes gens des faubourgs poussaient des cris de joie; car sa présence seule était une fête. Les plus rigides caméroniens eux-mêmes s'oubliaient à la suivre d'un long regard, regrettant tout bas qu'une créature si belle fût fille d'Ève.

Quant à l'austère Davie Deans, il avait placé dans ce dernier enfant toute sa gloire et toutes ses affections. C'était le rayon de soleil de son foyer, l'oiseau chantant qui égayait le chaume de sa demeure!

Ainsi grandit Effie, chérie et admirée de tous. Son enfance fut, comme celle des princes, non un apprentissage, mais un triomphe, et elle goûta toutes les récompenses de la vie avant d'avoir vécu!

Comment cette ame ne se fût-elle point amollie dans sa félicité précoce? Comment cette intelligence n'eût-elle point été troublée par l'ivresse du succès? tant de charmantes paroles bruissaient aux oreilles d'Effie, tant de doux regards la caressaient!...

Puis, au fond de l'austère cottage de Saint-Léonard, où ne retentissaient jamais que les versets de la Bible, la brise apportait parfois le son de la cornemuse et les chants des jeunes filles dansant aux prairies! Effie, accoudée à sa fenêtre, les écoutait rêveusement, et elle pensait qu'elle aussi, il lui eût été doux de se mêler aux joyeuses rondes, de voir les jeunes gens lui sourire, d'entendre dire à demi-voix qu'elle était belle! Alors d'irrésistibles tentations lui venaient. Elle descendait le coteau timidement, arrivait jusqu'aux danses, honteuse et muette, refusait d'abord de s'y mêler, résistait encore; puis, fascinée, cédait enfin.

En vain le repentir s'éveillait le lendemain; Effie avait cueilli le fruit défendu! elle avait beau *faire un pli au feuillet de la Bible*[1],

[1] Cette habitude de plier une feuille de la Bible lorsqu'on forme une résolution solennelle que l'on ne veut point oublier existe encore en Écosse.

en jurant de mieux résister une autre fois, la tentation revenait bientôt, et elle succombait encore. C'est que le remords ne donne point l'expérience, car l'expérience ne s'acquiert qu'en jugeant le passé avec calme et vérité. La faute commise n'est un enseignement que pour les forts; elle corrompt les faibles et les prépare à une chute plus profonde!

Effie fut séduite, devint mère, et, injustement soupçonnée d'avoir tué son enfant qu'on lui avait enlevé, elle fut condamnée à mourir : sauvée par sa sœur Jeannie, elle disparut avec son séducteur.

« Il ne reste plus qu'une branche sur le vieux tronc! s'écrie alors le puritain Davie Deans; elle a abandonné son père, qui a prié et pleuré pour elle; elle a abandonné sa sœur, qui lui a été plus qu'une mère; elle a abandonné les ossemens des siens et la terre de son peuple; elle n'était point des nôtres! c'était un rameau flétri qui ne rapportera jamais les fruits de la grâce; son nom ne doit plus être prononcé parmi nous. Elle a disparu à nos yeux comme le ruisseau desséché par l'été, et il ne faut plus chercher les traces de son passage. Je ne la maudirai point pourtant... qu'elle jouisse de la paix du monde!...

Hélas! ce dernier vœu d'un père ne sera point accompli, Deans! la paix est comme l'honneur; une fois perdue, on ne la retrouve pas! Le monde donnera à ta fille un rang, un nom, des richesses; *le lis de Saint-Léonard*, transplanté à la cour, y deviendra l'admiration des plus nobles seigneurs; mais Dieu seul saura ce que ces félicités envelopperont de silencieuses souffrances!... Tu as cru, peut-être, que les plaisirs mondains qui l'avaient perdue dédommageraient la folle Effie; mais la folle Effie est morte, vieux Deans, et à sa place il n'y a plus qu'une grande dame qui connaît la vie, la triste lady Staunton!

Or, n'espère pour celle-ci ni paix ni bonheur : elle a touché à toutes les joies du monde, si belles de loin, et elle sait maintenant que ce sont des fantômes ! Ses plaisirs d'aujourd'hui sont à ceux d'autrefois ce que les fleurs fausses dont elle pare son front sont aux aubépines parfumées de *Saint-Léonard-Craigs ;* mais elle cache sous une broderie de perles chacune des blessures de son cœur ; elle porte en soie et en velours le deuil de ses espérances ! aussi sera-t-on long-temps sans deviner sa tristesse ; on la croira heureuse jusqu'au jour où elle disparaîtra pour chercher, au fond d'un couvent de France, des croyances qui rassurent et des larmes qui consolent.

E. Souvestre.



E. Landseer, R.A. C. Lewis.

Catherine Seyton.

PARIS.

Rittner et Goupil. | Marchant, éditeur.

CATHERINE SEYTON

(L'ABBÉ).

Le cloître est silencieux et morne ; l'ortie croît dans les cours ; l'herbe pousse tristement à travers les dalles de la chapelle ; les cellules sont désertes; les saints et les anges de pierre qui décoraient et sanctifiaient le pieux édifice gisent sur le sol, mutilés et en débris. Sainte Catherine de Sienne, patronne du couvent, la horde hérétique des soldats de Murray a renversé ton image ! Les pieuses nonnes, tes servantes et tes filles, ont pris la fuite à leur approche, comme les timides fauvettes au cri farouche de l'orfraie ou du vautour.

Deux femmes sont restées dans le cloître et habitent sa lamentable solitude : l'une est triste comme ces grandes cours désertes et cette chapelle dépouillée de ses saints ; la sévérité de l'âge s'unit noblement, sur son pâle visage, à la mélancolie du malheur. Elle pleure l'impiété des hommes et les saints lieux profanés. L'autre est une jeune fille riante comme une fleur de mai. Sous le simple vêtement qui la couvre, on devine un corps gracieux et charmant; deux pieds fins et mignons, comme les fées en donnent à leurs filleules, attirent le regard et le captivent; ses yeux d'un bleu d'azur ont de la vivacité

et de l'éclat; l'arc de ses sourcils se dessine nettement, s'enfuit avec légèreté, et se perd dans les belles ondes de sa chevelure; la ligne du front est pure et correcte; de ses lèvres épanouies s'échappe un sourire spirituel et doux.

Salut, jeune et riante Catherine Seyton, que nul malheur ne décourage, et dont l'aimable sourire luit au milieu des dangers et des grandes infortunes, comme un rayon de soleil à travers les nuages et la tempête. C'est bien toi, je te reconnais! voilà ton air gracieux, ton coup d'œil séduisant et fin; j'entends résonner les saillies de ta vive parole et les charmans éclats de ta gaîté. Tes seize ans te rendent toute douleur légère, et tes yeux ne se perdent point à pleurer, comme ceux de ta vénérable compagne, parce que les fils de Bélial ont forcé sainte Catherine à fermer sa maison. Tu cours gaîment à travers ces longs corridors abandonnés, tu ris au milieu de ce désert et de ces ruines, comme si la joyeuse cornemuse du ménétrier t'invitait à danser sur les prés fleuris : que sainte Catherine de Sienne te pardonne!

En voyant cette rieuse Seyton, on la prendrait pour une folâtre jeune fille, qu'il faut laisser à l'insouciance et au plaisir. Mais Catherine est du sang des Seyton; dans leur vieux manoir, à la cour, sur les champs de bataille, en paix ou en guerre, les Seyton, race vaillante, généreuse et fidèle, ont vécu de tout temps et sont morts en s'appuyant sur leur noble devise : « Dieu et le roi! » La jeune fille ne démentira ni son père ni ses aïeux. Elle vivra à leur exemple, sauf à mourir comme eux.

Au milieu du Lochleven, dont les eaux se déroulent en nappes transparentes, s'élève un vieux château, redoutable citadelle, d'un aspect sombre et sinistre. Là, une grande infortune est prisonnière; Marie Stuart expie entre ces noires murailles, sa beauté, ses erreurs et ses amours.

Entourée de trahisons, inquiète pour sa vie, lâchement insultée par ses ennemis, où trouvera-t-elle un cœur dévoué?.... Catherine Seyton quitte le vieux monastère; comme un ange envoyé du ciel, elle arrive dans la prison de la reine infortunée. Catherine va payer à Marie Stuart la dette héréditaire des Seyton!

Sa vivacité, son esprit, son imagination fertile, adoucissent la tristesse de la captivité de Marie : tantôt elle chante une naïve ballade d'une voix tendre et harmonieuse; tantôt elle forme des pas pleins de légèreté et de grâce; une autre fois, elle raconte des histoires du temps passé, avec un charme irrésistible; puis c'est une tapisserie qu'elle brode, assise aux pieds de la reine, et lui souriant de cet aimable sourire qui dissipe les nuages du cœur; ou bien elle lit quelques livres antiques et galans : la *Mer des histoires* et la *Chronique d'amour*.

Catherine Seyton ne met pas toute sa gloire à distraire les ennuis de la captive, à tromper par des jeux d'esprit et de vifs éclairs de gaîté les lentes heures de la prison ; une pensée plus hardie et plus sérieuse l'occupe et l'agite. Catherine s'est dévouée à la délivrance de Marie Stuart. Il faut que ce terrible Lochleven ouvre à la royale prisonnière ses portes de chêne et de fer ; il faut que l'alouette brise les barreaux de sa cage, salue le ciel de son chant joyeux, et reprenne son vol dans les airs.

Cette pensée de liberté tempère la gaîté de Catherine et y mêle une imperceptible mélancolie : elle sourit toujours, mais son sourire est moins épanoui ; elle a le même regard plein d'esprit et de feu, mais tout-à-coup ce regard s'arrête avec inquiétude et reste immobile; alors on peut voir Catherine Seyton, la tête doucement penchée, sa blanche main sur l'hermine et le velours qui lui servent de parure, rêveuse, et dans l'attitude d'une beauté pensive.

Elle jette ses longs regards à travers les eaux du lac qui ceignent

le château; elle cherche au loin la campagne : les fidèles Écossais font-ils étinceler au soleil l'acier de leurs casques et de leurs lances? l'esquif aux armes de Marie paraît-il à l'horizon?

Adresse, esprit, gaîté, coquetterie, sensibilité, patience et courage, Catherine Seyton met tout ce qu'elle possède au service de sa reine. Elle lui donne jusqu'à son amour et à son amant.

Voici l'esquif libérateur; la reine délivrée a mis le pied sur le rivage; Catherine s'écrie d'une voix héroïque : Un cheval! un cheval! Ce n'est plus la novice étourdie du couvent de Sainte-Catherine ou l'aimable conteuse de Lochleven, occupée à des récits galans et à des ouvrages de femme; Catherine Seyton s'élance, en vaillante amazone, sur les pas de Marie Stuart, qui va perdre au jeu d'une sanglante bataille le bénéfice de sa récente liberté.

Catherine, nom charmant, Marie, nom lamentable, désormais inséparables, le cœur ne peut vous entendre nommer sans plaisir et sans douleur; Catherine, emblème souriant et sublime de la grâce enjouée et du dévouement; Marie, dont le nom rappelle toutes les infortunes de la puissance et de la beauté!

HIPPOLYTE ROLLE.



Drawn by J. W. Wright from a Picture by Zucchero. Engraved by J. Thomson.

Marie Stuart

PARIS.
Rittner et Goupil. | *Marchant, éditeur.*

MARIE STUART

(L'ABBÉ).

C'est une triste et fatale histoire que celle de la famille de cet affreux roi Henri VIII. Il laissa un fils pour régner, Édouard VI, et deux filles qu'il avait fait déclarer illégitimes, Marie Tudor et Élisabeth. Mais voilà Édouard VI qui meurt sans enfans, et comme ses deux sœurs sont déchues de leurs droits à la couronne par la volonté de leur père et les arrêts du parlement, on cherche un héritier à ce trône vacant. Jane Grey se présente, Jane Grey, dont les prétentions sont incontestables, puisqu'elle est la petite-fille d'une sœur de Henri VIII. Mais Marie Tudor trouve un parlement aussi docile à reconnaître ses droits qu'il l'a été à les détruire ; et Jane Grey va verser son sang royal sous la hache du bourreau. Marie Tudor meurt à son tour. Élisabeth trouve la même docilité dans le parlement pour la reconnaître reine ; mais elle trouve aussi, comme sa sœur, une rivale qui peut prétendre à cette couronne d'Angleterre, c'est Marie Stuart, une autre petite-fille d'une autre sœur de Henri VIII ; et celle-ci,

comme sa cousine Jane, va expier sur le même billot de la Tour de Londres les mêmes droits au même trône. Ainsi il a fallu aux deux filles de Henri VIII la tête de ses deux nièces : à Marie Tudor la catholique, Jane Grey l'anglicane ; à Élisabeth l'anglicane, Marie Stuart la catholique : rencontre effroyable, ornement digne des trophées de cette époque. De chaque côté du faisceau d'échafauds élevé par Henri VIII à ses épouses, deux échafauds se faisant pendant, et par lesquels les filles du tigre ont complété le monument.

Voici l'une des deux victimes de cette boucherie monarchique, Marie Stuart, la plus belle, la plus amoureuse, la plus infortunée aussi des femmes de son époque. Lisez, dans ce roman de Scott, ces pages qui ne racontent que quelques jours de cette vie si féconde en amours et en douleurs, et vous retrouverez toute cette femme. Est-ce dans le sang anglais des Lancastre, dans le sang écossais des Stuart, dans le sang français des Guise, qui coule aussi dans ses veines, qu'elle a puisé cet irritable orgueil qui l'a perdue presque autant que ses délicates faiblesses? Je ne sais ; mais voyez comme la reine se révolte quand les envoyés de ses sujets veulent lui faire signer sa honte et son abdication : de quel esprit supérieur elle les domine, de quels traits acérés elle les blesse, de quelle dignité elle les écarte ! Mais voilà que le comte de Landon, dont le cœur est d'acier sous son armure de fer, dont la main est celle d'un portefaix sous son gantelet de chevalier, le voilà qui saisit le bras de cette reine, qui le presse, le meurtrit, le brise ; et voilà la pauvre femme qui crie et pleure, la femme qui ne sait pas endurer une torture physique, qui signe l'abdication de la reine qui saura noblement mourir.

C'est que la mort est un noble adversaire avec qui il n'y a pas de honte à se mesurer. Quand la mort a frappé, elle laisse derrière elle un cadavre, et quelqu'un peut s'agenouiller auprès ; mais la lutte brutale qu'on lui fait subir laissera seulement après elle un corps souillé,

brisé, flétri, comme celui d'une femme du peuple qu'un mari grossier a corrigée, et dont on se montrera les meurtrissures au doigt : c'est le dernier des avilissemens. Et Marie, la reine aux mains blanches et aux bras délicats, la reine au cou de cygne et aux flancs souples et gracieux, donnera sa couronne pour sauver l'honneur de ce beau corps où tout est grâce et caresse. Mais, après cela, vienne la mort, et elle la saluera avec calme, et la recevra comme une sainte.

Oui, qu'il nous soit permis de lui donner ce nom. N'est-il pas vrai qu'à l'heure où le prêtre répand sur la tête de l'enfant l'eau baptismale, cette eau bénite lave le péché originel qui flétrit la race humaine? dites-moi, le baptême sanglant qui s'accomplira sur l'échafaud, et dans lequel le bourreau remplacera le prêtre; ce dernier sacrement qui fera sortir Marie Stuart de la vie comme l'autre l'y a fait entrer; cette nouvelle renonciation au monde et à ses pompes accomplie à genoux par une reine résignée; cette ablution de sang, ne doit-elle pas aussi laver bien des fautes, et ne pouvons-nous croire que, malgré ses péchés, elle a comparu devant Dieu purifiée par son martyre?

D'ailleurs, Dieu n'a-t-il pas dit, en parlant de la femme adultère : « Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé? » Et Marie Stuart a aimé; elle a aimé avec la passion d'une ame faible, sans doute, avec l'irréflexion d'un cœur jeune, avec l'imprudence d'un esprit hautain ; mais elle a aimé : et qui oserait maudire après que le Christ a pardonné? Et puis, laissez faire au bon sens et à l'instinct des nations. Elles ne sauraient peser une à une toutes les mauvaises et toutes les bonnes choses d'une pareille existence; elles ne discuteront pas froidement toutes les raisons qui peuvent l'accuser ou la défendre ; mais elles l'absoudront ou la condamneront en leur cœur, et ce jugement sera juste : *Vox populi, vox Dei !* Et depuis long-temps la reine d'Écosse a reçu son absolution sur l'échafaud, ce piédestal sanglant

où l'éleva la colère d'Élisabeth, qui croyait la flétrir ; sur cet échafaud, Marie n'a plus paru aux yeux des hommes qu'avec la tunique blanche des martyrs. Il y a si long-temps qu'elle a dépouillé ses robes de fêtes où avait rejailli le sang de Rizzio, d'Henry Darnley et de Bothwell, qu'on n'en voit plus la trace ; et se montrât-elle encore aux yeux de ses ennemis, laissez faire encore, et dans un moment son propre sang aura recouvert ces vieilles taches honteuses.

Pleurons donc sur celle qui a tant aimé, tant souffert, tant expié. Elle est sainte ; car, si elle a eu ses faiblesses, elle a eu sa pénitence et son martyre, et Dieu, qui a sanctifié la Madelaine pécheresse de Galilée, ne se sera pas détourné de la Madelaine royale d'Écosse.

Frédéric Soulié.



W. Etty R. A. 25 - 371. H. T. Ryall.

Minna

PARIS,

Rittner et Goupil, | Marchant, éditeur.

MINNA

(LE PIRATE).

Il y a, dans Walter Scott, deux têtes charmantes, qui perdent à être détachées par l'analyse; car ce qui fait leur vie, c'est précisément l'opposition des couleurs et le contraste des personnalités. Minna et Brenda, les deux filles du noble Magnus Troil, ce seigneur des Shetlands, devraient toujours figurer en face l'une de l'autre : elles se complètent, elles se font pendant. Si Minna est la *nuit,* au dire de Claude Halcro, le poète des Orcades, Brenda est le *jour :* l'une personnifie les qualités idéales et fortes de la femme romanesque, l'autre les vertus actives et douces de la mère de famille ; dans celle-ci domine un courage superstitieux, dans celle-là une sérénité timide; Minna est la grande mer avec tous ses orages, Brenda, le lac recueilli qui s'abrite contre le moindre souffle du vent; Minna croit aux fantômes sans en trembler, Brenda tremble à leur idée sans y croire.

C'est Minna, la fille forte, que nous avons sous les yeux. Elle

laisse à sa sœur la plage unie et calme : ce qu'il lui faut, c'est le rocher escarpé, c'est le pic aigu contre lequel la tempête se brise en notes mugissantes. Son siége favori est l'aire des aigles, et quand elle y est arrivée, on dirait que, comme eux, elle va ouvrir ses ailes et planer sur l'abîme. Sur sa figure pensive et religieuse, on lit cette foi profonde et cet attachement à des croyances naïves qui caractérisèrent long-temps les vieilles races norses, aborigènes des Shetlands. Minna croit aux syrènes qui viennent la nuit chanter l'avenir sur un lit de coquillages; elle croit au léviathan, dont elle a distingué les cornes dans le mirage fantastique du brouillard; elle croit au kraken, cet immense et monstrueux poisson, fils des rêveries septentrionales; elle croit au serpent de mer, qui élève vers le ciel son cou de cheval marin, et interroge l'horizon pour y choisir sa proie. Minna a vu les Trollds lui apparaître; elle a conversé familièrement avec les Walkyries; elle est en relations suivies avec Norna de Fitful-Head, la sorcière des Shetlands; elle ne se plaît que dans un monde de traditions chimériques, et quand on demande à la jeune fille une chanson joyeuse, elle entonne une vieille saga en l'honneur de Thor ou d'Odin.

Minna a la beauté d'une reine : sa taille imposante, ses yeux noirs d'où jaillit l'éclair, ses cheveux qui ont les reflets de l'ébène, l'arc divin de ses sourcils, la coupe sévère de son visage, tout impose. Beaucoup peuvent l'aimer; mais l'ame qui subjuguera cette ame ardente et fière ne sera pas d'une trempe commune. Grand héros ou grand criminel, il faudra que sa taille dépasse celle du commun des hommes. Celui qui se présente est un pirate; mais Minna n'est pas femme à reculer devant un mot, et dès qu'elle se sent prise, elle dit à sa sœur, avec une chasteté et une franchise admirables : « J'aime Cleveland. » Cet homme lui a pourtant avoué quel détestable métier il exerce, de quels ignobles instrumens il se sert, à quel prix il achète

le succès et l'impunité, quelles longues traces de sang il a laissées sur son passage. Minna trouve des excuses à tout : « Nos pères, les conquérans de ces îles, n'ont pas agi autrement, se dit-elle : on les nommait les pirates de la Norwège. Quand ils enlevèrent aux Pictes cet archipel où nous régnons, ils se montrèrent impitoyables envers les vaincus. La fille d'un vieux Norse ne déroge donc point si elle aime un forban. »

Mais ces capitulations de conscience, dans lesquelles Minna berce sa passion, ne descendent pas des régions contemplatives du cœur pour se mêler à des plans de vie positive. Minna aimera le pirate, lui sera fidèle comme la vierge consacrée l'est à Dieu; mais elle ne l'épousera point. Le sang de Magnus Troil ne peut se mêler qu'à un sang norse aussi pur, aussi authentique. C'est déjà assez que d'autres familles des Shetlands et des Orcades se résignent, par une indigne spéculation, à subir des mésalliances. Minna n'a point de tels exemples à donner, et elle règne assez fortement sur elle-même pour que son amour ne sorte jamais de la sphère idéale où elle l'a circonscrit. Si Cleveland persiste dans sa vie de pirate, elle l'aimera en le plaignant; s'il rentre dans des voies régulières, elle l'aimera en priant Dieu pour lui. C'est là tout ce qu'elle peut faire : Cleveland a droit à toutes ses pensées, mais il n'a droit qu'à ses pensées.

Au milieu de ces chastes rêves, de ces sentimens éthérés, se meut un drame plus terrestre et plus réel. Cleveland le pirate va périr : après le naufrage de son navire, un vaisseau-matelot qui l'accompagnait a relâché à Kirkwall, dans les Orcades, et cet équipage de forbans réclame son jeune et habile capitaine, pour le tirer des mains d'une frégate de l'état en croisière sur la côte. Minna tombe un instant au pouvoir de ces bandits; mais le nom de Cleveland la protége, et si une autre force lui devient nécessaire, elle la trouvera en elle seule, le pistolet au poing. Cependant l'échafaudage de ses rêves s'écroule

peu à peu : le sloop du pirate a été pris à l'abordage, et Cleveland, prisonnier de Magnus Troil, vient d'être livré à la justice anglaise. Si on lui fait grâce de la vie, c'est que, parmi les pages de son existence aventurière, il en est plusieurs qui attestent une ame généreuse et chevaleresque. Cleveland expiera donc ses pirateries dans le service du roi, sauf à mourir glorieusement à la peine.

Pour Minna rien n'a changé. Tant qu'un souffle animera cette enveloppe mortelle, les souvenirs d'un amour aussi pur que ceux du ciel suffiront pour remplir sa vie et nourrir ses illusions passionnées. Elle écrira à Cleveland : « Ne songez à moi que comme à quelqu'un qui n'est plus ; » et son regard le suivra sur les eaux, dans le combat, à terre, à bord, partout. Sa pensée habitera avec lui, son ame ardente l'accompagnera autour du globe. Cependant, aux yeux des siens, cette passion contenue ne percera jamais. Minna sera toujours la fille calme et froide qui a renoncé aux joies de la famille pour que le sang norse ne se mêlât point à un sang étranger. Elle sera plus que jamais l'orgueil de Magnus Troil, la muse du poète orcadien Claude Halcro, la favorite de Norna, la providence de l'archipel des Shetlands. Et quand une fatale nouvelle viendra troubler pour la dernière fois cette existence si profonde et si peu comprise, quand elle apprendra que son Cleveland a succombé en héros au champ d'honneur, Minna n'imitera point ces cœurs vulgaires qui cherchent un abri dans la mort; elle vivra, elle vieillira, recueillant ses souvenirs en elle-même comme dans un sanctuaire, épanchant sur ses parens, sur ses amis, sur les malheureux qui l'entourent, des trésors de grâce, de dévouement, de miséricorde et de bonté. Quoique descendu de son nuage, l'ange se laissera toujours reconnaître à son caractère divin.

Louis Reybaud.



Brenda.

PARIS.
Rittner et Goupil. | *Marchant éditeur.*

BRENDA

(LE PIRATE).

— Bien, ma petite Brenda, bien, ma colombe; tu connais ton vieux père; tu sais distinguer la grande coupe des jours solennels de la coupe qu'il remplit, à chaque repas, d'hydromel et d'ale brune; tu veilles à ce que son bœuf soit cuit à point, et ses *sandwichs* bien dorées à la surface. Personne, si ce n'est le cambusier Erick, n'exécute un punch comme toi, pourvu qu'on te mette en main du rhum de la Jamaïque, de la canelle de Ceylan, du sucre de Chine et des citrons de Portugal. Viens m'embrasser, ma blonde ménagère, et que chaque goutte de ce que je bois retombe sur ta jolie tête en rosée de bénédictions.

Ainsi parle le meilleur vivant de l'archipel shetlandais, l'udaller Magnus Troil, plus joyeux convive qu'il n'est grand seigneur, et faisant passer avant toutes les autres la souveraineté de la table. Brenda est l'ame de sa maison, la providence du cellier, la fée de la cuisine. Pendant que sa sœur Minna, sérieuse et méditative, laisse

toujours, pour ne laisser voir que les physionomies plus fortement accusées de Minna et du pirate. Mordaunt, grièvement blessé, demeure hors de la scène, tandis que la pauvre Brenda court, à deux reprises, de très-grands risques dans la compagnie de forbans sans pudeur et sans foi. Au milieu de telles épreuves, son caractère ne se dément point : elle est toujours la fille timide qui se dévoue au rôle secondaire ; elle est le satellite de sa sœur, et subit par obéissance tous les périls dans lesquels celle-ci s'engage par système. Heureuse abnégation! car elle amènera l'incident qui doit couronner les désirs de la jeune Shetlandaise. Mordaunt la sauve du déshonneur, de la mort peut-être, et le rigide Magnus Troil ne sait plus refuser sa fille à qui la lui a rendue.

C'est donc dans le port d'un hymen calme et doux que se réfugie notre héroïne, après avoir côtoyé, sans en voir le fond, l'abîme des passions orageuses. D'elle et de Mordaunt on pourra dire, comme dans nos vieux romans d'autrefois : « Ils vécurent contens et eurent beaucoup d'enfans. » Leur vie n'aura pas de longues pages, et une seule épitaphe suffira à leur tombeau.

Mais, pendant que Minna promènera dans ce monde son deuil solitaire et son veuvage désenchanté, la joyeuse Brenda verra bondir autour d'elle un troupeau d'enfans roses et blonds, espiègles rejetons des Troil ; elle revivra dans ces doux agneaux, elle suivra avec orgueil le développement de leurs beautés adolescentes, et au lit de mort, elle les présentera à son vieux père, afin que le dernier des Jarls norwégiens les embrasse et les bénisse.

Louis Reybaud.





A.E. Chalon, R.A. Jas Thomson

Marguerite Brauksome

PARIS.
Rittner et Goupil. | *Marchant, éditeur.*

MARGUERITE DE BRANKSOME

(LAI DU DERNIER MÉNESTREL).

La voyez-vous debout au plus haut des remparts
Cette femme pensive et, les cheveux épars,
Écoutant si des monts, des bois ou de la rive,
Aucun bruit surhumain auprès d'elle n'arrive?

Branksome est son pays; Marguerite est son nom;
Homme d'antique race et de savant renom,
Son père descendait de ces nobles Béthune
Qui du bâtard normand suivirent la fortune.
On disait qu'à Padoue, au-delà de la mer,
Il avait appris l'art que nul n'ose nommer,
Et que, par le pouvoir d'un magique mystère,
Son corps, quoique pétri de la commune terre,
Alors qu'il traversait le cloître Saint-André,
Soit qu'il fût du soleil ardemment éclairé,

Soit que la lune aux cieux dissipât la nuit sombre,
Sur les murs ni le sol ne jetait aucune ombre !

Sa fille avait, dit-on, hérité de son art :
De sorte que souvent, retirée à l'écart,
On la voyait, pareille aux sibylles antiques,
Saluer dans les airs des formes fantastiques,
Écouter gravement leurs invisibles pas,
Et répondre à des voix que l'on n'entendait pas.

Or sur la haute tour Marguerite est venue,
Et, tandis qu'elle suit des yeux l'errante nue,
Qu'une main sur son luth tombe nonchalamment,
Que sur l'autre son cou se pose mollement,
Un son lointain, poussé des brises paresseuses,
Vient heurter lentement les tourelles mousseuses.
Quel est ce bruit funèbre à Branksome entendu ?
Est-ce le vent plaintif dans la forêt perdu ?
Est-ce le Teviot dont l'onde gémissante
Aux cailloux de ses bords se brise blanchissante ?...
Mais, quel qu'il soit, ce bruit est si lourd qu'au foyer
Il a fait tressaillir le page et l'écuyer.
Si bien que tous les deux ont relevé la tête,
Et que l'un dit à l'autre : « Un orage s'apprête. »
Il se trompait, jamais d'un horizon plus pur
Le soleil expirant n'avait doré l'azur !

Non, le vent des forêts n'agitait pas le dôme ;
Non, ce bruit qui faisait au château de Branksome
Hurler le chien tremblant, à sa chaîne attaché,
Et gémir le hibou dans son vieux mur caché,

Ce n'était pas celui qui du torrent s'épanche :
Elle le savait bien, notre rêveuse Blanche !
Car celui qui troublait les chiens et les oiseaux
Par ce bruit inconnu, c'était l'esprit des eaux,
Dont la voix, s'élevant à travers la campagne,
Éveillait dans la nuit l'esprit de la montagne.

L'ESPRIT DES EAUX.

« Dors-tu, frère?

L'ESPRIT DE LA MONTAGNE.

— Non, frère ; aux nocturnes clartés
De l'astre qui se mire à tes flots argentés,
Je vois aux bords des lacs, dans le fond des vallées,
Les esprits de la nuit s'abattre par volées,
Et là, foulant aux pieds la bruyère et les fleurs,
Leur cercle d'émeraude aux changeantes couleurs,
Plus rapide, tourner, en sa ronde légère,
Que le fuseau ne tourne aux mains d'une bergère.

L'ESPRIT DES EAUX.

— Frère, écoute pourquoi je sors de mes roseaux :
Les pleurs de Marguerite ont altéré mes eaux,
Et je voudrais de toi, qui t'approches des astres,
Savoir quand finiront ces terribles désastres ;
Quand les cris des soldats, pour la mort rassemblés,
Cesseront de gémir dans tes échos troublés,
Et, ramenant la paix, quel chevalier doit être,
De cette belle veuve et l'époux et le maître.

Parle, toi dont le front touche au ciel, et qui sais
Les temps futurs ainsi que moi les temps passés.

L'ESPRIT DE LA MONTAGNE.

— Le char d'Arthur poursuit sa course autour du pôle ;
L'Ourse du Nord est pâle, et sur ma sombre épaule
La ceinture autrefois brillante d'Orion
Ne jette maintenant qu'un bien faible rayon.
Frère, cet avenir est donc couvert de voiles?
Mais, si j'en crois pourtant la langue des étoiles,
La paix ne renaîtra, dans cette vieille tour,
Que si l'orgueil dompté fait place au libre amour. »

La voix se tut : le bruit dans les grottes profondes,
Sur le penchant des monts, sur le miroir des ondes,
Descendit expirant, et faible se perdit ;
Mais ce son surhumain, seule elle l'entendit,
Celle-là qui, veillant, pâle comme un fantôme,
Était debout au haut de la tour de Branksome.

ALEXANDRE DUMAS.



G. Kneller. W. Eggleton.

Anne Duchesse de Monmouth

PARIS.
Rittner et Goupil. | *Marchant, éditeur.*

LA DUCHESSE DE MONMOUTH

(LE LAI DU DERNIER MÉNESTREL).

Voyez-vous cette noble et douce figure... cette tête presque royale... ce front rêveur... ce regard mélancolique?

C'est Anne de Buccleuch et de Monmouth : elle écoute, et elle se souvient.

Elle écoute le vieux ménestrel qui, pour prix de l'hospitalité qu'il a reçue dans le château de Newark, lui raconte l'histoire des anciens guerriers de Buccleuch.

Elle se souvient de la mort sanglante de son époux, et qu'elle eût été reine d'Angleterre si l'infortuné Jacques de Monmouth eût réussi à prouver qu'il était le fruit légitime de l'union secrète de Charles II avec miss Walters.

Récits de gloire et de bonheur! souvenirs de honte et d'échafaud!...

Introduit dans le salon de parade, où la duchesse était assise avec les dames de sa suite, le vieux ménestrel, évoquant ses souvenirs, disait les exploits des *chevaliers des frontières,* les hauts faits et

prouesses du bon comte Francis et du comte Walter, le père et l'aïeul de la duchesse; et elle souriait en l'écoutant. Mais, tout-à-coup, elle se prend à soupirer... car le vieux barde a prononcé le nom du roi Charles... — Vais réciter, nobles dames, dit-il, d'anciens chants que j'ai chantés jadis devant notre bon monarque, quand il tenait sa cour à Holyrood..... — Et le voilà racontant le banquet de la tour de Branksome, où n'étaient épargnés ni le paon doré, ni la tête de sanglier, ni le ptarmigan. Il décrit l'appartement de la dame du château, appartement gardé par des charmes et des paroles magiques, terribles à entendre et terribles à répéter... Puis, les pages silencieux groupés autour du vaste foyer; et les chiens, fatigués de la chasse, sommeillant sur le plancher couvert de roseaux et poursuivant encore la bête fauve dans leurs songes, depuis Teviot-Stone jusqu'à Eskdale-Moor... et les vingt-neuf chevaliers de renom suspendant leurs écus aux parois de la salle des gardes; et les vingt-neuf écuyers debout auprès de leurs coursiers, et les vingt-neuf hommes d'armes pour les servir, tous guerriers d'une vaillance à l'épreuve, tous parens du comte de Buccleuch, tous veillant pour écouter les aboiemens du limier fidèle et le cor, signal des combats, de peur que les Anglais Scroop, Howard ou Percy, ne viennent de Naworth ou de Carlisle les menacer et les surprendre avant qu'on ait entendu pousser le cri terrible du *slogan*, le cri de guerre écossais...

Il raconte aussi la dame de Branksome mandant William Deloraine en sa chambre secrète de la tour occidentale du vieux lord David, au milieu de la nuit, et enjoignant au hardi maraudeur de monter sur son meilleur coursier, de ne s'arrêter que sur les bords de la Tweed, et de chercher le moine de Sainte-Marie dans le saint édifice de Melrose, pour exhumer avec lui, sous un ciel sans étoiles, le livre magique enfermé dans la tombe de Michel.....

Et Marguerite, la fille de la châtelaine, veillant de son côté, pour se glisser furtivement au premier rendez-vous d'amour...

Et encore William Deloraine, que l'on prend pour son propre spectre...

Et le nain qui répète partout et sans cesse : « Perdu ! perdu ! perdu ! »

Perdu ! perdu !... redit tout bas au fond de son cœur Anne de Monmouth... Et les souvenirs douloureux lui reviennent en foule : elle se reporte à l'exil du duc en Hollande, quand il répandit le bruit que le contrat de mariage du roi Charles II, son père, et de miss Walters, sa mère, était renfermé dans une cassette appartenant à Gilbert Gérard. Un instant elle songe à la clémence du roi, qui n'avait point entièrement banni le duc de son cœur, et qui lui faisait passer secrètement des secours. Mais bientôt elle déplore l'imprudence, l'audace de son époux, qui, après la mort de Charles II, part du Texel avec trois petits bâtimens et quatre-vingts hommes, débarque à Lyme, sur la côte du Dorsetshire, et publie une proclamation dans laquelle, n'appelant Jacques II que le duc d'York et l'usurpateur, il accuse ce prince d'être l'auteur de l'incendie de Londres et d'avoir empoisonné le roi son frère !...

Et le ménestrel chantait toujours.

Et la duchesse n'écoutait plus.

Elle se souvenait du bill d'*attainder* obtenu du parlement contre Jacques, son époux, par le roi Jacques II, et de la promesse de 5,000 livres sterling à qui livrerait le coupable, mort ou vif.

Elle pensait à Monmouth marchant sur Axminster à la tête de trois mille protestans, parvenant jusqu'à Taunton, se déclarant successeur légitime du feu roi ; enfin elle pensait à Jacques prenant le titre de Jacques II.

Et le ménestrel interrogeait la duchesse, pour savoir s'il devait chanter encore.

Mais la duchesse ne le voyait même plus.

Elle voyait le duc abandonné par son escorte, réduit à errer à pied dans la campagne, tombant de lassitude et se couchant au bord du chemin... Puis elle se voyait elle-même dans la tour de Londres, suppliant son époux de ne pas ramper aux pieds du roi, de ne pas renier sa religion pour acheter sa grâce, donnant du courage et des consolations à cet époux qui avait prétendu que lady Henriette Wentworth, sa maîtresse, était sa femme légitime, et qui s'était contenté de recommander *aux bontés du roi* les enfans qu'il avait eus de la duchesse de Monmouth !...

Enfin elle revenait intuitivement au 15 juillet 1685, jour fixé pour l'exécution... on conduisait le duc à Towerhill... deux évêques anglicans l'accompagnaient jusque sur l'échafaud...

En ce moment, le vieux ménestrel disait une hymne pour les morts...

« Jour de terreur, jour de vengeance, où le ciel et la terre pas-
» seront ! quel sera alors l'appui du pécheur ?

» Oh ! dans ce jour terrible, où l'homme sortira de la nuit du
» tombeau pour subir son jugement, Dieu de miséricorde, sois l'ap-
» pui du pécheur tremblant, tandis que le ciel et la terre passe-
» ront !... »

« — Oui, grâce pour lui, mon Dieu !... s'écrie alors la duchesse, qui avait écouté cela... songez que ce ne fut qu'au cinquième coup de hache que la tête de Monmouth fut séparée du corps !... »

Et, à cette exclamation, tous les assistans se signaient.

Et la duchesse demeurait immobile, pensive, résignée, comme vous la voyez là.

Et le vieux ménestrel ne chantait plus.

Mais elle, elle écoutait encore... et se souvenait toujours !...

FRÉDÉRIC DE COURCY.



T. Phillips, R.A. | H. Robinson

Lady Clare

PARIS.
Rittner et Goupil. | Marchant éditeur.

CLARA

(MARMION).

« Cédant au souffle propice, un navire bondit sur les vagues, et les matelots sourient en voyant la proue sillonner avec rapidité l'écume verdâtre de la mer; ils se montrent fiers aussi de leurs passagers, et contemplent sur le tillac l'abbesse de Saint-Hilda dans un siége d'honneur, entourée de cinq belles filles à la guimpe flottante.

» C'était un spectacle plein de grâce, de voir ces saintes filles, semblables à des oiseaux échappés de leurs cages pour la première fois : timides et curieuses en même temps, elles admiraient tout ce qui frappait leurs regards, car tout était nouveau pour elles.

» Le cœur de chaque nonne, simple et pur, se livre au plaisir que lui cause le voyage; l'abbesse seule et la novice Clara y restent étrangères.

» Assise à la proue du vaisseau, Clara semblait contempler les vagues et les compter dans leur course rapide ; mais d'autres tableaux occupaient sa pensée.

» Elle se figurait un vaste désert, brûlé par les feux du soleil, où ne murmuraient ni la brise ni les vagues. Elle croyait voir une main étrangère recouvrir d'un peu de sable un cadavre que bientôt le chacal viendrait arracher à cette tombe de la solitude. L'infortunée tourne ses yeux vers le ciel : voyez quelle douleur est peinte dans ses regards ! »

C'est par ce tableau à la fois gracieux et touchant que Walter Scott commence le second chant de Marmion, cette épopée nationale où, chevaleresques ennemies, l'Écosse et l'Angleterre déploient leurs bannières et font retentir leurs armes : là, quand le catholicisme expirant se montre tour à tour sous les traits de moines pieux ou débauchés, de religieuses profanes abandonnans le cloître pour se livrer aux passions, aux délices de la terre, ou de vierges saintes cherchant les solitudes pour y vivre d'amour et de prière. Parmi ces dernières chastes épouses de Dieu, se cache Clara, tendre, belle et affligée, comme dit le poète, et se vouant au ciel dans l'espérance d'y retrouver l'amour qu'elle a perdu ; l'amour, c'est sa religion, c'est sa foi, c'est le sentiment qui incline la femme à la croyance, à la prière, qui la porte à demander à Dieu une protection, un appui pour les tristesses et les défaillances de son ame, que l'homme aimé traite souvent avec rudesse. Les larmes que le monde n'essuie point, qui coulent amères dans la solitude, brûlant le cœur sur lequel elles retombent; ces larmes, versées pieusement par une femme agenouillée, lui seront comptées là-haut comme des souffrances que la terre irrite, que le ciel doit apaiser. Ainsi pleure Clara; mais celui qu'elle aime ne l'a point trahie, il ne l'a point cruellement abandonnée au désespoir du doute, aux angoisses de l'isolement; celui qu'elle aime, Wilton, l'intrépide chevalier, a combattu loyalement pour elle un rival implacable, le farouche Marmion ; il est tombé mourant sous sa lance, et Clara, pour se dérober aux poursuites du meurtrier de son amant, a demandé au saint cloître un asile. A défaut du bonheur, qu'elle n'attend plus ici-bas, elle cherche des jours de paix qui seront remplis par les larmes, par la prière et l'espérance de retrouver au ciel celui qu'elle a tant aimé, Wilton, son fiancé, le seul homme qui ait ému son jeune cœur, le seul qui ait effleuré d'un baiser son chaste front ; la mort a glacé ces lèvres dont elle sent encore le souffle brû-

lant, dont les paroles d'amour retentissent à toute heure dans son cœur éperdu ; la mort, de sa main sauvage et rude, a fauché hâtivement tout ce bonheur : la mort est sans pitié, Clara, mais elle est moins amère que l'indifférence ; elle n'arrache pas violemment du cœur la pensée que l'on était aimé, elle nous laisse l'espoir de retrouver un jour ceux que nous avons perdus, et qu'elle a séparés de nous sans nous en désunir; alors, quand la mort vient à notre tour nous frapper, elle est pour nous une délivrance, elle nous fait retrouver ceux qui nous attendent et qui ne nous ont point oubliés. Le monde est plus cruel que la mort, Clara : il tue les sentimens, il les tue à jamais, comme l'athéisme tue la foi, et il laisse à la place le désespoir incrédule qui se débat dans le vide.

La douleur de la jeune novice, tempérée par de célestes espérances, n'avait pas cette âcreté des douleurs de la terre. Plus belle sous le saint appareil du cloître, portant comme un diadème divin le voile blanc qui cache son front, lorsque, assise sur le pont du navire qui glisse sur les flots, Clara laisse errer alternativement de la mer au ciel son regard mouillé de larmes, il n'y a rien de sombre dans son abattement : elle semble chercher sur les vagues et dans les nuages une image chérie, et cette image sourit à son cœur affligé; car elle la revoit encore tendre, aimante et toute à elle au-delà de la tombe.

Mais où va cette nef qui rase les bords de la mer ? où conduit-elle ces jeunes vierges et la pieuse abbesse qui les commande? L'abbesse est attendue dans un couvent voisin, où l'appellent les besoins de la foi; elle n'a point voulu se séparer de ses jeunes sœurs les plus chères, et parmi elles, Clara est la plus aimée ; elle veille sur elle comme une mère, elle adoucit ses regrets en lui parlant du ciel, et la dérobe aux recherches du barbare Marmion, qui a juré qu'elle serait à lui. Le vaisseau aborde au rivage, il y dépose les saintes femmes; mais qui les défendra dans ce pays ravagé par la guerre?...

Marmion est tout-puissant, son roi le protége ; il enlève Clara et la traîne à sa suite : il n'attend que la paix pour l'unir à sa vie.

C'en est fait, la jeune vierge a perdu tout repos : dans le cloître riant qui lui servait d'asile elle pouvait pleurer librement et respectée. Dans la forteresse gothique où Marmion l'a conduite, ses larmes sont épiées, ses heures de douleurs sont troublées par le bruit des combats ; on n'a pas même respecté les habits sacrés sous lesquels elle dérobait sa beauté.

« Les boucles de sa blonde chevelure flottaient de nouveau sur la neige de son front, dit le poète; un riche manteau, orné de broderies, descendait jusqu'à ses pieds en franges d'or. De tous les saints ornemens, elle n'avait conservé qu'une croix en rubis, et souvent ses yeux s'attachaient sur son bréviaire recouvert d'un velours éclatant. »

La nuit, trompant la surveillance de son persécuteur, elle allait s'asseoir sur des rochers escarpés qui bordaient la mer ; sa pensée triste et tendre se perdait dans l'infini, et se complaisait dans de mystérieuses aspirations : elle embrassait ardemment ces ineffables joies de l'amour, qu'elle n'avait pu goûter; elle les demandait à Dieu, et tendait les bras vers les étoiles comme pour saisir une ombre qui se penchait vers elle avec amour ! Un soir, cette ombre bien aimée se dessina plus visible à ses yeux; Clara se suspendait sur l'abîme, tout son corps se raidissait dans l'extase, et l'ombre, par une attraction toute puissante, semblait se rapprocher. Ce n'est point une illusion, un cœur bat contre son cœur, une main presse sa main, des larmes se mêlent aux siennes, cette ombre, ce n'est pas une ombre, c'est Wilton qui avait trompé la mort, Wilton qui trouve Clara. Mais à quoi bon revenir sur cette touchante épopée, si bien contée par ce poète inspiré , que l'Angleterre pleurera long-temps comme le plus beau fleuron de sa couronne.

Jules Janin.



W. Boxall. W. H. Egleton.

Metelill.

PARIS.
Rittner et Goupil. | *Marchant éditeur.*

METELILL

(HAROLD L'INDOMPTABLE).

C'est Chaperon rouge délicieusement rappelé au milieu des noirs massifs de la forêt de Durham et des rochers tordus par des volcans éteints ; c'est Chaperon rouge, affairé de zèle et d'amitié, prenant le bruit de la chute des feuilles pour l'accompagnement de sa douce chanson haletante, le liseron blanc des fontaines et la branche ployante du saule pour retenir ses longs cheveux, qui l'aveuglent en marchant ; écoutant le rouge-gorge sous le bouleau, comme un de ses amis qui a des ailes.

Souple, onduleuse et mince comme un fil de la Vierge que l'air balance, plie et déplie au soleil, elle obéit au souffle attrayant qui l'attire, se glisse partout où de l'eau frémissante arrose des joncs ; partout où l'oiseau matinal lui donne, du haut d'un arbre en fleur, sa leçon de musique, partout où une voix plus puissante que mille voix d'oiseaux lui donna sa première leçon d'amour.

La voilà qui s'assied et respire, parce que son cœur bat d'avoir

couru ; la voilà toute seule, sans ennui, sans terreur de la solitude, parce qu'elle sait qu'elle vient du ciel et qu'elle y retourne par les bois harmonieux, les prairies odorantes, ou les monts couverts de neige ; la voilà qui chante, parce que, pour elle, chanter, c'est dire tout haut à Dieu la seule science de sa jeune vie : « J'aime ! » et le seul nom qui lui apprit à aimer : « William ! »

Comment ne monterait-elle pas à Dieu, la voix d'enfant qui lui raconte cette nouvelle :

Je suis sa première amitié !
Il est aussi la mienne, intime, unique, entière,
Et s'il veut être en tout avec moi de moitié,
Mon Dieu ! je serai la dernière !

Dans les cantons de Durham, que son père effraie et ravage, elle seule ignore qu'il est méchant : c'est son père ! et elle le bénit. Apprivoisée dès sa naissance aux traits durs et livides de Jutta la magicienne, elle l'écoute comme Dieu ; c'est sa mère ! et elle lui obéit. Les yeux de Jutta, souvent enflammés de colère contre tous, ne font point trembler l'inoffensive Metelill ; car un rayon d'amour maternel y luit pour elle, et ses bras caressans serrent d'une tendre étreinte le cou nerveux de cette furie domptée, dont le courroux se fond sous le baiser suave de son enfant.

Le couple odieux n'étend pas du moins sur elle le venin de sa méchanceté sauvage. Comme une fleur sortie de la fente du rocher penche sa tête gracieuse sur le torrent qui roule sans la détruire, Metelill joue autour de ses sombres parens, étrangère à leur nature comme aux passions qui les agitent. Ses yeux sont les seuls yeux vivans qui les regardent sans reproche et sans effroi : à force d'innocence, inattentive, elle vit pure et sans danger près de la haine et du crime.

Le souvenir d'une étoile inattendue au fond d'un ciel chargé de

vapeurs d'orages, par l'un de ces voyages rêveurs et taciturnes, inspira-t-il au chantre de l'héritier terrible de Witikind le besoin de charmer ses amis les plus assidus, ses lecteurs, par une apparition de la même nature? En soufflant, pour ainsi dire, cette fleur vivante au bord de l'étroit purgatoire où blasphème et gémit le farouche Harold, voulut-il en colorer les teintes amères par un pur rayon d'or, qui rappelle le ciel? cette lumineuse figure n'est-elle pas quelque action de grâce échappée à l'ame reconnaissante du poète croyant?

Telle est l'attention qu'il attire sur cette jeune habitante des bois, où il la montre sortie à peine des jeux du premier âge, appliquée à se faire un collier des fruits rouges de l'églantier, rouge elle-même de l'espoir de le montrer à William, qu'elle nomme autant de fois qu'elle respire; tel est le charme qui s'établit entre l'imagination du lecteur et Metelill, qu'on croit, avec le barde écossais, l'entendre dire :

C'est l'heure où, par mon ame en secret implorée,
Son ame est attirée.
Quand ses pas font trembler ma vie et les roseaux,
Quand tout est calme aux cieux, sur la terre et les eaux,
On croirait que tout prend un esprit sur la terre
Pour goûter avec moi cette nuit de mystère,
Pour aimer avec nous, pour bénir nos amours,
Et respirer les nuits plus belles que les jours.

Et tel est le prestige répandu sur cette poésie pleine d'images et d'apparitions flottantes, que, penché sur le livre où murmurent tant de ruisseaux, de feuillages et de brises éloquentes, on a, comme lui-même, entendu l'esprit prophétique répondre en traversant la forêt :

Beaux enfans! qu'un mystère impénétré rassemble,
Deux portraits l'un de l'autre, oh! ne vous quittez pas!
L'amour viendra partout où vous irez ensemble;
Le ciel sera partout où s'uniront vos pas!

Aussi se retourne-t-on comme elle avec terreur, lorsqu'un gantelet de fer se pose sur son bras tremblant, et qu'au lieu de William, qu'on s'est mis à attendre par amour pour Metelill, on voit apparaître un immense chevalier, armé de pied en cap et terrible en dedans comme en dehors. Ainsi que Chaperon rouge à la vue du loup, l'enfant tombe sur ses genoux, croise ses mains en prière et crie : Pardon ! le prenant pour le gardeur errant des montagnes, qu'il n'espère fléchir que par les secrets magiques de sa mère Jutta.

Le secret magique est une larme qui tremble au bord de sa paupière, et l'image de William, qui l'aide à courir quand elle s'échappe comme le lièvre timide hors des pattes d'un lévrier. Rentrée hors d'haleine au toit paternel, c'est au fond de son lit qu'elle va cacher cet effrayant secret, dans la peur, toujours gracieuse, d'alarmer Jutta, l'irritable mère qu'elle adore.

L'enfant ne reparaît que couronnée de roses blanches, au milieu des clameurs et de la pompe de l'hymen, laissant aller les battemens de son cœur à la douce cadence de la musique du vallon. Mais son cri douloureux dit tout-à-coup que la jeune fille est orpheline ; elle n'aura pas plus tard à rougir de ses affreux parens, disparus sous le gantelet de fer d'Harold l'indomptable, qui, rendu lui-même à la vertu par un saint amour, laisse à l'heureux William le droit d'essuyer comme époux les premières et les dernières larmes de la charmante Metelill.

MARCELINE VALMORE.



R. Edmonston. J. Cochran.

Annot Lyle.

PARIS.

Rittner et Goupil. | Marchant, éditeur.

ANNETTE LYLE

(LÉGENDE DE MONTROSE).

Au milieu des troubles civils, pendant les guerres sanglantes de Montrose, parmi ces montagnards sauvages, couverts de leur plaid bariolé et de leur bonnet orné d'une plume d'aigle, qui n'a remarqué la suave et gracieuse figure d'Annette Lyle, jetée sur ce fond rude et sombre comme un rayon de soleil sur une mer orageuse?

La voici, la reine des ménestrels, avec ses blonds cheveux qui retombent en boucles cendrées sur son doux et blanc visage, sa taille mignonne, emprisonnée dans une jaquette d'étoffe bleue à collet montant, richement brodée et fermée par des agrafes d'argent, sa jupe en satin de même couleur, quoique d'une nuance plus pâle: tenant à la main sa harpe, dont la clef est suspendue à son cou par une chaîne d'argent, elle apparaît dans la grande salle du château. A son aspect, tous les visages s'épanouissent, car jamais jeune fille ne fut plus universellement aimée que l'orpheline de Darnlinvarach,

jamais aussi nulle ne parut plus gaie et plus heureuse, et son innocent enjouement semble se communiquer à tout ce qui l'entoure.

Ses formes délicates, sa démarche légère, lui prêtent une apparence fantastique : on la prendrait pour une de ces riantes visions qui peuplent les rêves de l'enfance, ou, comme le dit lord Menteith, pour la plus charmante fée qui ait jamais foulé, au clair de lune, l'herbe humide des prairies. Comme un de ces êtres surnaturels, elle exerce une influence magique, mais bienfaisante; le charme de sa harpe et de son chant calme les accès frénétiques d'Allan-Mac-Aulay à la main sanglante; elle apaise toutes les douleurs, elle guérit toutes les blessures, créature ravissante et fugitive qu'on n'ose toucher, de peur de la faire évanouir.

Il semble que Walter Scott lui-même ait éprouvé cette crainte. La figure d'Annette Lyle n'a point ces traits fortement accusés à l'aide desquels il caractérise ses personnages excentriques : tels, par exemple, que Fenella dans *Peveril du Pic*. Sans lui avoir rien donné de merveilleux, il lui a laissé tout le vague d'une apparition surnaturelle, et on est tenté de lui en savoir gré. Le génie du poète se manifeste autant par ce qu'il cache que par ce qu'il montre, et c'est encore une preuve de sa puissance que de faire remplir à l'imagination du lecteur une partie de sa tâche. Ce n'est point ici un de ces vulgaires artifices de métier que les artistes ont baptisés du nom de *ficelle ;* c'est de l'art, et du plus savant. Il n'y a qu'un grand maître à qui il suffise d'un simple trait pour exprimer sa pensée ; il est sûr que, bien qu'à peine indiquée, elle ne sera point incomprise; car ses indications premières sont d'une justesse si rigoureuse qu'elles se complètent d'elles-mêmes ; l'œil qui les contemple les achève à son insu, et, docile à l'impérieuse influence du talent, il ne peut remplir les vides laissés dans l'œuvre de l'artiste autrement qu'il ne l'a voulu. Ainsi sont composés une partie des poèmes de lord Byron,

qui nous forcent, pour ainsi dire, à inventer le drame plein de terreur ou d'attendrissement qu'ils nous laissent entrevoir. Ainsi a procédé Walter Scott dans la peinture d'Annette Lyle; sa personne occupe tout au plus quelques pages dans le roman : l'amour furieux qu'elle inspire à Allan-Mac-Aulay, l'amour plus délicat de lord Menteith, y sont à peine esquissés; et cependant pas un trait ne manque au tableau : vous suivez au fond du cœur des personnages ces passions, que l'auteur sait vous faire pressentir sans avoir besoin de les peindre; la sombre jalousie qui couve dans le sein d'Allan, comme un glaive suspendu sur nos têtes, nous menace sans cesse d'une péripétie sanglante, et l'ingénieuse adresse du romancier, en la rendant moins funeste qu'on ne s'y attendait, nous soulage tout-à-coup de ce poids de terreur qui nous oppressait.

A ce drame en dedans, si je puis ainsi l'appeler, s'ajoute cet autre drame plus profond encore qui existe toujours, et souvent à leur insu, dans l'œuvre des grands artistes : c'est le mythe caché sous l'emblème, la vérité générale sous la vérité particulière, le type sous le portrait, l'esprit sous la lettre, et force est qu'il en soit ainsi, puisque, comme l'a dit un ancien, l'homme n'est qu'un miroir qui réfléchit le monde.

Ici, sous la peinture des guerres civiles de l'Écosse, se retrouvent les guerres et les hommes de tous les pays et de tous les temps. Chacun des caractères connus de tous ceux qui ont été témoins de troubles politiques a son représentant dans le livre de Walter Scott; la haute ambition d'un chef de parti est personnifiée dans Montrose; l'égoïsme cupide et l'habileté vulgaire dans le major Dalgetty; le fanatisme sanguinaire dans Allan-Mac-Aulay; la lâcheté politique dans le marquis d'Argyle; la probité délicate d'une ame jeune et bien née dans lord Menteith; les passions mobiles et tumultueuses des masses dans cette foule de chefs de clans qui s'agitent autour

de Montrose ou d'Argyle; dans Annette Lyle enfin, il me semble avoir voulu exprimer la mission de la femme pendant les mauvais jours; comme un emblème de cette mission toute de paix et d'harmonie, qui devrait être aussi celle du talent, il a placé dans ses mains la harpe du barde, et sur ses lèvres ces doux chants qui apaisent les transports insensés, imposent silence aux paroles querelleuses, et endorment au fond des ames ces passions haineuses étrangères à la sienne; car elle ne voit dans les partis contraires que des cœurs à consoler et des blessures à guérir. Mais il est, dans ces luttes acharnées, un moment où le dernier combat est livré, où les braves sont morts, où ceux qui leur survivent ne sont plus occupés qu'à se disputer les dépouilles ou à mettre à l'abri la part qu'ils se sont faite, tandis que les ames honnêtes et découragées pleurent à l'écart leurs illusions perdues. Ce moment, Walter Scott s'est gardé de nous le montrer : il savait trop bien qu'alors il n'y a plus d'oreilles pour la harpe et la voix d'Annette Lyle.

Mme AMABLE TASTU.



W. Mulready R.A.

W. H. Mote.

Edith

PARIS.
Rittner et Goupil. | *Marchant, éditeur.*

ÉDITH

(LE LORD DES ILES).

Que ferez-vous, jeune fille, de vos longs cheveux noirs, de vos pieds légers, de vos lèvres pensives, que la pudeur ferme encore comme une fleur qui craint le jour ardent ? Qui vous éveillera, vous, qui êtes là sans mouvement comme la belle statue d'une sainte? Sur qui s'arrêteront en souriant vos yeux craintifs, doux et sombres comme des violettes épanouies? Où vous conduiront vos seize ans, chargés des trésors qu'ils recèlent pour l'avenir? Ce ne sera pas au bonheur, belle Édith, car vous n'êtes point aimée.

En vain le pâtre allume des feux de joie au tintement de la cloche qui sonne vos épousailles ; en vain le cor de novembre jette sa fanfare hardie au milieu des harpes qui chantent votre hymen ; en vain un nom plus cher que tous les noms vous fait battre le cœur lorsqu'il arrive, mêlé au bruit de la gloire, comme au doux parfum à la brise d'été ; ce nom, pareil aux sons confus que l'on entend en rêve, quand on a seize ans, qu'on est belle et fiancée comme vous, Édith,

ce nom ne vous dit pas : *Bonheur!* car le tendre instinct de votre innocence vous le dit, vous n'êtes point aimée.

Et l'on vous a parée en vain pour la plus belle fête de la vie d'une femme ; vos fleurs pèsent sur un front accablé de rêverie ; votre œil, rempli de larmes, épie avec anxiété l'humeur bizarre et changeante du seul que vous aimerez jamais. Vous voyez qu'il n'en sait rien : qu'il vous fasse vivre dans le tourment d'un amour dédaigné, ou mourir de cette blessure profonde et sans cris, vous voyez qu'il en est innocent, et vous pleurez couronnée, vous pleurez, Édith, car vous n'êtes point aimée.

Votre amour restera noble, car il se fera muet comme s'il brûlait sur un tombeau ; vous en cacherez les larmes dans un sourire de fierté ; et ce sera bien, Édith, car une femme ne doit jamais se plaindre de n'être point aimée.

C'est l'apprendre à sa rivale heureuse ; c'est l'attrister si elle est bonne ; c'est troubler sa sécurité si elle peut devenir jalouse ; c'est la couronner d'un orgueil triomphant si l'orgueil fait le fond de sa joie, à elle, que n'a pas saintement humiliée la honte de n'être point aimée.

Vous céderez à une autre l'anneau nuptial, lien ciel et terre qui vous faisait plus que reine en ce monde ; vous vous envelopperez, jeune fille, des habits du sexe fort pour mieux soumettre et cacher les battemens de votre sein, pour défendre comme ami celui que vous ne pourriez suivre comme amante ; vous ne recouvrerez la voix que pour crier au secours du cher objet d'une passion éternelle, et, ferme dans votre sacrifice, vous soupirerez toute une vie le mot d'amour sans le prononcer, car vous n'oublierez jamais, dans votre pudique tristesse, que vous n'êtes point aimée.

Et vous ensevelirez en vous ces mordantes amertumes qui font succomber les genoux ; vous tomberez pure aux pieds de Dieu, et

vous ne direz qu'à lui : « Mon ame brûle ma chair; elle me fait un bûcher de mon corps. L'amour est pour moi comme un orage sans pluie. Mon Dieu! je souffre beaucoup, car je ne suis point aimée. »

Et vous entendrez Dieu vous répondre dans la voix volante de l'oiseau, dans tous les bruits graves et harmonieux de la terre, qui disent : « Souffrez, espérez! »

Et comme la vigne vierge, mourante avec un vif éclat, consumée de soleil, qui rougit et semble redevenir fleur en se desséchant, vous, Édith, l'une des plus chastes filles de votre père, Walter Scott, sœur modeste et jumelle de la loyale et sublime Rebecca, vous resterez le doux exemple de la vertu sans faste, sans reproche, sans faiblesse, qui aide à vivre ou à mourir en silence du malheur infini de n'être point aimée!

Mais quelle surprise charmante attend ceux qui vous pleurent et vous ont dit adieu? Vous vous relevez, Édith, avec la foi au cœur et l'espoir dans les yeux; vous voilà retrouvée, belle et haletante de courage, non plus muette, taciturne et penchée comme une fleur qu'un pied dédaigneux a foulée en courant; vous parlez, Édith, et votre voix, si long-temps enfermée, frappe l'air avec des paroles de joie; vous répondez *amour* et *pardon* à quelqu'un qui vous prie à genoux; vous reprenez avec une dignité rougissante l'anneau nuptial qui avait coulé de votre doigt tremblant; merveilleux décret de la Providence, qui se plaît souvent à réunir deux cœurs séparés long-temps par l'inconstance de l'un d'eux, par l'entraînement du monde, par la force apparente de mille obstacles réunis. Un seul fil invisible, puissant, trempé de *charme*, ramène l'un vers l'autre ces deux cœurs qui n'avaient pu se confondre : ce fil indestructible chez l'homme, c'est la foi du serment; chez la femme, c'est l'impérissable amour qui n'a pas trahi la pudeur. Heureuse Édith! votre cœur est resté trop pur pour ne pas redevenir confiant; trop lavé de larmes salutaires pour ressentir les piqûres

brûlantes de l'orgueil; trop riche d'avenir pour être jaloux du passé. Sous l'abattement de vos beaux jours solitaires, ne vous restait-il pas, en effet, un trésor caché, suffisant à nourrir tout une vie abandonnée et pauvre ? son image à lui ! sa seule image, honorée du culte fidèle de vos pleurs ! et qui sait ? d'une involontaire espérance ? N'avez-vous pas dit enfin, avant de fermer votre ame comme un livre où votre amant n'avait pas voulu lire au moment d'en connaître tous les secrets :

« Allez ! je l'ai marquée avec un signet noir,
Cette page éternelle où s'arrête ma vie :
La vôtre, quelque jour de mémoire suivie,
Tressaillera d'un mot qui s'y cache : « Au revoir ! »
Mot sans faste, mot vrai, lien de l'ame à l'ame,
Ramenant tôt ou tard l'homme où pleure la femme :
Avec étonnement vous vous en souviendrez,
Et, sans l'avoir prévu ni su, vous reviendrez ! »

Et vous l'avez revu !

Mme Desbordes Valmore.



Miss Wardour

PARIS.
Rittner et Goupil. | Marchant, éditeur.

MISS WARDOUR

(L'ANTIQUAIRE).

Miss Wardour est la vertu dans sa plus douce simplicité, et aussi dans toute sa force; car, de toutes les forces qui peuvent lutter contre le malheur, la résignation est peut-être celle qui en triomphe le mieux en le lassant. Ainsi, lorsque Isabelle se trouve au pied de ce roc vers lequel l'Océan s'élance avec fureur et dont il gravit quelques pas à chacun de ses bonds impétueux, Isabelle pleure, non sur elle-même, qui s'est résignée, mais aussi sur son père, qui va mourir. Lorsque le salut se présente, elle l'accueille avec bonheur ; mais ce n'est pas d'elle qu'elle s'occupe d'abord, c'est de son père, à qui le courage a manqué. Et cependant peut-être lui valait-il mieux mourir en ce moment : car Isabelle ne peut appartenir à celui qu'elle aime d'amour et qu'il lui faudra aimer de reconnaissance, puisque c'est lui qui, au péril de sa vie, l'a sauvée, elle et son père. Mais l'amour qui appelle la mort à défaut de bonheur, cet amour frénétique et égoïste qui n'a d'autre univers que lui-même, cet amour n'est pas celui qui brûle dans le cœur de miss Wardour. Il y a pour elle quelque chose de plus saint que son propre bonheur, c'est l'accomplissement de

son devoir. Ce devoir lui ordonne de ne pas quitter son père, en proie à l'astuce d'un misérable qui l'entraîne dans des spéculations qui doivent le ruiner. Elle le sait, elle le voit, et cependant nul murmure, nul blâme ne sort de sa bouche. Elle se croit à peine le droit de souffrir d'une erreur qui la menace de la misère, et c'est avec résignation qu'elle l'acceptera quand elle sera venue. Sa raison ferme et tranquille lui montre l'écueil ; mais sa soumission l'empêche de l'éviter, car, pour l'éviter, il faudrait séparer sa vie de celle de son père.

D'ailleurs à qui la confierait-elle ? A Lovel, à celui qu'elle aime ; mais on dit qu'il a à rougir de sa naissance, et qu'il ne saurait donner une famille à la femme qu'il aurait enlevée à la sienne. Est-ce donc que miss Wardour, orgueilleuse du titre de ses aïeux, préfère l'éclat de son rang à l'intérêt même de son amour? Non, sans doute; son esprit droit et sincère n'est point égaré par de vains et frivoles préjugés ; elle ne saurait faire un crime de sa naissance à celui que ses nobles qualités recommandent à l'estime de tous; mais sir Arthur Wardour, son père, tient à l'éclat du nom qu'il porte, une mésalliance serait pour lui un véritable chagrin, et ce chagrin, sa fille ne veut pas l'ajouter à ceux dont elle le voit menacé par sa confiance imprudente.

C'est donc un bien faible amour que celui qu'elle éprouve? Ah ! ne croyez pas cela; la passion qui brise et renverse tous les obstacles n'est pas la plus puissante ; cet amour calme et serein, qui ne veut se souiller d'aucune révolte, est, soyez-en sûrs, l'affection la plus sainte et la plus durable; et en toutes choses, la durée est encore plus un signe de force que la violence.

Ce n'est pas tout de porter un corps vierge à son époux, il faut lui porter aussi une ame chaste, et la révolte contre l'autorité paternelle, l'oubli des devoirs, est une tache qui déflore le cœur, même aux yeux de celui pour qui on s'est rendue coupable. Les devoirs d'é-

pouse seront-ils sacrés pour celle qui a méconnu les devoirs de fille? quel mari oserait l'espérer?

Mais aussi que l'horizon sombre de cette vie condamnée au pénible bonheur de n'avoir jamais failli, que cet horizon s'éclaircisse; qu'un point lumineux d'espérance en dissipe l'obscurité; que des événemens imprévus sauvent une fortune presque abîmée, et expliquent noblement le mystère terrible de la naissance de celui qu'elle aime; et alors miss Wardour sera heureuse. Elle pourra tendre avec confiance la main au bonheur: il n'aura coûté de larmes à personne; car elle ne l'aura pas conquis, elle l'aura attendu. Et quelle est la conquête qui arrive sans ravages à son but? Et celui qu'elle a aimé et à qui elle a résisté, comme il sera fier alors aussi! plus peut-être encore de sa résistance que de son amour; car l'heure est venue où il va lui confier l'honneur de son nom et le bonheur de sa vie; et lui, plus qu'un autre, sait qu'Isabelle est fidèle gardienne de l'honneur et du bonheur qui lui sont confiés. Honnête fille, honnête femme, c'est le privilége de la vertu : il est inutile de dire bonne mère; par une prévoyance infinie, Dieu a mis ce sentiment à part dans le cœur des femmes: c'est le seul qui échappe à toutes les corruptions : être bonne mère, c'est la loi commune de toutes. Voilà donc ce que sera miss Wardour. Et si, à côté de cela, la beauté naïve, la grâce souriante, l'esprit élégant, la raison élevée, viennent parer cette noble nature, quelle longue et douce félicité accompagnera miss Wardour, devenue lady Géraldin! Elle marchera au milieu de tous ceux qui l'aiment comme l'astre qui échauffe et éclaire : et ceux même dont la vie s'est égarée parmi les orages des passions violentes rêveront tout bas que, lorsque le règne des folles maîtresses sera passé, ils voudraient une femme comme elle est, et plus tard une fille comme elle l'a été. N'ajoutons rien à cet éloge.

Frédéric Soulié.



Etty. H. Robinson.

Lucy Ashton.

PARIS.
Rittner et Goupil. | *Marchant éditeur.*

LUCY ASHTON

(LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR).

Si l'on venait vous dire qu'une femme a tué son mari la nuit même de ses noces, et l'a tué de sang-froid, avec préméditation, n'étant poussée à ce crime par aucune de ces provocations immédiates, toujours considérées par le jury comme circonstances atténuantes, sinon comme excuse complète, quelle idée vous feriez-vous du caractère de cette femme, et, pour parler le langage judiciaire, de ses antécédens? Tous les axiomes connus vous reviendraient à la pensée : vous répéteriez avec l'auteur de *Phèdre* :

. . . .
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés,
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un seul jour ne fait pas d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, etc.

Pour apprendre à vous défier de ces maximes générales, à vous abstenir de leur application judaïque, rappelez-vous *la Fiancée de Lammermoor*, rappelez-vous Lucy Ashton, cette jeune fille si

belle, si douce et si pure! Croyez-vous qu'il existe sous le soleil un être plus innocent, plus inoffensif que Lucy Ashton? De quelles suaves couleurs le grand peintre n'a-t-il pas nuancé sa ravissante image? « Ses traits charmans, dit-il, mais un peu enfantins, expri- » maient la quiétude de l'esprit, la sérénité et l'indifférence pour les » vains plaisirs du monde. Ses cheveux d'un blond tendre se divisaient » sur un front d'une blancheur éclatante, comme un pâle rayon de » soleil sur une montagne de neige. Tout en elle annonçait au plus » haut degré la douceur et la timidité : c'était une beauté du genre » des madones de Raphaël. » Et Walter Scott a soin d'ajouter que l'expression de sa physionomie ne tenait pas moins à sa santé délicate qu'à l'habitude qu'elle avait de vivre avec des personnes d'un caractère plus altier, plus énergique, plus impérieux que le sien.

Cependant la tranquillité passive de Lucy n'était pas le résultat d'une insensibilité d'ame. « Abandonnée à l'impulsion de ses goûts et » de ses sentimens, Lucy avait quelque chose d'un peu romanesque. » Elle se plaisait à lire en secret ces vieilles légendes chevaleresques » qui offrent de si brillans exemples de dévouement sans bornes et » d'affection inaltérable, sans être rebutée par les aventures invrai- » semblables et les événemens surnaturels qui s'y trouvent aussi. » C'était un empire de féerie, dans lequel son imagination construi- » sait des châteaux aériens... Mais, dans ses relations extérieures avec » les choses de ce monde, Lucy recevait facilement l'impulsion que » voulaient lui donner ceux qui l'entouraient. L'alternative lui était » en général trop indifférente pour que l'idée de la résistance se pré- » sentât à elle, et elle n'était pas fâchée de trouver dans l'opinion » de ses parens un motif de décision qu'elle aurait peut-être cher- » ché en vain dans son propre cœur. »

Toute l'énergie qui manquait à Lucy, sa mère semblait l'avoir gardée pour elle, et le défaut d'équilibre entre ces deux volontés

devait amener peu à peu un dénouement tragique. Depuis le jour qu'Edgar de Ravenswood et Lucy avaient échangé la promesse d'un éternel amour, près de la fontaine de la Sirène, en rompant la pièce d'or dont ils s'étaient partagé les morceaux, Lucy se regardait comme liée à son amant devant Dieu et devant les hommes. Jugez ce que devait être la valeur d'un serment aux yeux d'une jeune fille aussi simple, aussi naïve que Lucy! Eh bien, sa mère voulut qu'elle y manquât, et, comme elle savait bien que nulle puissance humaine, nulle contrainte, nulle menace ne la réduirait au parjure, lady Ashton résolut de la tromper. Tromper Lucy! quel forfait! et c'est une mère qui en assume sur sa conscience et sur sa tête la terrible responsabilité!

L'infortunée Lucy a donc cru tout ce que lady Ashton a voulu lui faire croire. Les jours, les heures se sont écoulés; et elle n'a reçu aucune nouvelle d'Edgar. C'en est fait! Edgar renonce à elle! Edgar lui rend ses sermens! elle peut s'engager à un autre, non par amour, mais par soumission. Sa mère l'exige, et Lucy cherche vainement sur quoi s'appuyer pour résister plus long-temps à sa mère. Le contrat de mariage entre Bucklaw et Lucy se rédige : la famille s'assemble solennellement pour le signer : déjà Lucy a pris la plume, et trace son nom d'une main tremblante au bas de toutes les pages jusqu'à la dernière, où l'écriture est plus illisible que sur toutes les autres, où elle a barré le T du mot Ashton de manière à faire entrevoir l'intention de le biffer.

Dans ce moment Edgar se présente, et l'odieuse trahison dont il a été victime apparaît dans toute sa clarté. La pauvre Lucy reconnaît qu'on s'est joué de lui et d'elle, que Ravenswood n'a pas cessé d'être fidèle à sa promesse, et que c'est elle qui, sans le vouloir, sans le savoir, l'a violée! L'épreuve est trop forte : sa raison s'abîme dans la douleur, dans la honte, dans le désespoir! l'hymen ne s'en célèbre pas moins; mais à peine le nouvel époux a-t-il franchi le seuil

de la chambre nuptiale, qu'un cri aigu et perçant retentit au milieu de la danse et de la musique. On s'empresse, on court, on pénètre dans l'appartement ; l'époux était déjà mort, et c'était la jeune épouse qui l'avait tué avec un poignard, dont elle s'était furtivement emparée la veille.

Maintenant, pour en revenir à notre thèse, fut-il jamais un crime plus soudain, plus imprévu que celui de Lucy Ashton? qui doute que, moins vertueuse et plus ferme, elle eût franchi moins rapidement tous les degrés de la fatale échelle? sa loyauté, sa douceur même l'ont poussée à l'homicide : quelle est la justice humaine qui oserait la condamner?

On a dit que dans certaines vertus il entrait une certaine dose de faiblesse, et que telle probité, telle chasteté s'expliquaient, non par une grande rigueur de principes, mais par une grande frayeur du blâme et du reproche, par une incapacité absolue de soutenir en face une colère légitime, une juste indignation ; l'exemple de Lucy Ashton démontre que, si la faiblesse est parfois un élément de vertu, parfois aussi elle peut devenir une cause déterminante de crime, et toujours par suite de la même impression, de la même terreur. Comme si Walter Scott eût voulu réunir dans un même cadre toutes les sortes de mauvaises actions que les bons sentimens peuvent produire, à côté de Lucy Ashton, homicide par excès de loyauté, il a placé Caleb, menteur et voleur par excès d'attachement et de zèle domestique. Quelle excellente physionomie que celle de Caleb! c'est la comédie pure et franche de Molière, tandis que Lucy Ashton, c'est la tragédie d'Euripide et de Shakspeare.

Édouard Monnais.



Anne de Gierstien.

PARIS.
Rittner et Goupil. | *Marchant, éditeur.*

ANNE DE GEIERSTEIN

(CHARLES LE TÉMÉRAIRE).

Anne de Geierstein est une fille des montagnes : on le voit à sa démarche vive et franche, à sa toilette simple et modeste, à sa grâce toute naturelle : son visage est légèrement bruni par l'air et le soleil, non pas au point d'altérer sa beauté, mais assez pour attester l'habitude d'un exercice salutaire et la force qui en est le fruit. Ses longs cheveux blonds tombent en boucles nombreuses autour de sa figure, et accompagnent un cou gracieux; ses yeux bleus, ses traits aimables et leur impression pleine de dignité et de simplicité indiquent en même temps le caractère de douceur, de confiance et de résolution, d'une ame trop vertueuse pour soupçonner le mal et trop noble pour le craindre.

Sa haute taille s'est développée plus que celle de toutes les compagnes qui partagent ses courses agrestes ; ses pieds sont plus agiles et ses mains plus adroites; mais la jeune Helvétienne surpasse encore plus les autres filles du canton par les qualités de l'ame que par celles

du corps. On voit briller en elle de temps en temps des étincelles d'esprit et de courage, mêlées de cette délicatesse qui n'appartient pas aux simples habitans de ces montagnes sauvages, et annonce une tige plus noble et une éducation d'un genre plus relevé.

En effet, la belle jeune fille descend d'illustre race; ses pas ne suivront point toujours les rudes sentiers suspendus aux bords des abîmes, mais ils fouleront les tapis des palais. Elle ne se reposera plus sous l'abri du rocher, mais sous les lambris dorés des cours. C'est là qu'elle ira apprendre ce que la vie a d'inquiétudes, ce que l'ambition a de périls, ce que la grandeur a de déceptions.

Son sort ne sera point comme celui de ses compagnes d'enfance : il ne passera point, comme leur sort paisible et joyeux, de l'amour d'une mère à celui d'un époux; ses plaisirs ne dépendront pas, comme les leurs, d'un rayon de soleil venant dorer la prairie pour protéger la danse ou les courses aux chalets voisins... Non, le sort d'Anne de Geierstein dépendra du destin d'un royaume, des chances d'une bataille, des alternatives de la fortune! Aussi le ciel a-t-il mis dans son cœur un courage plus fier, une résignation plus puissante... Les simples filles du hameau n'avaient besoin que de bonté et de douceur : à la fille des grands de la terre il fallait des vertus moins faciles, une raison plus forte et un esprit plus habile pour diriger son cœur! car on paie en dangers ce qu'on acquiert en éclat, en regrets ce qu'on gagne en grandeurs, et en chagrin ce qu'on obtient en gloire!

Cependant elle montra tant de simplicité dans son élévation, tant de dignité dans son infortune et tant de présence d'esprit dans ses périls, qu'on crut plus facilement à une cause merveilleuse qu'à tant de vertu naturelle; et les ames crédules pour ce qui est incroyable firent venir du ciel ou de l'enfer ce qui ne venait que de son cœur.

Anne de Geierstein prouva bien pourtant qu'elle n'était qu'une simple fille de la terre, car elle aima! mais, comme cet amour, né au

milieu des montagnes pour le jeune homme inconnu qu'elle avait sauvé du précipice, la suivit dans les distractions des fêtes et dans les troubles de la guerre, pour revenir avec elle, plein d'innocence et de bonheur, l'unir à celui qu'elle aimait, dans les solitudes pittoresques où cet amour naïf avait pris naissance ; comme cet amour, après avoir embelli des années d'exil, vint encore parer les jours brillans de la prospérité; comme il se conserva toujours heureux, partagé et fidèle, à la cour d'Angleterre, où la beauté et les grâces d'Anne de Geierstein furent long-temps admirées, de même qu'il s'était conservé dans le simple chalet solitaire, on continua de croire qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans la destinée d'Anne de Geierstein.

VIRGINIE ANCELOT.



Mathilde

PARIS.
Rittner et Goupil. | *Marchant, éditeur.*

MATHILDE ROKEBY

(ROKEBY).

« Aimez ou n'aimez pas...
« Mais parlez en tout cas! »
(*Ancien opéra comique.*)

J'en suis bien fâché pour mon vieil ami Walter Scott, pour ce noble et puissant écrivain qui a eu le secret d'être aimable et antiquaire.

J'en suis bien fâché pour l'éditeur de ce *Keepsake*... Dût-il refuser d'imprimer le premier de mes vaudevilles à quatre sous, j'en suis bien fâché pour lui!

J'en suis bien fâché aussi pour le dessinateur et le graveur, au crayon élégant, au burin délicat, qui ont retracé la belle figure de Mathilde Rokeby, et son bel œil fendu en amande, et sa belle chevelure noire si bien bouclée à l'anglaise, si touffue qu'elle fournit encore une natte tressée de perles dont la blancheur contraste avec l'ébène de ces cheveux si soyeux et si fins.

J'en suis également fâché pour vous, mesdames, qui me lirez peut-être ; mais il m'est impossible d'aimer Mathilde Rokeby !... Quoique belle, je ne puis me passionner pour sa taille élevée et svelte; pour la

correction des lignes de sa figure noble, mais froide ; pour son attention intelligente, mais dépourvue de sentiment. Il me semble que sa physionomie a du rapport avec celles des deux ou trois Mathildes que je connais, et qui ont été des saintes... non que pour cela je veuille en dire du mal; mais, si j'excepte la reine de Danemarck, que ses malheurs et peut-être sa faiblesse pour le médecin Struensée rendent si intéressante, je n'ai point d'amour pour les Mathildes... *au moins jusqu'à présent!* Il peut un jour s'en trouver une qui me fasse repentir d'avoir signé semblable hardiesse, et je suis bien aise de prendre cette précaution oratoire contre toute palinodie de sentiment.

Aussi je dois expliquer ma pensée; car il faut que j'en aie une, et déclarer naïvement que ce n'est point aux traits de lady Mathilde que s'applique mon peu de sympathie pour elle, mais bien à son caractère, à son rôle dans le roman poétique de Rokeby, et au peu de célébrité que mérite cette héroïne, et dont j'espère qu'elle jouit.

Et maintenant disons ce que c'est que Mathilde Rokeby : fille du chevalier de ce nom qui, dans la guerre civile, prit parti avec le valeureux comte du Nord pour la cause de Charles Ier, Mathilde est une châtelaine puissante, riche, dont les principes et la conduite n'auraient rien de répréhensible, si ce n'était cependant qu'elle aime un jeune page, fort et vigoureux, chasseur hardi, intrépide, qui se complaît à harceler le farouche sanglier sur les rives de la Greta, à percer de ses flèches ou du plomb meurtrier le chevreuil le moins rusé... « Si les dames étaient le prix de la valeur et d'une épée glorieuse, » Redmond, le jeune page, aurait bien des droits sur Mathilde. » Je ne lui en veux point d'aimer ce gaillard-là, qui me fait l'effet d'un housard ou d'un garde du corps : il a des qualités morales et corporelles ; c'est fort bien !

Mais il y a dans les environs de son château un pauvre jeune homme au cœur tendre, à la main faible, à l'imagination ardente, le

timide Wilfrid, qui préfère aux coursiers, aux sangliers, aux faucons, aux meutes bruyantes, les promenades paisibles sur les bords d'un ruisseau solitaire, qui se repaît de douces rêveries, qui étudie Shakspeare en méditant avec Hamlet, en pleurant avec Desdémone. La nature avait formé son ame pour aimer sans retour... *car il est rare qu'un amant dont le cœur est si tendre fasse partager ses feux:* entendez-vous, mesdames? Et Mathilde qui ne l'aime pas, en demoiselle bien née et bien élevée, s'en laisse pourtant aimer! non qu'elle rie de son amour; mieux eût valu cent fois. Non, elle y met des égards; plaignant la douleur de sa victime, elle lui rend ses dangereux sourires!... Eh bien, c'est mal! et je soupçonne qu'au fond elle n'est pas fâchée d'être aimée de deux hommes à la fois! Il paraît que c'était déjà une coutume du XVIIe siècle, qui ne s'est que trop perpétuée. Enfin je trouve que mademoiselle Rokeby est une coquette froide et compassée, qui ferait bien d'aimer ce pauvre Wilfrid, parce que, je veux bien vous l'avouer, si j'eusse vécu dans ce temps-là, sur les bords de la Greta, j'aurais plutôt été comme ce jeune et mélancolique rêveur que comme ce grand diable de Redmond, qui devait avoir de très-larges épaules et une barbe tout-à-fait moyen âge.

Au lieu de sa conduite molle et ambiguë, le devoir de cette Mathilde était de faire parler la vérité, et de dire franchement à Wilfrid : Non seulement, mon cher ami, je n'ai point d'amour pour vous; mais encore j'en ai pour un autre. Ce langage de la raison, bien placé à temps, aurait guéri sans doute ce pauvre garçon; car la fièvre cérébrale d'une passion peut être coupée dans son principe, dans ses premiers accès, et, pour apprendre qu'une femme ne vous aime pas, et surtout qu'elle en aime un autre, on n'en meurt point; au contraire, on en revient; mais il n'y a guère de remède quand l'amour devient chronique!... Et mon pauvre Wilfrid en est mort!

Lorsque par suite de la perfidie du farouche Osward, le chevalier

Richard Rokeby et Redmond, qui ont été vaincus et faits prisonniers après la bataille de Marston-Moor, se voient traînés devant l'échafaud tendu de noir, en face du bourreau armé de sa hache étincelante, et que le père de Wilfrid dit à Mathilde : « Consentez à nommer mon fils votre époux, et tout cet appareil de terreur disparaîtra comme le rêve d'un matin. Persistez dans votre refus, et la tête de votre père et celle de Redmond vont rouler à vos pieds, » je sais bien qu'alors, immobile d'effroi en entendant cette cruelle sentence, elle dit d'une voix éteinte : « Qu'on épargne mon père et Redmond ! Que Wilfrid décide lui-même de mon sort, il fut naguère généreux ! »

Mais cette réticence est comprise de Wilfrid; elle va le frapper à l'endroit le plus sensible. « Jamais, dit-il, aucune espérance ne fut liée aussi étroitement à la vie d'un mortel que l'espérance d'appeler Mathilde mon épouse... J'y renonce enfin pour jamais, et ce pénible effort me brise le cœur ! »

Et il tombe pour cesser de vivre, pour cesser de souffrir, pour cesser d'aimer.

Après quoi, Redmond et Mathilde obtinrent des années de bonheur.

Mathilde, avec sa grâce et son caractère à deux tranchans, avec sa réserve et sa conduite prudente, est la demoiselle qui n'a aucune énergie de sentiment, la femme qui a une volonté de circonstance, un amour de raison ; et voilà pourquoi je n'aime pas Mathilde, et pourquoi je suis fâché que notre éditeur ne m'ait pas donné un autre caractère à peindre.

De tout ceci, pour tirer une morale quelconque, il faut en conclure que votre très-humble serviteur est de l'opinion bien osée, qu'en bonne police sociale, le caractère d'une femme, quand il est bon et franc, vaut mieux que sa belle figure, quand elle est belle... Pardonnez-moi, ô vous ! mesdames, qui êtes toutes jolies !

Carmouche.



A.E. Chalon, R.A. — *H. Robinson.*

Alice Lee.

PARIS.

Rittner et Goupil. | *Marchant, éditeur.*

ALICE LEE

(WOODSTOCK).

Au moment où ma plume obéissante écrit le nom d'une femme, c'est le souvenir d'un homme qui seul occupe ma pensée. Alors que je ne devrais vous parler que d'elle, un penchant auquel ma volonté s'efforce de ne point céder me ramène sans cesse à lui, et, les yeux fixés sur la charmante image d'Alice Lee, je ne vois que Walter Scott, son créateur, son père ; Walter Scott, cet homme simple et sublime, qui fit de la raison le guide de son génie, et que le malheur attendait sur le seuil du tombeau, pour qu'il pût ajouter à tant de titres à la gloire celui du courage dans l'adversité.

Essayons cependant de revenir à Alice.

Eh bien, oui ! j'en conviens avec vous, elle n'est pas moins intéressante que belle, la chaste cousine de Markham le républicain, la pieuse fille de Henri, le fidèle gouverneur de la Loge royale. Eh bien, oui ! ainsi que vous, j'admire cet ange de la réconciliation, si pur de formes et d'esprit, qu'il semble qu'un souffle de l'amour divin l'envoya

sur la terre au temps des discordes civiles, pour prier, bénir et consoler. Comme vous, j'éprouve un charme douloureux à la voir tendre une main pleine de pardons vers chacun des partis armés pour se détruire, et user généreusement ses forces à les rapprocher sur son cœur, sur son cœur qui saigne cependant de toutes les blessures faites à la patrie.

Mais, si admirable qu'elle soit, l'héroïne de Woodstock, lorsqu'un ordre de Cromwell bannit à jamais son père de cette tour de Rosamonde, où le vieux royaliste demandait à Dieu de mourir en combattant; si touchante que soit la pauvre jeune fille quand, à l'heure de l'exil, elle sourit au vieillard pour l'empêcher de pleurer, involontairement, la pensée se reporte de la Loge royale au château d'Abbotsford. Henri et Alice disparaissent devant sir Walter, lady Scott et leur fille, et nous ne voyons plus que ceux-ci quittant leur demeure chérie. L'exil des premiers nous rappelle la ruine des autres, et la fiction, qui tout-à-l'heure parlait si haut à notre ame, se tait au bruit d'un sinistre réel.

Témoignage impérissable d'une haute renommée littéraire, le roman de Woodstock est mieux qu'un beau livre de plus; c'est une date dans l'histoire de son auteur; c'est la borne qui devait marquer son passage d'une vie opulente à une existence nécessiteuse : il l'avait commencé en se disant : Je ne veux qu'ajouter à ma gloire. A peine était-il à la moitié de sa tâche, qu'en reprenant la plume le maître d'Abbotsford, maintenant dépossédé, se disait : Je travaille pour vivre !

Quelques lignes empruntées à ses souvenirs mettront à jour la vie méditative du grand écrivain, et c'est un si beau miroir pour l'humanité que le cœur d'un honnête homme!

« 18 décembre 1825. — Adieu le plaisir ineffable de se promener
» le matin, l'esprit rempli de rêves délicieux, et de venir ensuite con-
» fier au papier les visions brillantes recueillies durant le chemin :

» — avec le sentiment de l'indépendance vont s'enfuir les joies de » l'imagination. — On me pardonnera, je veux le croire, ma fortune » passagère, en faveur de l'innocence de mes intentions et du bien » que j'ai pu faire aux pauvres ; — mais que de cœurs affligés à » Darnick et dans les chaumières d'Abbotsford ! — Pourrai-je me » décider à vivre ruiné, criblé de dettes, là où j'étais le riche et le » considéré ? — En temps ordinaire, j'aurais dû aller samedi prochain » à Abbotsford, recevoir gaîment, noblement mes amis... C'est en » vain que mes chiens m'attendront. Peut-être est-ce faiblesse ridi- » cule de ma part ; mais l'idée de me séparer de ces créatures » muettes m'attriste plus que tout le reste. — Si je pouvais leur » trouver de bons maîtres ! qui sait ? il y a peut-être des gens qui les » aimeront parce qu'ils m'ont appartenu ! Vainement je cherche à » m'en défendre ; malgré moi, je sens les pieds et les museaux de » mes pauvres chiens sur mes genoux... malgré moi, j'entends » leurs gémissemens. »

Et voilà Henri Lee chassé de la Loge royale, seul avec Alice, dans la chaumière d'un pauvre forestier. Ce n'est plus cette enfant de qui l'on disait : Légère comme une sylphide. « Cette jeune personne, aussi belle que noble, portait alors une robe d'étoffe brune semblable à peu près à celles des plus humbles villageoises ; mais elle semblait avoir gagné en dignité ce qu'elle avait perdu en élégance. »

Or, quand sir Walter Scott traçait ce portrait, lui aussi, il avait, pour adoucir ses immenses chagrins, une fille pieuse et bien aimée, qui lui disait : Courage, mon père ! Cependant l'ame forte de l'homme ruiné ne laissait pas quelquefois que de ployer sous le poids de son infortune : ainsi il écrivait le 15 mars 1826, un mois après avoir achevé le second volume de Woodstock.

« J'éprouve une sorte d'émotion, on dirait le pressentiment d'un » malheur que j'ignore. Peut-être est-ce l'effet inévitable de ce qui

» se passe autour de moi ; c'est quelque chose de si triste, que de voir » dépouiller de leurs ornemens et de leurs meubles ces vieux murs » où l'on a tant vécu, tant joué, tant souffert ! »

Et le surlendemain le malheur qu'il avait prévu l'atteignait : car, après avoir abandonné Abbotsford à ses créanciers, il dut encore leur laisser la maison paternelle, qu'il occupait depuis tant d'années à Édimbourg.

« 15 mars. — Je quitte ce matin notre maison de Castle-Street, et » pour toujours ! Je laisse cette maison en vente, et je cesse d'être » citoyen propriétaire à Édimbourg, après que ma famille l'a été » plus de soixante années. Adieu, pauvre numéro 39; puisses-tu ne » pas donner asile à de plus mauvais maîtres ! »

Henri Lee, innocent des erreurs qui amenèrent la chute du trône, comme sir Walter Scott l'était des causes qui engloutirent sa fortune, revint cependant un jour dans la Loge royale, et eut la joie de mourir en saluant le retour de son roi ; le poète rentra, lui aussi, dans Abbotsford ; mais ce fut pour fermer les yeux d'une épouse adorée.

« 18 mai. — Un nouveau jour brillant et beau s'est levé pour le » monde : l'air est doux, les fleurs s'épanouissent, les feuilles scintil- » lent ! tout cela ne saurait ranimer celle pour qui l'air pur et le beau » temps étaient les plus vives jouissances. Je reviens de sa chambre ; » pas le plus léger bruit... point de mouvement : on a ôté le cercueil » et rangé toutes choses comme elle les aimait, propres et en ordre ; » mais tout est calme... ô mon Dieu ! »

Il s'agissait d'Alice : au lieu de parler, comme je l'aurais voulu, de Walter Scott, je l'ai laissé parler lui-même : qui donc y aura perdu ?

MICHEL MASSON.



Miss Sharpe. *H. Cook.*

Phœbe Mayflower.

PARIS.
Rittner et Goupil. | *Marchant éditeur.*

PHŒBÉ MAYFLOWER

(WOODSTOCK).

. . . .
Si vous faites l'impertinent,
Si vous gâtez mon linge blanc,
Je vous battrai, grugerai, pilerai,
Menu, menu, menu, comme la chair en pâte.

L'INCONNU, Com. de *Th. Corneille* et *Visé*, 1679 (vieille chanson).

Voilà une jolie fille, j'espère !... Quelle pureté ! quelle grâce candide et naïve dans cette charmante enfant ! quel renoncement vrai de toute prétention dans son costume si dépourvu de recherche et d'accoutrement ! Comme on voit en elle le seul soin, qui se nomme encore chez les bonnes gens *le miroir de l'ame,* de cette propreté rigoureuse qui suffit à la jeunesse, qui peut toujours être la coquetterie de la misère et la toilette du pauvre ! Comme on voit que ses cheveux courts et blonds sont luisans et cirés par le frottement du peigne quotidien ! Comme cette coiffe bâtie sans art, qui n'est ni un

chapeau ni un bonnet, qui est faite de rien, se trouve placée insoucieusement ! Comme ce fichu que retient une seule épingle est assis avec harmonie sur de gracieuses épaules ! Comme ce corset aisé, sans artifice, se trouve harmonié avec une taille toute faite ! Et comme ces manches larges et retroussées sont relevées juste à point pour laisser tout ensemble et voir et deviner le plus joli bras !...

N'auriez-vous pas, comme moi, l'envie de manger le reste du grand pâté de venaison bien épicé par elle, et dont elle se vante d'avoir fait la croûte aussi épaisse que les murs de la tour de la belle Rosamonde ? Ne vous estimeriez-vous pas heureux de lui tenir le propos galant qu'elle semble écouter en ce moment, et de faire comme Jocelin, qui lui parle si bas, si bas que la fin de la phrase se perd dans son oreille, et que la pauvre innocente n'entend plus ?

Cependant ne pensez pas que vos lèvres pussent, sans inconvénient pour vous, effleurer le duvet léger et velouté de son cou ou de ses joues. Non, non, par saint Hubert ! à moins que vous ne fussiez pour un moment Joliffe Jocelin, le garde-forestier, ou bien encore au moins Charles Stuart, le roi de l'Angleterre. En effet, il faut en convenir, tout contact avec cette peau si douce est un morceau d'amant ou de roi. Encore, remarquez la nuance de délicatesse ! Jocelin, le brave et franc amoureux, déguise son embrassement sous la forme d'une parole qui sera venue expirer trop près de l'oreille. — Charles Stuart, c'est différent, il ose prendre *the licence* de l'embrasser franchement, comme un cavalier qu'il est et qui la trouve sur ses pas dans le corridor d'un beau château qui a été à lui, où tout est censé lui appartenir, en maître... et elle ne se fâche pas ; le moyen avec un roi ?... Il est si malheureux !... Soit coquetterie pardonnable, bonté de cœur, ou soit esprit de parti ; car Phœbé, ignorante de toute politique, est pourtant royaliste. Pourquoi ? qu'en sait-elle ? Ses maîtres le sont, cela lui suffit. Son opinion lui semble une partie de

son service, comme de faire la couverture du lit de son maître selon son goût et sa volonté : elle n'en sait pas davantage. — L'amour des rois nous vient par imitation et d'enfance, comme la croyance aux revenans, ou par héritage de succession. C'est une affection contagieuse plus encore qu'un sentiment ; du moins, il en était ainsi quand les rois semblaient encore presque des dieux, bien plus que des hommes ; aujourd'hui ils ne doivent être que des choses !...

Quoi qu'il en soit, ma Phœbé est royaliste ; son instinct semble l'avertir que la faveur que lui dérobe Charles Stuart est un reste de ses nombreux priviléges ; et quand les rois exilés et fugitifs ont perdu tous ceux de la puissance, il leur en reste encore dans le cœur des femmes : elles causent assez d'infortunes pour avoir le droit de les consoler toutes. On ne peut donc rien inférer contre la vertu de Phœbé, à propos des deux baisers qu'elle ne donne point, mais que lui ravissent un sincère amoureux et un malheureux prince. L'un est l'abeille familière de la ruche de famille ; l'autre, le papillon brillant et passager, qui seuls ont pu avoir le droit d'effleurer la rose de la prairie de Woodstock.

Mais voyez comme la rose devient sensitive à l'approche du bourdon puritain ! Voyez ma Phœbé à la source de Rosamonde, où elle va puiser de l'eau royale, poursuivie par le sournois Tomkins le Fidèle, véritable hypocrite de religion et de sensualité. — En vain il la flatte dans ses phrases inspirées du vin et de la Bible, en lui disant qu'il la rencontre précisément comme le plus ancien des serviteurs d'Abraham rencontra Rebecca, fille de Bathuel, fils de Milca, près du puits de la ville de Nachor, en Mésopotamie, et qu'elle doit baisser sa cruche, afin qu'il boive. En vain il l'assure que le péché n'existe pas dans l'action physique, mais seulement dans la pensée, et qu'*il est très-permis* aux saints dont il fait partie. — Comme elle le supplie en lui disant qu'elle n'entend rien à ses belles

paroles, qu'elle est une pauvre orpheline, et que pour l'amour de Dieu il ne doit pas lui faire d'injure!... Elle a eu néanmoins l'adresse, en voulant ressaisir sa cruche, de ramasser une pierre, qu'elle conserve dans sa main droite comme le dernier argument de son discours. Mais ses prières sont impuissantes : après la honte et la pudeur, en elle arrive la colère... la brebis se fait lion!... C'est David et son caillou prêt à briser le crâne du Philistin ; et quand les étreintes et la violence ne lui laissent plus d'espoir d'échapper à un outrage : « Recevez donc cela, dit-elle, et soyez maudit ! » et, en parlant ainsi, elle lui porte de toute sa force, au milieu du front, un coup vigoureux, qui étourdit le fanatique libertin, le fait chanceler ; et elle s'enfuit en criant au secours. Mais le lâche la menace de la faire suivre par la balle de son pistolet si elle continue à fuir ; par bonheur pour elle, le brave Jocelin accourt, et en sentant le vent de la balle qui vient souffleter sa joue, il assène son gourdin sur le tête-ronde, et le frappe à la tempe d'un coup mortel... Alors la pauvre enfant ne déplore point le prix de sa vertu qui a été payée de la vie d'un homme ; mais elle en éprouve une suite d'attaques de nerfs qu'on a bien de la peine à calmer, et l'on assure que, dans l'agitation de ses rêves, elle répétait ce vieux refrain d'une chanson traduite de l'écossais :

Je n'irai plus seulette à la fontaine,
Car j'ai trop peur du méchant Collinet
Sitôt qu'il voit que ma cruche est bien pleine
Toujours il met la main à mon corset!...

Convenez donc avec moi qu'au physique, ainsi qu'au moral, Phœbé Mayflower (ma fleur de mai) est une charmante fille, et pardonnez-moi la citation de ce couplet ; c'est un souvenir d'enfance : il y a trente ans que je l'ai entendu, je ne l'ai jamais répété à personne... je ne l'entendrai plus jamais... C'était ma pauvre mère qui le chantait souvent.

Carmouche.



La Jolie Fille de Perth.

PARIS
Rittner et Goupil. | *Marchant, éditeur.*

KATIE

(LA JOLIE FILLE DE PERTH).

Le comté de Perth est le plus beau comté de la Calédonie ; la ville de Perth est la plus belle ville du comté ; mais Katie Glower est la plus jolie fille du comté et de la ville.

Que le comté soit fier de ses forêts, de ses cascades, de l'aspect romantique de ses montagnes, des teintes magnifiques de sa verdure ; que la ville s'enorgueillisse de sa situation pittoresque, de ses tours, de ses clochers, de ses deux riantes prairies et de son beau fleuve ! Katie Glower a, pour plaire, sa blonde chevelure, sa taille svelte et souple, ses longs cils, ses doigts délicats et effilés, la noblesse et la grâce du visage, et surtout le sourire et le regard d'ange que Dieu a mis sur ses lèvres et dans ses yeux.

La blanche marguerite qui brille au milieu de l'émail des prairies, la plus belle des roses parmi les roses d'un parterre, ne sont pas des fleurs plus heureuses et plus favorisées que la plus jolie fille de Perth ; car les filles de Perth ont, comme les roses et les marguerites,

le don naturel de la grâce et de la beauté. Heureuse, parmi ces fleurs de Perth, Katie Glower, qu'on nomme la plus belle!

Les yeux de Katie charment et troublent les cœurs : le vilain et le gentilhomme, le bourgeois et le chevalier, prennent flamme aux doux rayons de sa beauté. Les uns l'épient quand elle va par la ville, et la contemplent en rougissant ; les autres viennent soupirer et coqueter autour de sa demeure ; tous ces brillans seigneurs faisant sonner l'or de leurs éperons, étalant leurs toques de velours, leurs moustaches frisées, c'est pour Katie Glower qu'ils font hennir et piaffer dans Curfew–Street leur coursier à la flottante crinière ; c'est pour elle qu'ils oublient les fêtes de la cour et les tournois où les plus belles et les plus nobles dames de l'Écosse paient leur galanterie ou leur courage d'un regard d'amour.

Katie ne se laisse pas séduire par les beaux panaches et les éperons dorés ; elle est simple de cœur. Si vous l'appelez la plus jolie fille de Perth, une légère émotion colore sa joue : imperceptible joie qui trahit sa nature terrestre, et annonce qu'elle n'est pas tout-à-fait une fille du ciel.

Elle a un bouclier contre l'audace des amoureuses entreprises dans la candeur et la pureté de son ame, noblement empreintes sur son visage ; la passion qu'allume sa beauté s'arrête devant sa douceur et sa sérénité angéliques.

Les jeunes gens de la ville portent la tête haute et regardent avec hardiesse les filles de Perth, en dansant autour du mai : ils se croient aimables, charmans, faits pour plaire et pour être aimés. Mais, près de Katie, à peine osent-ils lever les yeux, tant elle est plus belle, plus sage, plus imposante, plus instruite, plus sainte que toutes ses compagnes ! Dans les longues veillées, au milieu du tumulte des rondes et des joyeux Noëls, le regard de Katie, s'animant d'une douce extase, se détourne de ces plaisirs bruyans, et semble chercher les

chemins du ciel. Le soir, elle s'agenouille pieusement, et prie son ange gardien. Ainsi agenouillée et priant, on la prendrait pour une sainte.

Les saintes d'en-haut ne sont pas plus douces et plus remplies d'émotions tendres et charitables que la jolie fille de Perth. Les féroces passions des hommes l'épouvantent et l'attristent : elle déteste leurs rivalités furieuses, leurs haines forcenées, s'armant avec frénésie du poignard ou de l'épée, et se plongeant dans le sang. Ce qu'ils appellent courage et gloire, elle le nomme barbarie et cruauté ; et, comme si les anges pacificateurs lui avaient donné quelque parcelle de leur toute–puissance, elle apaise les querelles, calme les ressentimens, adoucit et contient les natures rudes, violentes et sauvages.

Ce n'est plus la simple fille de Perth préparant son écharpe et son plaid de ses doigts industrieux ; ce n'est plus l'humble Katie Glower composant de ses blanches mains, au foyer paternel, des gâteaux exquis faits de fleur de farine et de miel ; il semble que l'Esprit saint réside en elle et l'anime : elle parle avec force, avec ame, avec éloquence. D'où vient cette métamorphose? Comment la jeune fille timide et silencieuse se change-t-elle tout-à-coup en une vierge forte et inspirée ?

Demandez-le aux rochers de Kinnoul, où son ame se nourrit des entretiens d'un pieux solitaire; demandez-le à ces grands sites que la main toute-puissante de Dieu a jetés devant elle ; belles et sublimes campagnes qu'elle aime, qu'elle contemple, qu'elle interroge, et qui lui répondent magnifiquement par la voix de la nature.

Au sortir de ces saints colloques et de ces grandes contemplations, elle est pleine de modestie, de force, de beauté, et sa langue ferait pleurer un Sarrazin, comme dit son père, l'honnête Simon Glower.

Sa sagesse et sa résignation sont des armes plus sûres et plus fortement trempées que le fer et l'acier ; sa candeur désarme les plus puissans et les plus pervers. N'ayant d'autre art que la droiture et la

simplicité de son ame, elle renverse les piéges savamment préparés, et passe à travers les passions terribles des hommes de sang et des cœurs de fer, sans laisser ternir sa pureté virginale, sans souiller dans le limon terrestre la blancheur de ses ailes.

La sainteté et la chasteté n'éteignent pas dans Katie les flammes du cœur, flammes douces et vivifiantes ; mais Katie les renferme et les contient en elle-même, comme une belle lampe qui luit et brûle mystérieusement dans le sanctuaire.

Elle couvre d'un voile de timidité et de pudeur les élans de sa tendresse. Le bruit de la mort du brave Henry de Perth retentit dans la ville... Katie pâlit et frissonne. Pour la première fois, la jolie fille de Perth sent qu'elle aime d'un amour mortel ; elle s'élance avec anxiété, avec terreur, et court à la demeure de Henry.

Au lieu d'un mort, elle trouve le bel Écossais endormi mollement. Katie, dans sa joie, glisse sur son front un baiser ; puis elle s'enfuit en rougissant. Pourquoi rougir, Katie? ton pas effleurait la terre comme celui d'un ange; ton baiser était léger et parfumé comme la feuille d'une rose : on n'a entendu ni ton pas d'ange ni ton baiser.

Katie Glower, blanche étoile dans les ténèbres, douce colombe au milieu des vautours, ame chaste et tendre aux prises avec les rudes passions, les superstitions aveugles et les crimes, toi qui sors victorieuse du combat par la raison, la douceur, la vertu et la beauté ; Katie Glower, qui es-tu et d'où viens-tu ?

Ne viens-tu pas du ciel? n'es-tu pas le premier et mystérieux rayon de soleil et d'azur que doit suivre un jour éclatant? Ange précurseur, bel ange de lumière et de paix, n'annonces-tu pas la douce et pure royauté de l'intelligence s'élevant dans l'avenir sur les ruines de l'ignorance et de la force?

Hippolyte Rolle.



S. J. Stump. H. Meyer.

Janet Foster.

PARIS.
Rittner et Goupil. | Marchant éditeur.

JEANNETTE FOSTER

(KENILWORTH).

« Sûrement, madame, dit Jeannette, contemplant avec admiration le collier de perles fines, les filles de Tyr ne portaient pas de plus beaux joyaux que ceux-là. »

Ce n'était pas un sentiment d'envie, ni même cet amour de la parure si naturel à son âge, qui faisait parler ainsi la fille de Tony Foster. Que lui importaient à elle les perles et les diamans ? n'ambitionnait-elle pas d'impérissables richesses ? « Là où est votre trésor, là est aussi votre cœur, » dit l'Écriture ; et Jeannette, nourrie de la Bible, élevée dans la secte rigoriste des Précisiens, avait placé son trésor au-delà de ce monde.

Bien différente de sa malheureuse maîtresse, papillon doré qu'attirait toute lumière, elle dédaignait le vain éclat de ce qui passe. C'était en elle qu'était la lumière : comme la mouche de feu illumine les marais fangeux de l'Amérique, la jeune fille illuminait de sa douce clarté le sinistre manoir de Cumnor-Place. Elle était le

lien de miséricorde entre le ciel et cet enfer. Tony Foster, l'apostat et l'hypocrite, se sentait moins damné quand il la regardait; il lui semblait qu'une portion de son ame était demeurée pure dans sa fille. Pour de l'or, il eût pu vendre son salut, son repos, tout, hors Jeannette; là s'arrêtait son insatiable avarice! N'était-ce pas d'ailleurs la seule personne au monde qui pût le respecter et lui obéir, sans y être forcée par un châtiment ou une récompense? son bon ange sous une forme humaine? Et bien qu'il eût renié cette influence salutaire, bien que ses crimes eussent creusé entre l'enfant et lui un abîme infranchissable, il aimait à penser qu'*elle*, du moins, aurait accès au ciel.

Le scélérat Varney lui-même, ce monstre endurci au remords comme à la pitié, détournait les yeux quand le regard candide et transparent de Jeannette s'arrêtait sur lui. C'est qu'il y avait dans la jeune fille une force inconnue; c'est qu'elle relevait d'autres puissances que celle dont il disposait. Elle pouvait vivre au milieu du feu dévorant des vanités humaines sans en être atteinte. Confidente des tendres épanchemens de la comtesse de Leicester, empressée à la parer pour la venue de son époux, parcourant avec elle les salons enchantés dont l'art et l'amour avaient fait un lieu de délices, Jeannette voyait sans regret et sans émotion se réfléchir dans les larges miroirs sa gracieuse figure enfoncée sous une coiffe puritaine, sa taille svelte cachée sous un ample mantelet. La splendide parure de la comtesse ne la tentait point; ainsi qu'elle le disait, « tout cela était *trop riche* pour être *beau;* » beau, du moins comme elle l'entendait, de la beauté qui grandit et qui dure.

Jeannette ne partageait pas cependant l'orgueil proverbial de sa secte. Elle se prêtait aux fantaisies de sa jeune maîtresse comme à celles d'un enfant du siècle, pour qui la céleste clarté n'a pas encore lui. Aimante et dévouée, elle l'assista de sa force aux heures de l'angoisse, quand à tout cet enivrement d'amour et de luxe succédèrent

l'isolement, les dangers, les doutes amers. Pour sauver une créature innocente, la fille du terrible Tony Foster, jusque là si docile aux moindres désirs de son père, osa contrevenir à ses ordres et braver son autorité!

Mais sa tâche accomplie, elle ne suivit pas sa maîtresse. Elle resta à Cumnor-Place; elle resta, et elle connaissait alors toute la noire scélératesse de Tony Foster! Elle avait vu l'exécrable vieillard présenter à la comtesse un breuvage qu'il croyait empoisonné; elle l'avait vu se troubler, pâlir, lui arracher la coupe des mains, lorsqu'elle avait tenté de boire la première. Elle savait tout, elle avait pleuré sur ce malheureux, et, fidèle à son devoir, elle retournait prier près de lui, et le sauver s'il en était encore temps.

Cette pure et chaste figure de Jeannette est un rayon dans les ténèbres, une source fraîche et vive au milieu du sable. Sans elle, l'esprit se lasserait à sonder les écueils de la cour d'Élisabeth, à dérouler les noires intrigues et les lâchetés de tant de scélérats.

Dès que cette simple et droite intelligence manque à la faible Amy Robsart, on sent qu'elle est perdue. On tremble en la voyant à la merci de l'égoïste et vacillant amour du comte, et lorsqu'à son retour à Cumnor-Place elle redemande en vain Jeannette, on frémit, et on prévoit toute l'horreur des dangers qui la menacent. Tony Foster a banni son bon ange; qui pourrait désormais le retenir? Il sera encore hanté des terreurs du crime; mais, s'il manque de courage pour le commettre, il y prêtera les mains en détournant les yeux.

C'est une des belles créations de Walter Scott que cette naïve jeune fille, au costume rigide, aux paroles austères, à l'intrépide conscience. Personnage secondaire, elle domine par la seule puissance morale, par cet esprit qui, du haut de sa foi et de son innocence, plane au-dessus des basses passions qui grondent au-

dessous. Au milieu de tant d'intelligences en travail, ardentes à la poursuite des biens mondains, seule, elle a le secret de la vraie sagesse, si rare dans la terre des vivans : « sagesse, dit l'Écriture, qui ne se donne point pour de l'or fin, qui ne s'achète point au poids de l'argent, et dont le prix surpasse celui de l'or d'Ophir, de l'onyx précieux, du saphir et des perles. »

Louise Sw. Belloc.



Eveline Berenger

PARIS,
Rittner et Goupil. | Marchant éditeur.

ÉVELINE BÉRENGER

(LE CONNÉTABLE DE CHESTER).

Éveline, pauvre châtelaine de seize ans, pauvre fille veuve de ton père, te voilà réduite à défendre ton manoir de Garde-Douloureuse contre Gwenwyn, le prince de Powys-land, qui a tué ton père, sous tes yeux, devant les murailles de ton château, parce que sir Raymond Bérenger ne voulait pas, lui, vieux chef normand, livrer sa fille à un chef breton, à un bigame, au plus proche et au plus cruel de ses ennemis !

Te voilà seule, pauvre enfant, contre la torche de Pengwern, contre le loup de Plinlimmon, qui a déployé le Dragon-Blanc, bannière de Gwenwyn, en vue des murs de Garde-Douloureuse !

Te voilà sous la garde du ciel, et tu n'as plus, pourte défendre ici-bas, qu'un Flammock Wilkin, un artisan flamand, qui semble prêt à te trahir, à te vendre pour quelques pièces d'or, et le père Aldrovand, ton confesseur, dont la crainte la plus grande est le jeûne volontaire que va lui imposer l'absence de vivres dans le castel assiégé.

En vain le dominicain te fait-il espérer les secours de Hugues de Lacy, le connétable de Chester, qui lui-même t'avait recherchée en mariage, pour t'avoir vue dans un tournoi. Tu n'espères plus ; car tu sais que le connétable doit être parti pour la croisade prêchée par Baudouin, archevêque de Cantorbéry.

Et plus de la moitié des archers et des hommes d'armes qui défendaient le château a péri, la veille, dans le combat où la tête de Raymond Bérenger a rencontré la terrible massue de Gwenwgyn.

Et cependant tu supportes le malheur avec une ame intrépide. Jamais, dans une femme courbée par la douleur, on ne vit une dignité plus touchante.

A peine le soleil du lendemain est-il venu éclairer ton second jour de deuil, tu fais toi-même ta ronde sur les remparts, comme un vieux chef aguerri. Pour animer le cœur des braves et rassurer les plus timides, tu leur montres tour à tour la mante noire qui flotte autour de toi, comme emblème de ton infortune, et le petit poignard ciselé que tu as suspendu à ta ceinture, et qui maintenant est bien plus précieux pour toi que ton riche collier et tes riches bracelets.

Tu prends soin des blessés, des femmes, des enfans, des vieillards, de tout le monde, excepté de toi-même ; car, pour donner l'exemple, tu exposes ta vie à la grêle de flèches des Gallois.

Durant la nuit, tu fais sentinelle sur la tour, à la place d'un soldat qui s'est endormi. Tu sauves le pauvre Peterkin-Wost de la corde du sous-bailli, et tu continues de veiller, la pique en main, tandis que Flammock lui-même cède au sommeil, et que le révérend père Aldrovand s'endort à son tour, en récitant les sept psaumes de la pénitence.

La religion aussi te vient en aide. Prosternée à deux genoux, dans ton oratoire, devant une image de la Vierge, tu invoques ta divine protectrice, et tu lui dis en soupirant :

Notre-Dame bienheureuse
De Garde-Douloureuse,
Me voyez en grand danger...
Daignez venir protéger
Éveline
L'orpheline,
Éveline Bérenger.

Las! ai grand sujet de plainte.
Dieu m'a voulu châtier;
Mes larmes jusqu'en l'eau sainte
Tombent dans le bénitier.
Un chef breton que j'abhorre
A mis mon père au tombeau,
Et le félon veut encore
Mon cœur avec mon château...
Notre-Dame bienheureuse, etc.

Envoyez pour ma défense
Un guerrier choisi par vous,
Et je fais vœu, par avance,
De le nommer mon époux.
Oui, que prière ni cierge
Ne m'obtiennent plus pardon,
Si de mon ame de vierge
Soudain je ne lui fais don...

Notre-Dame bienheureuse, etc.

Pour venger mon noble père,
Pour régner sur mon castel,
Bonne Vierge, et pour me plaire,
Il n'importera lequel...
Mais l'aimerais davantage,
Seulement, s'il ressemblait
Au chevalier dont l'image
En mes songes m'apparait....

Notre-Dame bienheureuse, etc.

Soudain un bruit d'armes a retenti dans la campagne. Prends courage, Éveline, Notre-Dame de Garde-Douloureuse a entendu ta prière. C'est la cavalerie du connétable de Chester qui s'avance ; c'est le connétable lui-même, qui, apprenant que tu es en péril, a retardé son départ pour la Palestine, et vient détruire le camp des Bretons, frapper de mort le farouche Gwenwyn, et rendre les derniers devoirs à sir Raymond Bérenger.

Oh ! c'est lui, n'est-ce pas, que t'envoie la Sainte-Vierge, et tu vas accomplir ton vœu de jeune fille ; car Hugues de Lacy, après la victoire, se présente à toi comme ton libérateur, et demande à devenir ton fiancé...

Mais non, ce n'est pas lui, ce pieux et vaillant guerrier, dont l'image t'apparut en songe. C'est Damien de Lacy, le neveu du connétable, le jeune et beau poursuivant d'armes, que tu vois alors pour la première fois auprès de lui et que tu reconnais soudain pour le chevalier que tu avais rêvé.

En vain le connétable a-t-il vengé la mort de ton père, en vain l'épouse d'Hugues de Lacy doit-elle avoir le rang d'une princesse, sa veuve un douaire de reine, tu ne peux te résoudre à lui faire don de ta main de vierge.

Et que dira, pourtant, Notre-Dame de Garde-Douloureuse, qui a reçu ton serment?

Mais toi aussi, n'as-tu pas demandé qu'elle te choisît un défenseur jeune et beau?

Console-toi, gentille Éveline, tu subiras encore bien des épreuves ; mais Notre-Dame aura pitié de toi. Tu n'épouseras pas ton fiancé le connétable, tu ne seras pas Bénédictine de Glocester... ta douce patronne enverra Damien de Lacy au secours de ton cœur comme elle avait envoyé le connétable au secours de ton château.

Frédéric de Courcy.



Amy Robsart.

PARIS
Rittner et Goupil. | Marchant, éditeur.

AMY ROBSART

(KENILWORTH).

Au fond du vieux manoir qui la cache à tous les yeux, la fille du chevalier Robsart, la jeune comtesse de Leicester, se pare avec une joie naïve des étoffes les plus précieuses; elle se mire avec complaisance. A qui donc veut-elle plaire dans ce sombre donjon? Qui sera digne de l'admirer? Est-ce l'avare gardien qui la couve des yeux comme une source de richesses? Est-ce la simple jeune fille qui place une rose sur les belles boucles de sa brune chevelure? Amy Robsart ne voit, n'entend personne; elle écoute si le son du cor lui annoncera la venue de son bien-aimé... L'heureux signal retentit; elle s'élance; la porte s'ouvre, un homme entre... Ce n'est que Richard Varney!

Varney, l'écuyer du comte de Leicester, un valet qui, abusant de la confiance de son maître, a osé faire entendre à la noble dame l'aveu d'un indigne amour!

Comme elle l'accable de son dédain! Elle le croit trop au-des-

sous d'elle pour s'armer d'une autre vengeance : elle ne le dénoncera point à son époux ; elle pouvait l'écraser, elle l'épargne. Sa générosité lui coûtera cher !

Mais le comte est assis auprès d'elle, et le reste du monde a disparu : il se montre aux yeux éblouis de la jeune femme dans les somptueux habits d'un courtisan d'Élisabeth. Élevée au fond du château paternel, Amy n'a jamais eu l'idée d'une telle magnificence ; elle s'agenouille devant son époux et l'interroge avec une curiosité enfantine sur les détails de son riche costume.

Hélas ! pauvre ignorante, ces colliers, ces signes, ces ornemens que tu admires, ce sont les chaînes qui le retiennent loin de toi et qui l'attachent à une autre femme ! ce sont les nœuds brillans que l'ambition serre autour de ses esclaves! Un jour tu voudras les briser, et tes forces s'épuiseront à la tâche !

Mais sa confiance ingénue ne prévoit ni danger ni malheur. Elle aime, elle est aimée : que peut-elle craindre? Sait-elle s'il existe au monde d'autre passion, d'autre pensée que l'amour? Aussi, quand elle supplie vainement Leicester de déclarer leur mariage, elle se soumet à ses refus sans les comprendre.

Pourquoi faut-il que d'imprudens amis, en croyant protéger Amy Robsart, la précipitent dans une lutte sans issue? Lorsque Tressilian, abusé par de fausses apparences, accuse Richard Varney d'avoir enlevé la jeune fille et de la retenir prisonnière ; lorsqu'il porte cette accusation devant la reine, et que là, en présence de toute la cour, Leicester, tremblant de perdre sa faveur, hésite lâchement et laisse son hardi valet se déclarer l'époux d'Amy Robsart, lorsque enfin Richard Varney ose proposer à la jeune comtesse de la faire passer pour sa femme, on pressent un éclat terrible. Enflammée d'une généreuse indignation, elle trépigne, elle pleure ; du regard et de la voix elle terrasse l'insolent et le charge de tout son mépris, lui seul,

le seul coupable ; car elle n'accuse pas le comte ; il n'a pas pu tremper dans ce complot odieux, elle ne le croit pas, elle ne veut pas le croire. Mais elle ira le trouver, lui, pour lui demander justice et protection ; elle se présentera au milieu des fêtes qu'il prépare à Kenilworth pour la réception d'Élisabeth. Elle lui dira : Me voici ; on t'accuse d'une indigne bassesse ; réponds à la calomnie en me faisant asseoir à tes côtés ; la reine n'attendait que la femme de l'écuyer Richard Varney, présente-lui la comtesse de Leicester...

Illusion trompeuse bientôt évanouie ! La future maîtresse de Kenilworth, fugitive sur la route, mêlée à une troupe d'histrions, pénétrant par surprise dans le château, perdue ensuite et isolée au milieu de la foule, insultée dans l'humble asile qu'elle a trouvé par grâce au château, exposée aux outrages du dernier des valets, fuit au hasard, et se précipite dans les jardins, où se promenait seule la reine Élisabeth, émue encore par les tendres soins du comte de Leicester, et caressant des pensées d'amour, d'hymen peut-être !...

Amy se jette à ses pieds et demande justice.

— Contre qui justice ?

Avec le nom de Varney celui de Leicester est aussi prononcé ! La reine s'inquiète. La colère lui monte au front ; sa violence éclate, elle saisit Amy Robsart par le bras, et la traîne au milieu d'un groupe de courtisans, en face du comte de Leicester.

Un seul mot, et le favori est perdu ! Tremblant entre ces deux femmes, il n'ose laisser échapper ni un aveu ni un mensonge !... La malheureuse Amy voit le danger, et par une rapide inspiration elle se déclare la femme de Richard Varney.

Épuisée par cet effort, elle plie enfin sous sa destinée, car elle a compris Leicester. Pourtant une étincelle d'honneur peut se ranimer dans ce cœur capable d'amour ! Qu'il consente seulement à la reconnaître, et elle se résignera ensuite à voir annuler son mariage ; elle

se retirera auprès de son vieux père : au moins leur honneur à tous deux sera sauvé !

Ce noble langage fait rougir Leicester ; il s'indigne contre sa lâcheté, tout son orgueil se réveille ; la destinée d'Amy Robsart va sortir du cercle fatal !...

Mais Richard Varney est encore là, Varney dont la perte suivrait le triomphe de la comtesse, Varney qui a besoin de sa mort ! Calomniateur artificieux, il excite, échauffe, exalte la jalousie de son maître, et profitant d'un instant d'égarement, il lui arrache une sentence sinistre. Dès ce moment il ne perd point de temps ; malgré les cris et les efforts de la malheureuse femme, il l'entraîne loin des murs qui la protégeaient encore ; et quand Leicester désabusé veut révoquer ses ordres, il est trop tard ! Amy est revenue dans sa prison; une trappe est suspendue devant la porte de sa chambre ; le pas le plus léger la fera fléchir et ouvrira un abîme !... Mais comment engager la comtesse à sortir ? L'infernal Varney sourit du moyen qu'il a trouvé : il imite le son du cor qui annonçait autrefois son maître. A ce signal d'amour, la malheureuse Amy ouvre sa porte, s'élance, et le gouffre a reçu sa victime.

Que de larmes n'a pas fait verser l'histoire de cette noble et tendre créature, dont le cœur simple ne connaît et ne cherche que l'amour, sans se mêler aux autres intérêts des hommes ! Fragile existence, heurtée à chaque pas par l'ambition, la politique et l'intrigue, et qui nous révèle combien l'amour est divin dans son essence, combien les passions égoïstes, les intérêts de vanité, de gloire et de fortune, sont petits et méprisables à côté d'un seul élan du cœur !

N. Fournier.



La Dame Blanche

PARIS
Rittner et Goupil. | Marchant, éditeur.

LA DAME BLANCHE

(LE MONASTÈRE).

De tout temps, l'imagination des poètes a peuplé le monde d'êtres intermédiaires entre l'homme et la divinité. Des villes ont eu leur génie tutélaire; l'astrologie a rattaché la destinée des grands hommes aux plus brillantes étoiles des cieux ; d'antiques familles invoquaient un esprit familier, qui partageait leur destinée, glorieux de leur splendeur et abattu par leur décadence.

Telle en Écosse l'antique maison d'Avenel.

La guerre l'avait privée de son chef; les domaines de la veuve étaient ravagés par les Anglais; une autre veuve, mistress Glendinning, tenancière d'un fief du monastère de Sainte-Marie, avait obtenu une sauve-garde pour la tour de Glendearg, qu'elle habitait avec ses deux jeunes enfans. Lady Avenel résolut de s'y rendre avec sa fille, âgée de six ans; le chemin était long et difficile, la vallée couverte de bruyères et de marécages; le cheval qui portait la petite Marie pouvait à peine suivre sa route sur un sol noir, incessamment coupé par des

34

fondrières. Tout-à-coup il s'arrêta, et, résistant à tous les efforts, il trembla de tous ses membres, comme saisi de terreur.

En même temps, Marie, étendant sa petite main d'un autre côté : « Par là, s'écria-t-elle, par là ; ne voyez-vous pas cette dame blanche qui nous fait signe ? »

Cette apparition était celle du génie de la famille d'Avenel, guidant les précieux restes de cette antique maison vers l'asile qui leur promettait salut et protection.

La santé de lady Avenel, ébranlée par tant d'épreuves, ne tarda point à s'altérer. Un jour on vint frapper à la porte du monastère de Sainte-Marie; le frère Philippe en sortit pour porter à la malade les secours de la religion ; introduit près d'elle, il n'eut rien de plus pressé que de s'emparer d'un gros volume noir, fermé par des agrafes d'argent ; livre dangereux, source de l'hérésie nouvelle, la Bible enfin! puis il remonta sur sa mule, fier et joyeux de cette conquête. Comme il arrivait sur les bords du fleuve qu'il fallait traverser à gué, il aperçut une femme vêtue de blanc, qui pleurait et se tordait les bras en regardant l'autre rive ; touché de compassion, il s'approcha d'elle; mais tout-à-coup et d'un seul bond la dame s'élança en croupe. La mule effrayée se précipita au plus fort du courant, et le pauvre moine se débattait saisi de terreur, tandis que sans s'émouvoir sa compagne chantait des paroles bizarres.

A la fin, elle enleva le frère Philippe de dessus sa selle, le plongea dans l'eau à trois reprises, et le laissa regagner la terre. Mais le livre avait disparu ; le lendemain il fut retrouvé par les hôtes de Glendearg au bord d'une fontaine où la dame blanche leur était apparue.

Car elle protége la foi nouvelle, la foi de la maison d'Avenel ! et, lorsque le sous-prieur du couvent emporte à son tour le volume saint, il entend à ses côtés la voix d'un être invisible, et, jeté brusquement à bas de sa monture, il est dépouillé aussi de son précieux larcin.

Cependant lady Avenel n'est plus ; sa fille Marie croît en grâces et en beauté : aimée à la fois par les deux fils de mistress Glendinning, elle préfère le vaillant Halbert à son frère Édouard ; c'est Halbert que la dame blanche protégera.

Il va l'invoquer au bord de la fontaine : aussitôt l'air se trouble, se condense, et prend l'apparence d'une figure humaine ; mais si transparente qu'Halbert peut distinguer derrière elle les branches du houx et son feuillage ; peu à peu elle revêt une forme plus substantielle ; à demi-voilée par seslongs cheveux, elle apparaît dans sa beauté ; sa figure est pâle, sa voix douce, son chant mélancolique :

« Jeune homme, pourquoi m'interroger? ce que je suis, je ne puis te le dire : je ne suis pas un corps, je ne suis pas une ombre ! je suis la fleur du vallon ; je suis la brise qui soupire, la flamme qui s'élance vers le ciel, la bulle d'air qui s'élève à fleur d'eau ! Si nous vivons dix fois autant que vous, mortels, n'enviez pas ces longues années, car, une fois endormies, hélas ! notre sommeil est éternel ! »

D'un accent triste et doux, la dame blanche reproche au jeune homme son inaction, son oubli de lui-même ; elle le rappelle à ses devoirs, à la religion de Marie Avenel ; puis elle se retire lentement : le visage devient plus pâle, les traits moins distincts ; ce n'est plus qu'un fantôme vaporeux qui se confond avec le brouillard, et enfin un léger nuage qui se dissout dans l'air.

Une seconde fois, elle apparaît à la voix d'Halbert, et lui révèle comment sa destinée surnaturelle est liée à celle de Marie :

« Quand le premier des Avenel reçut la vie, une étoile brillait au ciel ; il s'en échappa une perle de rosée qui tomba dans cette source ; un esprit naquit, et deux êtres furent animés d'une double essence.

» Regarde ce fil d'or qui me sert de ceinture ; c'était autrefois une forte chaîne ; mais, hélas ! elle a dû croître ou diminuer avec la destinée de la maison d'Avenel! quand la splendeur de l'une s'est affai-

blie, l'autre aussi est devenue frêle et mince ; si le nom d'Avenel cesse d'exister, ce dernier fil se détachera, et les élémens redemanderont le principe éthéré de ma vie. »

Lorsque Halbert croise le fer avec le chevalier Piercy Shafton, la dame blanche dirige son bras, et frappe son adversaire ; elle force par là le jeune Glendinning à chercher un asile parmi les hommes de guerre et à prendre parti dans les luttes de son pays et de sa religion.

Elle apparaît à Marie Avenel pour lui recommander le saint livre qui la fortifiera dans la foi paternelle.

Elle apparaît à Édouard, frère et rival d'Halbert, pour l'exhorter à la vie religieuse et le séparer de Marie.

Enfin Halbert, devenu illustre par les armes, reçoit la main de Marie Avenel, et prend possession de ses domaines.

Alors la douce figure se montre, pour la dernière fois, le soir, au bord de la fontaine :

« Adieu, dit-elle, adieu pour toujours, houx toujours vert ; et toi, source limpide, adieu ! je vais dormir du sommeil éternel; car voilà ce fil d'or qui m'échappe et se brise ! ma vie et ma puissance doivent s'éteindre avec le nom d'Avenel ! »

Et la dame blanche disparut, non plus en se confondant graduellement avec le brouillard; mais, plus rapide que l'éclair, elle s'enfonça dans les ténèbres.

Gracieuse création, qui nous attendrit comme une réalité ! quelle est donc cette puissance du poète qui nous attache à un être surnaturel autant qu'à une créature de notre espèce, et nous fait vivre ainsi d'une vie qui n'est pas la nôtre ?

N. Fournier.



Mysie Happer

PARIS.
Rittner et Goupil. | *Marchant éditeur.*

MYSIE HAPPER

(LE MONASTÈRE).

A quel front triste ne ramènerait pas un sourire l'agreste apparition de Mysie Happer, cette belle fleur heureuse d'être fleur, qui rit au jour, à la nuit, au brouillard, au soleil; qui regarde avec ses yeux noirs toujours étincelans de gaîté les sauvages campagnes d'Écosse, couvertes de blés ou de neige, sillonnées de ruisseaux ou de torrens; avec ses yeux tout grands ouverts, d'où sortent des jets d'une lumière joyeuse comme celle qui scintille aux fêtes des familles, et non point, par bonheur pour elle, ces flammes humides que recèlent d'autres beaux yeux destinés aux larmes?

Son meilleur ami (et les belles jeunes filles en ont beaucoup) ne voudrait ajouter ni retrancher rien à l'ignorance profonde du mal qui la préserve du mal dans l'humble Éden où la place son créateur, Walter Scott, pour animer de plus d'intérêt et de vie l'une de ses graves peintures d'époque, *le Monastère*.

Mysie! plante inculte, vivace et brillante, destinée à la résistance

contre les orages de toutes les saisons; souple et forte, libre et pure! Que risque-t-elle, en effet, de rire au printemps, sûre de rire à l'été, puis à l'hiver encore? Ne sait-elle pas mettre nus ses bras blancs comme la neige, pour aider aux travaux du ménage avec une infatigable intelligence, se distinguant surtout dans la confection élégante des douces friandises en honneur à l'abbaye du voisinage, et auxquelles n'auraient pu songer ni les femmes trop rustiques du sobre manoir de Glendearg, ni la noble orpheline Marie Avenel, qui, bien que plus pauvre qu'elle, n'est appelée par sa naissance qu'à la méditation et au labeur immobile de l'étude?

N'est-ce pas un contraste charmant avec l'angélique et pâle héritière d'Avenel, que cette fraîche enfant qui passe là-bas, à travers les paysages sombres, dans tout le déploiement de ses grâces et de son bonheur; insouciante et assurée, à côté de son père, qui l'idolâtre sans la surveiller, comme si elle n'était au monde que pour chanter à ses oreilles, danser au bord des blés dont il pèse silencieusement des yeux la valeur prochaine, et répandre des reflets de printemps sur sa vieillesse qui thésaurise pour Mysie, mêlant les airs de la fauvette et de la grive au son des piles d'argent qu'il accumule et destine à la jeune meunière, insensible au prix de l'or, n'ayant jusque là demandé aux riches moissons des champs d'Écosse, que les bluets rians qui parent ses jours de fête, ses jours qui dansent sous le saule et le peuplier; car elle aime à serrer des fleurs au bord du réseau vert, tourné autour de sa tête comme la couronne de lierre de l'*esprit de l'eau*.

N'est-ce pas pour tous un événement heureux de la journée que de la voir, robuste et légère, montée en croupe sur le cheval brun de son père recevant avec orgueil et en sifflant le salut ému de tous les jeunes garçons et les révérences précipitées de leurs mères? Que doit-il au roi, ce riche meunier inspectant à cheval les mois-

sons abondantes promises à son moulin et cheminant avec sa fille Mysie ; que doit-il au roi ? rien que la pitié, puisque c'est le meunier qui est le père de Mysie, Mysie radieuse sous son mantelet bleu de ciel, voile gracieux et solide, qui la garantit aussi bien de la pluie que du soleil, et relevé sur sa tête en capuchon d'où s'échappent à flots les boucles abondantes de ses cheveux noirs, tandis que, serré prudemment à l'entour de sa taille, il préserve de toute souillure sa robe d'innocence, aussi blanche que les songes de ses nuits.

Walter Scott, en amenant cette belle enjouée devant l'indigente et noble Marie, demeure admirablement fidèle à la vérité de ses caractères. Elles s'aiment sans se comprendre qu'instinctivement : Marie continue de rêver pour penser, comme elle respire pour vivre, tandis que la rêverie n'offre qu'un avantage tout extérieur et merveilleux à la santé de Mysie; c'est qu'elle l'endort d'un profond sommeil; c'est qu'elle en est toujours l'indice, ou, pour ainsi dire, la préface. On ne peut s'y tromper : ceux qui la connaissent, en la voyant assise huit minutes dans une attitude méditative, ne disent jamais : « Elle rêve, » ils disent : « Elle dort ; » et ils ne se trompent pas. Le langage brillant d'un noble chevalier d'Angleterre, qu'elle sauvera bientôt par son courage et un instinct sublime, ne produit pas d'abord sur elle un autre effet : ce ne sont pas les mots savans et surchargés d'images qui charment son oreille; elle ne les comprend pas, et elle dort; mais elle en a retenu le son; la voix est descendue dans l'intelligence de son cœur, qui dormait, ainsi qu'elle, d'un sommeil paisible, et c'est le plus pur des sentimens qui l'éveille, la pitié ! A peine elle a compris que ce parleur inintelligible court le danger de sa vie, qu'elle ne se répond à elle-même qu'un mot : « Je le sauverai ! » et elle le sauve ! car son adorable pitié n'est ni pleurante, ni oisive : non; c'est celle du ciel, prompte, silencieuse,

inventive, celle enfin qui remplace l'épée pour la défense de l'objet qui l'inspire ; elle le sauve. Après quoi, le chevalier, comme tous les chevaliers du monde sauvés par une jeune fille, lui dit : « Je vous aime, vous m'aimez, cédez-moi. » Mysie répond plus brièvement, plus clairement encore : « Je vous aime et je ne vous céderai pas. » et elle le prouve! au grand étonnement du plus irrésistible des chevaliers de la reine d'Angleterre. Ce langage peu fleuri et son attitude courageuse lui ôtent bien alors quelques grâces aux yeux du héros, qui se venge tout bas en l'appelant : « Meunière! » Mais ses grâces se relèvent toutes, jour par jour; car elle est restée pure, ayant bien compris que la pitié ne consiste plus alors à céder à des vœux coupables et à son propre entraînement; qu'il vaut mieux pleurer seule sans abaissement, et devant Dieu sans rougir. Cette fille sans instruction n'avait pas oublié ce peu de paroles de sa mère : « La terre est légère sur une conscience tranquille. » Mysie resta donc ferme comme sur le cheval de son père, et, ne regardant même pas jusqu'au fond du précipice, pour ne pas affaiblir ses forces par la frayeur, elle chercha promptement quelque issue pour se sauver, et le pied ne lui manqua pas, bien que son cœur battît avec une grande violence! Elle s'enfuit; ce qui fit qu'elle fut ramenée un jour comtesse à son père apaisé, par le beau gentilhomme, qui devint aussi fier de sa fierté à elle que de sa naissance à lui ; ce qui la rend une des plus heureuses exceptions des femmes-anges du moraliste écossais

Marceline Valmore.



Mary Avenel.

PARIS.
Rittner et Goupil. | *Marchant éditeur.*

MARIE AVENEL

(LE MONASTÈRE).

Marie Avenel semble être pour Walter Scott une fille de prédilection. Entre tous ces beaux types éclos de son imagination féconde, c'est la seule femme dont il n'ait pas enfermé la destinée dans le cercle d'un roman unique. Non content de l'avoir rendue heureuse, il veut nous la faire voir dans son bonheur, et nous peindre l'épouse après l'amante.

Ce plaisir de retrouver, en passant d'un ouvrage à un autre, un personnage favori, nous n'avons pas à l'acheter au prix de nos sympathies mêmes ; Walter Scott n'imitera pas Beaumarchais, qui n'a rendu à nos yeux Rosine si aimable que pour lui donner plus à perdre quand il attriste et flétrit la comtesse Almaviva. Plus moral que le poète comique, le romancier saura respecter l'enfant de son génie. Loin de porter atteinte à la pureté de cette ame d'élite, il va se complaire à nous montrer la raison précoce de la jeune fille récompensée plus tard par l'ascendant légitime que la femme exerce sur son époux.

Il ne suffit pas à Walter Scott d'avoir tracé de Marie Avenel le

plus délicieux portrait, d'avoir, suivant une comparaison d'un poète anglais, répandu sur tout son être « une grâce aimable, aussi modeste que la violette attachée à son sein ; » il a recours à l'artifice des peintres, et, pour faire valoir par le contraste des ombres l'éclat de cette physionomie si pure, il la dessine sur un fond rembruni par le malheur. Tout est sombre autour d'elle, tout n'est qu'affliction et pauvreté. Orpheline, dépouillée de son héritage, quelle différence de l'humble asile qu'elle trouve chez des vassaux avec l'éducation brillante que lui promettait sa noblesse ! Ainsi livrée à elle-même, elle sera *l'enfant de la destinée*[1]; et le romancier, en la faisant déchoir, pour qu'elle se relève par ses seules forces, ajoute à ses autres charmes le plus séduisant de tous, celui de la mélancolie.

Quand l'écrivain prenait la plume, cette tendre et rêveuse figure ne vint-elle voltiger devant son imagination que comme, celle d'une simple héroïne de roman ? Nous ne le pensons pas ; et il est curieux de surprendre ici peut-être une pensée plus intime, la trace d'un préjugé personnel, et, pour ainsi dire, une malice pieuse de Walter Scott.

Ennemi du catholicisme jusqu'à la partialité, parfois même jusqu'au mensonge, son esprit si juste ne pouvait se dissimuler néanmoins ce que le protestantisme offrait de sec, de dur, de repoussant, surtout à son origine. Aussi semble-t-il que le romancier, faisant œuvre de prosélytisme, ait voulu poétiser la réforme, en la personnifiant dans une jeune vierge pleine de grâces.

A ce compte, Marie a pour mission de tempérer dans nos souvenirs les sombres impressions qu'y laisse le fanatisme sauvage de la prédication puritaine. Symbole du plus pur sentiment religieux, de celui qui se forme de lui-même, sans intermédiaire entre l'ame et la Bible, elle doit réconcilier avec le nouveau culte les esprits rê-

[1] The child of destiny.

veurs, les ames tendres qu'aurait effarouchés l'austérité d'un Knox ou d'un Warden.

Dans ce but un peu mystique, Walter Scott évitera de mêler son héroïne à l'intrigue : elle en sera le mobile, sans y prendre part elle-même ; objet d'une rivalité d'amour qui fait le nœud de l'action, ne vous attendez pas à la voir agir comme les autres personnages. Tout son rôle à elle, c'est de trouver une Bible et de la lire ; la révolution que cette lecture opère au fond de son cœur, sa conversion instinctive et spontanée à la réforme qu'elle devine, telle est son originalité : voilà ce qui doit, aux yeux du lecteur, la distinguer entre toutes ces jeunes filles réservées par le romancier à l'inévitable mariage du dernier chapitre.

Marie Avenel ne serait donc en réalité qu'une prédication vivante. On comprendra dès lors pourquoi, après l'avoir douée de tant de facultés harmonieuses, d'un sens si droit, d'un esprit si persuasif, d'un si noble caractère, Walter Scott la laisse toujours passive et presque isolée des événemens de sa fable. Ce vêtement de candeur dont il veut qu'elle reste parée devant nos imaginations, il craindrait de le souiller par le contact des ressorts vulgaires et la participation à des incidens tout prosaïques.

Restez, ange, restez dans cette sphère élevée au-dessus des orages, où vous servez d'exemple et d'attrait pour les ames ! S'il faut au romancier une jeune fille pour les péripéties, et ce que j'appellerais le besoin matériel de son œuvre, il ira la prendre moins haut que vous ; il affectera même de la chercher dans le rang le plus trivial et le plus obscur. C'est une villageoise, une fille de meunier, qu'il place en contraste vis-à-vis de sa vierge d'élection.

Toute la part d'action réservée à une main féminine sera donc exclusivement pour l'humble Mysie, dont l'intelligence ne va guère au-delà de cette finesse proverbiale que les paysans portent dans leurs passions et dans leurs intérêts tout positifs.

Là se manifeste l'intention de Walter Scott ; là vous voyez quelle supériorité il accorde à la méditation religieuse sur l'habileté qui s'exerce dans les choses de la vie. Ne vous rappelez-vous pas la touchante histoire des deux sœurs de Lazare? Pareille à Marthe, Mysie s'agite beaucoup ; et pourtant, comme la Marie de l'Évangile, Marie Avenel a la meilleure part, elle qui vient répandre sur une œuvre frivole le parfum de sa pieuse ferveur.

Remarquons ici toutefois une de ces contradictions si familières à l'esprit humain, et auxquelles n'échappent pas même les plus grands génies.

On sait comme en toute occasion Walter Scott se récrie contre les superstitions du papisme. Eh bien ! cette Marie, dont la conversion doit servir d'emblème à la sainteté-modèle du culte nouveau, elle qui, pour le lecteur (qu'on nous pardonne d'appliquer ici les paroles d'un père de l'Église), doit devenir « le piége innocent que Dieu » tendit au roi Assuérus dans les grâces pudiques de la jeune Esther, » cette Marie, la raison, la vérité même, se trouve intimement liée à la plus vague des superstitions, celle de la *Dame blanche*, qui perdra l'existence le jour où Marie perdra le nom d'Avenel. Mais il ne faut pas trop s'étonner de cette bizarrerie ; c'est là peut-être un artifice d'auteur écossais, qui, dans l'intérêt de sa cause, flatte le caractère national. En Écosse, on se passionne avant tout pour le merveilleux ; là, ce qui est trop vraisemblable n'obtiendra pas aisément foi. Aussi, pour réunir sur la tête de Marie tous les moyens de séduire les cœurs à la réforme, Walter Scott ne se borne pas à lui prodiguer les qualités, les charmes d'une mortelle; il la rattache à l'existence d'un être mystérieux et surnaturel, qui lui donnera comme une consécration de plus aux yeux d'un peuple crédule et bercé de tous temps par des légendes fantastiques.

PAUL DUPORT.



Jas. Thomson.

E. T. Parris.

Lilias Redgauntlet.

PARIS.
Rittner et Goupil, | Marchant, éditeur.

LILIAS

(REDGAUNTLET).

Le repas du soir est préparé dans une chaumière d'Écosse, devant quatre convives muets. L'un d'eux, jeune voyageur qui tient sa place devant l'immense cheminée que lui disputent deux chiens frileux, trouve étrange, à part lui, de voir, dans ce pays tout protestant, le rosaire aux grains d'ébène, d'où pend un crucifix d'argent, dans les mains d'une femme dont l'aspect le repousse. En même temps, l'hôte commande le *bénédicité*, ajoutant du ton du sarcasme, en se retournant vers le jeune inconnu : « Monsieur l'attend. »

La vieille femme se récuse en baisant le Christ ; car ses lèvres ne veulent pas s'ouvrir pour répondre. Un serviteur au regard sinistre s'en défend *avec la voix rauque d'un ours mourant* : l'inconnu ne se signe que dans son cœur ; et le maître de tous se courrouce contre tous. Puis, voilà qu'une porte s'ouvre et laisse entrer une jeune fille que l'on dirait un ange. Elle s'avance timide et empressée, pour obéir au commandement qu'elle croit avoir entendu, et sa voix argentine récite tout haut et pour tous le *bénédicité* refusé par chacun. Cette

tâche céleste remplie, elle s'échappe sans bruit comme elle est entrée, et l'esprit de conciliation semble avoir passé à travers la chambre.

Telle est la première apparition de Lilias dans le livre terrible de Redgauntlet. Jamais frère rencontra-t-il sa sœur dans une circonstance plus propre à la lui faire aimer? Jamais l'imagination pure d'un jeune homme ami du merveilleux obtint-elle de son génie une aventure plus propice à la faire rêver?

Bientôt après une belle personne fait demander une audience à son avocat absent, dont le fils, avocat lui-même, arrange ses livres dans l'étude, de manière à leur donner un air de désordre agréable, vers l'heure où la dame *à la Mante verte* doit revenir. Il s'habille en élégant négligé du matin, place à la vue sa montre avec sa chaîne et tous ses cachets, pour montrer qu'il connaît le prix du temps, et ne trouve en effet rien de mieux à faire, pour employer le sien, que de suivre impatiemment la marche des aiguilles sur le cadran, jusqu'à ce qu'elles se rencontrent au point qui marque midi!

C'est alors, et devant ce grave personnage, qu'elle veut consulter pour les intérêts de ce qu'elle aime en ce moment le plus au monde, que la jeune et courageuse Lilias apparaît, confuse de trouver le fils au lieu du père, et ne pouvant entièrement cacher sous l'ample *mante de soie verte* qui l'enveloppe la rougeur et l'embarras charmant de sa méprise.

L'usage du monde et l'éducation des villes n'apprendraient pas mieux à cette jeune solitaire émancipée ce que la pudeur lui fait trouver pour se soustraire à l'inconvenance de ce rendez-vous involontaire, et réprimer, avec le ton grave sans hauteur que sait prendre l'innocence, l'air de galanterie que croit devoir montrer le novice avocat dont elle emporte le cœur sous sa *mante verte*.

Il est doux de retrouver dans cette beauté furtive la jolie diseuse de *bénédicité*, qui porte assez d'intérêt au voyageur de la chau-

mière pour lui envoyer des avis importans et l'argent nécessaire pour les suivre. Le courage de cet enfant rend sa beauté plus belle, et la prompte fermeté de ses démarches ne laisse pas douter un seul instant de la pureté profonde du sentiment qui l'anime.

On la retrouve *comme un rayon de soleil perçant les nuages*, au milieu d'une salle où l'on danse, où cette jeune personne, d'une beauté peu commune, entre comme une femme d'un rang supérieur, honorant de sa présence les amusemens de ceux qui vivent sous sa dépendance. C'est là qu'avec une finesse remplie de dignité, cette *belle mante verte* s'isole avec Latimer, dans un menuet où elle lui donne, pour preuve de son affection, de graves conseils enveloppés dans l'accent le plus doux, qui le laissent autant sous la dépendance de sa raison que de ses charmes. Cette jeune sagesse dictant ses lois au milieu des figures d'une contredanse, comme un ange gardien au bal, offre encore une des plus fraîches compositions du grand maître dans l'art des contrastes.

On l'entrevoit plus loin rappelant sa première mission de prière, mais silencieuse alors et le doigt sur les lèvres, toujours fuyante, toujours observée; mystérieuse, simple, inexplicable et naturelle comme un enfant.

On s'étonne seulement que Latimer, perdu comme elle dans ce labyrinthe où il ne reçoit que d'elle des témoignages de protection véritable, ne lui consacre pas un culte plus ardent; et quelque chose annonce que ce n'est pas lui qui doit donner un autre nom à Lilias, surtout en le voyant demeurer froid et désenchanté lorsque, la retrouvant après une séparation douloureuse, l'aimable enfant lui présente avec tant de candeur sa joue rose et animée de la joie de le revoir. La tête tourne au jeune présomptueux, qui prend pour les avances hardies d'une coquette la cordiale et franche amitié de la pauvre Bénédicité!

Aussi respire-t-on pour tous les deux en apprenant que Bénédicité, Mante-Verte et Lilias, sont la sœur tendre mais paisible du timoré Latimer. Les nuances si délicates de l'instinct fraternel, pris par le plus avancé des deux pour un amour romanesque, sont là d'un naturel admirable.

Un peu plus tard, Lilias, prisonnière au fond d'une chambre d'auberge, retrouve son jeune avocat consultant, pour compagnon de captivité, dans le coin sombre où les confine le tumulte d'une querelle épouvantable, à laquelle ils demeurent tellement étrangers, qu'ils oublient de l'écouter. Cet ami fidèle de Latimer est en ce moment si près des lèvres de *Mante-Verte,* que le souffle de ses paroles effleure son visage; et l'on devine avec quel battement de cœur il reçoit d'elle l'aveu chuchotté dans son oreille, que celui auquel il sacrifiait en secret la passion la plus sérieuse de sa vie n'est que le frère de l'objet adorable qui la lui inspire. Un nom de plus s'inscrit donc naturellement auprès des noms de Bénédicité, de Mante-Verte et de la belle Lilias Redgauntlet!

M[me] Desbordes Valmore.



Edith Bellenden.

PARIS
Rittner et Goupil. | *Marchant, éditeur.*

MISS ÉDITH BELLENDEN

(LES PURITAINS D'ÉCOSSE).

« Édith aux blonds cheveux, » apparaît au bord de cette guerre d'Écosse, si noblement portée par son petit cheval d'Espagne, qu'il est impossible de ne pas se prendre d'intérêt pour cette jeune figure élégante et naïve, qui doit suivre à travers le livre sanglant une trace si pure, si peu bruyante, si ineffaçable pourtant. Walter Scott, peintre poète et vrai des mœurs qui se mouvaient autour de lui comme de vivans modèles, a pu seul montrer avec un bonheur rare et jamais monotone ses pudiques héroïnes si souvent à cheval. Elles ne sont pas, dans ses récits pleins d'intégrité, des femmes exceptionnelles; il laisse aux siennes l'habitude caractéristique des lieux qu'il décrit, et qui n'est qu'un trait de ressemblance animée, une teinte locale de plus. Le joli coursier de miss Édith ne l'emporte pas haletante et hors d'haleine; elle y est posée calme, souple, décente, en toute sécurité pour elle et pour ceux qui la regardent. On l'y voit monter, s'y asseoir, comme on l'en voit descendre, sans surprise et sans frayeur. Miss Édith se recueille souriante au milieu d'une fête sauvage, où fermente la guerre civile. On dirait, à la voir élevée ainsi au-dessus de la foule, qu'elle plane sur un nuage

solide, que sa main délicate dirige et fait mouvoir. Elle rêve, elle surveille avec la sagacité d'un ange le courage et le triomphe du plus humble des jeunes cavaliers brillans qui se tiennent fermes sur les étriers, et caracolent pour obtenir son attention ; leurs complimens ne trouvent nulle route pour arriver à son cœur ouvert et refermé déjà sur une seule image, l'image de Henri, vainqueur pour elle aux jeux guerriers de cette fête brillante.

La distraction d'Édith n'est donc pas de l'indolence ; mais sa curiosité ne s'éveille que pour les malheureux ; car son génie est de les servir. Plus parée par ses charmes naturels que par les plumes flottantes et les bijoux dont elle est ornée, elle ne sait jamais qu'elle est riche que pour donner de l'or à ceux qui n'en ont pas. Aussi, devant la jeune royaliste, car Édith Bellenden se croit très-royaliste, malheureux et innocent sont deux mots qui forment le même son. C'est alors qu'enhardie par la pitié, cette créature jusque là plus aérienne qu'une fille d'Ossian ne glisse plus sur la terre, mais marche avec la fermeté d'une femme chrétienne qui obéit à Dieu.

Avec quelle touchante énergie s'ouvre tout-à-coup ce cœur voilé, quand la compassion l'émeut et que l'amour y prend l'immuable tenacité d'un devoir ! En vain miss Édith vient de jurer, en suffoquant de surprise et de honte, d'arracher de son cœur Henri proclamé libéral et puritain ; en vain Jenny, comme il arrive souvent aux confidens distraits, déchire son ame en maudissant Henri, miss Édith, à la nouvelle qu'il est prisonnier, n'ajoute spontanément que ces mots : « Il faut le sauver ! s'il meurt, je meurs ! » Et le plaid de Jenny, devenue charitable par imitation, enveloppe et déguise la taille de sa maîtresse, pour arriver aux barreaux d'une prison, pour les faire tomber au prix de tout ce qu'elle possède.

En même temps, sa lettre à son oncle, qu'elle appelle de toute la puissance de son ame dans cette circonstance menaçante, est un modèle de grâce, de zèle, de tendresse profonde et de cette chaste

duplicité qui a fait que Virginie, de Bernardin de Saint-Pierre, n'a nommé Paul qu'à la dernière ligne d'une lettre en huit pages, qu'elle n'écrivait que pour lui!

Miss Édith, pâle et inquiète, apparaissant devant son oncle, au haut d'une tour où la font monter la terreur et le besoin d'observer avec ses yeux brûlans de larmes le nombre des ennemis du jeune révolté. Édith est là, ravissante d'embarras silencieux, d'empressement contenu. Comme elle subit avec résignation le reproche que lui fait son vieux oncle, de faire passer avant tout autre intérêt une robe oubliée dans sa commode, une babiole enfin, pour ne lui apprendre qu'au post-scriptum de cette insignifiante réclamation la nouvelle affreuse pour lui de l'arrestation de son jeune ami Morton! Avec quelle soumission acquiescente elle l'embrasse et se laisse juger frivole! Il n'y a rien de si touchant que ces incidens intimes jetés avec une négligence apparente, pour laisser respirer le lecteur des scènes de carnage dont l'historien haletant a besoin de respirer lui-même.

La voilà qui sourit, par tendresse pour Henri le rebelle, à son rival de gloire et d'amour, lord Evandale, qui peut le sauver peut-être. En entrant dans la salle du château, transformée à la hâte en conseil de guerre, c'est surtout avec les yeux du cœur, d'un cœur qui bat à se briser, qu'elle écoute d'avance les paroles prêtes à sortir de toutes ces lèvres serrées par la colère.

Demeurée seule enfin avec les juges du puritain condamné, elle n'a point de paroles (où trouver des paroles sans la voix que l'épouvante vient d'éteindre?). Elle ne parle pas, elle se meurt, et cette vue attire enfin la pitié du noble rival, moins heureux alors que celui que l'on va fusiller. Il sauve Henri Morton, qui porte bientôt (elle va le croire du moins) la famine au château de sa grand'mère, et à elle, l'intolérable douleur de lui devoir l'infortune de ceux qu'elle vénère.

C'est dans sa fuite qu'elle retrouve ce cher coupable, se cachant

près d'elle et la protégeant dans l'ombre. C'est encore du haut du petit cheval d'Espagne, amaigri comme tout ce qu'a flétri la famine, qu'elle ouvre sa pensée à celui qu'elle feint de ne pas reconnaître, et laisse tomber ces belles paroles si simples, plus solennelles que tous les reproches de la haine :

« Dites-leur d'épargner le sang innocent, et je leur pardonne.
» Mais puis-je approuver une rébellion qui a fait qu'un homme formé
» pour être l'ornement de sa patrie se trouve aujourd'hui le compa-
» gnon d'hypocrites séditieux, le frère d'armes de bandits et de meur-
» triers? Si jamais vous trouvez dans votre camp un homme qui res-
» semble à ce portrait, dites-lui qu'Édith Bellenden a versé plus de
» larmes sur le déshonneur dont il a couvert son nom, que sur les
» malheurs de sa propre famille, et qu'elle a souffert avec plus de
» courage la famine qui a creusé ses joues que la peine de cœur cau-
» sée par la conduite de celui dont elle vous parle. » Et la maigreur de son charmant visage entrevu aux pâles rayons de la nuit ne prouve que trop que ses souffrances ont été réelles.

Ce n'est plus qu'au fond d'une humble ferme, après les désastres de la guerre civile, que l'on revoit la brillante apparition du premier volume. Présentement tout est morne et réel pour miss Édith : son sort, comme son caractère toujours tendre, a pris la teinte des temps où elle passe. Ses joues décolorées sont baignées de larmes au moment où, vaincue par la reconnaissance, la *justice* peut-être, elle consent par son silence à devenir le prix des services rendus à sa pauvre aïeule par le fidèle et loyal Evandale, dont tout le mérite n'a pas effleuré l'image de Henri banni !

Ces tableaux si simples, si grands, si graves, serrent le cœur d'une longue tristesse; ils montrent la vie telle qu'elle est souvent : une lutte silencieuse avec des sentimens qui tuent sans que l'on ose s'avouer, même tout bas, qu'ils existent encore.

Marceline Valmore.





W. Mulready. R.A. H. T. Ryall.

Alice Bridgnorth.

PARIS.

Rittner et Goupil. | *Marchant éditeur.*

ALICE BRIDGENORTH

(PEVERIL DU PIC).

Comme Shakspeare et Molière, ces grands peintres de la nature humaine, Walter Scott s'est complu à la peinture des caractères féminins, et c'est probablement à ce penchant tout aimable du chantre de l'Écosse que nous devons l'idée primitive de la précieuse collection de portraits qui sert de type à celle-ci. Mais parmi toutes ces femmes qui, dans ses écrits, brillent sous des traits tantôt si fiers et tantôt si doux, il n'en est point qui aient autant attiré les prédilections du célèbre romancier que le développement de ces caractères de jeunes filles toutes diverses par leurs qualités morales, mais surtout remarquables par leur piété filiale : c'est la charmante Rose Bradwardine, au cœur doux et joyeux ; c'est Lucy Bertram, si tendre et si dévouée ; c'est la généreuse miss Wardour, pleine d'indulgence pour les faiblesses ruineuses d'un père révéré : c'est la pauvre et laide fille de l'usurier, cachant sous une enveloppe grossière des sentimens si nobles et si touchans ; c'est la vive et spirituelle miss Lee, renonçant

avec courage et presque avec gaîté aux intérêts les plus chers, par respect pour les opinions de son vieux père ; chez toutes enfin, l'amour filial est le puissant mobile de tant de vertus aimables et parfois héroïques.

Entre tous ces anges de beauté, d'innocence et de dévouement, se distingue d'une manière éminente la charmante Alice Bridgenorth, fleur délicate autant que gracieuse, et dont le parfum charme la vie désolée d'un père que les chagrins et le fanatisme ont rendu sombre et atrabilaire, en dépit des qualités d'un noble cœur. Tout est merveille dans cette jeune fille : échappée comme par miracle à la destruction qui a frappé sa famille, élevée dans la solitude agreste de l'île de Man, sans autre société, sans autre guide qu'une gouvernante des plus vulgaires, privée par le rigorisme religieux de son père de l'éducation que procure le monde et des ressources qu'il fournit à l'instruction, qui donc a donné à cette jeune fille cette grâce décente, cette élévation d'idées, cette modeste assurance qui éclate dans ses manières, ses sentimens et ses discours ? Qui lui a révélé ces mesures de prudence et de fermeté, si précieuses et si nécessaires à son sexe, dans les circonstances délicates où elle se trouve inopinément amenée ? Qui lui a appris surtout la manière de se conduire sans faiblesse, et pourtant sans rien perdre de sa grâce de femme, dans ces entrevues pleines de charmes et de dangers, sollicitées par un amour aussi vertueux que tendre, mais violent, passionné, et contre lequel il est si difficile de lutter quand le cœur est de moitié avec celui qui l'inspire ? Un sentiment unique, la sauve-garde des femmes dans toutes les circonstances importantes, celui du devoir. Pour Alice, c'est celui de la tendresse filiale, et, docile à sa voix : « Mon pauvre père! s'écrie-t-elle, lorsque pour la première fois Julien Peveril lui révèle son amour, et en même temps les causes de discorde qui divisent leurs deux familles ; mon pauvre père ! est-ce donc là le prix de tous vos

soins ? est-ce de la bouche du fils de celui qui vous a outragé, qui vous a banni de votre pays, que votre fille doit entendre sortir un pareil langage! » Aussi, quand, à genoux, Julien, employant l'éloquence ordinaire des amans, veut lui prouver que l'inimitié de leurs parens doit s'éteindre dans leur mutuelle affection, que le ciel même est de moitié dans le hasard qui les a réunis dans cette vallée solitaire, la jeune fille repousse ces sophismes avec fermeté, et menace son amant de le fuir pour jamais s'il ne cesse un language qu'elle trouve inconvenant.

Cependant, à demi apaisée par la docilité craintive de Peveril, et après avoir écouté ses espérances, espérances qu'elle traite de rêves insensés, la pauvre jeune fille, sans en concevoir aucune, si ce n'est peut-être celle qui se glisse toujours dans notre cœur, même lorsque nous disons que nous n'espérons plus rien, Alice, en rougissant et baissant les yeux, consent à ce que Julien fasse quelques démarches en faveur de la réconciliation projetée; toutefois, en le congédiant, elle n'en prononce pas moins avec courage la formule des amans, tant répétée et si souvent violée : *Adieu, adieu pour toujours!*

Mais Julien n'a point réussi dans ses tentatives : de nouveaux obstacles s'élèvent entre les amans ; Alice en est informée, et Julien, bravant sa défense, force une seconde fois la consigne qui lui interdisait l'entrée de sa demeure. C'est alors que la jeune fille s'arme de toute la sévérité que lui inspire son autorité de femme et d'amante, méconnue par celui qui se disait le plus humble de ses serviteurs. Toute courroucée, elle consent à le recevoir, mais pour lui donner son congé; et pourtant les précautions dont elle s'entoure, destinées à détruire à jamais les espérances du jeune téméraire, révèlent peut-être plus qu'elle ne le croit la crainte qu'elle a de mal soutenir cette dangereuse entrevue.

Après avoir laissé Julien dans une longue et mortifiante attente,

Alice entre enfin dans la salle où il se trouvait. Sa démarche lente et grave, ses yeux baissés, ses beaux cheveux soigneusement emprisonnés sous une coiffe puritaine, la haute collerette qui encadre son visage, dont une sévérité imposée par la circonstance ne peut bannir la douceur naturelle, tout dans son air, son ajustement, son maintien, porte je ne sais quoi d'arrêté, d'inflexible, bien fait pour glacer d'effroi le cœur de l'amoureux jeune homme assez hardi pour avoir de nouveau contrevenu à ses ordres.

Tel est sans doute le moment qu'a choisi l'artiste pour nous offrir les traits d'Alice Bridgenorth comme étant celui qui caractérisait le mieux cette aimable fille, modèle de prudence, de douceur et de fermeté. Il était d'autres situations où ce charmant visage eût offert l'expression plus marquée des sentimens nobles et fiers dont son ame était souvent affectée : ainsi, quand, par suite des trames ourdies par de misérables artisans d'iniquités, la belle et innocente fille se trouve en butte aux attentats de l'audacieux Buckingham, qui la poursuit jusqu'en présence du roi, s'agenouillant devant ce dernier, elle lui demande sa protection. Avertie par cet instinct sagace qui ne lui a jamais manqué dans les occasions difficiles, Alice démêle bientôt la ruse que couvrent les paroles confuses du roi et les commentaires du vil courtisan; elle ajoute avec fermeté : « Je suis déterminée à sortir de cette maison : si l'on m'y retient, ce sera par violence, et j'espère que personne n'osera y avoir recours en présence de votre majesté. » Certes, en faisant cette réponse mesurée, mais fière et digne comme le langage de l'innocence, l'expression de ses traits réguliers eût offert plus de grandiose peut-être, mais aussi moins de cette grâce simple, chaste et candide qui fait le charme de cette douce physionomie sous laquelle on aimera toujours à se représenter Alice Bridgenorth, l'une des plus charmantes compositions de Walter Scott. ÉLISE VOÏART.



H. Howard R.A. — *H. Cook.*

Fenella.

PARIS,
Rittner et Goupil. | *Marchant éditeur.*

FENELLA

(PEVERIL DU PIC).

Quelle est donc cette jeune fille, si petite et si belle, au visage brun comme une Mauresque, aux cheveux noirs et soyeux, relevés sur sa tête en longues tresses, retombant sur ses joues en flots épais, à la taille svelte, à l'allure vive, aux yeux étincelans? Le regard qui jaillit de ces yeux, c'est sa voix, son langage : Fenella n'en connaît pas d'autre : elle n'entend ni ne parle; mais en échange de ces deux facultés, que la nature lui a refusées, que de talens merveilleux elle possède! vous étiez tenté de la plaindre, enviez-la plutôt!

Voyez avec quelle habileté singulière elle se sert de l'aiguille, du crayon, de la plume! Les ouvrages les plus difficiles s'achèvent sous ses doigts comme par miracle. Ce qu'elle ne peut exprimer, et ce qu'elle veut faire bien comprendre, elle le dessine à l'instant : elle trace une esquisse, où ses idées se produisent sous une forme éloquente; elle disputerait la palme aux maîtres fameux dans l'art de l'écriture, enrichie des plus rares ornemens.

Mais ce n'est rien encore. Voyez la charmante naine se livrer à de périlleux exercices, que jamais femme n'a connus! voyez-la, dans le gothique château d'Holm-Peel, se laissant glisser le long de la rampe d'une batterie d'obusiers, pour abréger sa route, le long d'une échelle, au lieu d'en descendre un à un les échelons, et toujours *avec la légèreté de ces réseaux de duvet qui volent dans les airs!* Voyez-la s'élançant dans une barque déjà éloignée du rivage avec la rapidité de l'oiseau! voyez-la enfin, toujours audacieuse, toujours décidée, toujours prompte et subtile, ne s'arrêtant devant aucun obstacle, ne pliant sous aucune volonté, ayant l'air de se jouer des élémens et des hommes!

Telle nous apparaît d'abord la chétive et forte créature, recueillie par la comtesse Derby, la souveraine de l'île de Man, et nous ne nous étonnons guère que les habitans de l'île, gens crédules et superstitieux, se perdent en conjectures sur l'origine de Fenella, que le fils même de la comtesse la baptise du surnom de *reine des lutins*. Comment croire, en effet, que cette jeune fille, vêtue d'une robe verte, couleur favorite des fées, tenant à la main une petite baguette d'ébène ressemblant à la baguette divinatoire, soit un être de notre espèce, soumis aux mêmes lois que nous, vivant de notre vie?

Et pourtant Fenella est une simple fille de la terre. Si vous voulez trouver le mot de son étonnante existence, ne le cherchez pas dans un prodige, mais dans un sentiment, dans un calcul. Fenella, ce n'est pas un lutin, ce n'est pas une fée; c'est la vengeance incarnée, la vengeance transfigurée en un petit corps de femme. On l'a prise au berceau, nourrie, élevée pour la vengeance. On a éveillé son esprit, enflammé ses passions, assoupli ses membres avec un art profond, une patience diabolique. On l'a dressée à la perfidie, et, pour commencer, on l'a condamnée à un silence perpétuel, car Fenella, ou plutôt Zarah, n'est pas plus muette qu'elle n'est sourde; mais elle a

obéi aux ordres de celui qui avait tout pouvoir sur elle. Elle s'est habituée à entendre, sans que le moindre indice trahît ses émotions, à enchaîner sur ses lèvres la parole, qui ne demandait qu'à s'en échapper. Que d'efforts! que de travail, et pourquoi? On a dit à Zarah qu'elle avait à venger le trépas d'un père, que son devoir était de se glisser dans le sein de la femme qui l'avait fait mourir, de s'y réchauffer long-temps avant d'y enfoncer le poignard. Hélas! pauvre Zarah! ton barbare instituteur n'avait oublié qu'une chose : c'était d'endurcir ton ame en même temps qu'il assouplissait tes membres! c'était de te défendre d'aimer, comme il t'avait défendu de parler! Du moins, il se serait montré généreux et prudent, puisque ta destinée était d'aimer sans être aimée, de ne connaître l'amour que pour manquer à ta mission!

Fenella ou Zarah n'est que la sœur cadette d'une autre fille mystérieuse, de cette ravissante Mignon, éclose un jour du génie de Goëthe. Walter Scott reconnaît et proclame hautement le lien de parenté qui les rattache l'une à l'autre. Il avoue que la beauté du modèle lui a inspiré le désir d'en tirer une copie. Sans sortir du monde réel, il s'est donné le plaisir de s'avancer jusqu'aux dernières limites du possible dans l'invention d'un personnage tel que l'humanité n'en produit pas. Mignon est plus simple, plus vraisemblable, plus facile à concevoir et à expliquer que Fenella : on ne trouve point en elle cette alliance d'idées et de sentimens presque incompatibles, ces contrastes bizarres et violens qui relèguent Fenella au nombre des fantaisies de poètes; mais quelle fantaisie délicieuse et puissante! quelle imagination que celle qui l'a enfantée et soutenue de son souffle presque divin!

Mignon et Fenella sont les deux parfaits symboles de l'ange tutélaire, fiction charmante, qui composerait à elle seule toute une religion. Fenella s'attache à Julien Peveril, comme Mignon à Wilhem

Meister : toutes deux veillent sur l'objet aimé, comme une mère sur son fils, comme une sœur sur son frère ; mais, pour prix de tant d'amour, elles voudraient autre chose qu'un peu de froide reconnaissance, et elles n'obtiennent pas ce qu'elles attendent, ce dont elles ne peuvent se passer. Mignon et Fenella arrivent au même but par des voies diverses, comme si c'était le sort du dévouement extrême de ne jamais trouver en ce monde la récompense qu'il mérite et de se prodiguer pour des ingrats !

Fenella n'intervient qu'assez tard dans le beau roman où Walter Scott l'a placée : rien ne l'annonce, rien ne la fait pressentir; mais, dès qu'elle entre en scène, on est frappé, saisi ; dès qu'on l'a vue, on la voit toujours, présente ou absente; on l'aime à cause de ses charmes, à cause de ses souffrances , à cause des sentimens qui s'exhalent de son cœur ; on aime d'elle jusqu'à ses imperfections; et cela est si vrai, que lorsqu'on apprend que son silence n'était qu'un effet de l'art, on regrette son mutisme; lorsque la parole lui est rendue, il semble qu'elle ait perdu quelque chose ! Zarah est encore séduisante et touchante; mais ce n'est plus Fenella, ce n'est plus l'être idéal qu'on s'était habitué à chérir, et dont le souvenir nous suivait partout. En nous rendant un compte logique de sa création, Walter Scott n'a pu s'empêcher d'en détruire un peu le prestige. Fenella, c'est la poésie, Zarah, c'est la prose poétique : Fenella et Zarah, ce sont deux personnes en une; mais on n'admire, on n'adore que Fenella.

Édouard Monnais.



Isabelle de Croye.

PARIS.
Rittner et Goupil, | Marchant éditeur.

ISABELLE DE CROÏE

(QUENTIN DURWARD).

Ce qu'on demande à l'histoire lorsqu'on est jeune, ce ne sont point les secrets de la politique, les calculs de l'ambition, le retentissement des batailles ; ce qui attire comme à son insu le cœur qui s'éveille, dans les annales du passé, ce sont les révélations intimes jetées çà et là dans les chroniques de tous les âges sur les personnages célèbres dont le monde garde la renommée. Le lecteur de quinze ans cherche avec avidité quelques pages d'amour parmi les pages sanglantes que l'histoire de tous les peuples déroule devant lui. Quelles sympathies peut-il avoir pour ces grandes ambitions évanouies, qui s'agitent encore dans la poudre des siècles éteints? Que lui importe la fortune de César et d'Alexandre? que lui importera un jour celle de Napoléon? A quinze ans, ce qu'il faut au cœur, à l'imagination, à l'étude, c'est une étincelle d'amour éveillant le foyer que nous cachons en nous. Qu'un nom de femme frappe le jeune lecteur, qu'un récit romanesque se trouve mêlé à la narration d'une

guerre, croyez-moi, il s'arrêtera long-temps à ces souvenirs frères de ses impressions présentes. Il se dira : Ces grands hommes ont aimé comme je puis aimer aussi ; et il aura plus d'enthousiasme pour leurs sentimens que pour les triomphes éclatans de leur vie ; car il sentira qu'il touche à eux par le cœur, s'il ne peut y toucher par la célébrité. Plus tard, les pensées de l'orgueil étoufferont peut-être les besoins impérieux du sentiment ; mais, dans la jeunesse, il n'est pas de cœur qui ne se soit écrié avec nous :

La gloire et l'avenir, qu'est-ce auprès de l'amour ?

C'est ainsi que dans ces beaux livres que nous a laissés Walter Scott, et qui sont aussi de l'histoire, ce qui nous attire et nous charme, ce sont surtout ses créations de femmes toujours si nobles et si vraies. Dans *Quentin Durward,* cette admirable chronique du temps de Louis XI, Isabelle de Croïe et le jeune Écossais éveillent toute notre sollicitude! nous les suivons avec un intérêt fraternel. Au milieu des périls qui les menacent et des intrigues dont on veut les enlacer, nous vivons de leurs impressions ; nous aimons de leur amour ; nous sentons en nous comme un retentissement de la chaste passion qui remplit leur cœur, passion pure et souveraine à la fois, qui ne laissait dans leur ame aucune place pour ce qui n'était pas elle. Les intrigues cauteleuses de Louis XI, les sanglantes exécutions du *Sanglier des Ardennes,* les fureurs de Charles le Téméraire, toutes ces trahisons, tout ce sang, tout ce bruit ne troublent point leurs cœurs qui se reposent dans leur amour. Qu'il est naïf et vrai cet amour, quand il s'éveille dans cette hôtellerie où la jeune et belle comtesse de Croïe vient, sous les habits d'une servante, offrir des rafraîchissemens à Louis XI! qu'il est riant sur les bords de la Loire, lorsque Quentin escorte et protége Isabelle fugitive! comme le sen-

timent ardent du jeune Écossais, comme la fraîche passion de la jeune fille frissonnent et se jouent sur les rives de ces eaux, sous les feuillages des peupliers, dans le parfum des prairies, dans les beaux nuages qui glissent au ciel! Comme ils sont heureux, malgré les périls du voyage! quel dévouement enthousiaste dans Quentin! quelle énergique reconnaissance dans Isabelle!... Elle donne avec entraînement son cœur à ce pauvre Écossais dont elle est aimée; elle, la noble et riche héritière d'une partie de la Bourgogne, elle le préfère aux plus brillans seigneurs; elle le préfère à des princes, à un fils de France, au duc d'Orléans, qui sera Louis XII!...

Mais que de candeur, que d'innocence dans cet amour si profond! quel respect dans Quentin! quelle retenue pudique dans Isabelle! Leurs paroles n'osent exprimer ce qu'ils éprouvent; c'est à peine si leur regard les a trahis; mais leurs ames se sont instinctivement devinées. Heureux d'être ensemble, de contempler le même paysage, de partager les mêmes dangers, d'entendre la voix l'un de l'autre, d'échanger leurs doux soins, ils attendent... Ils craindraient de déflorer leur bonheur en le complétant. Mais, lorsqu'on les sépare, ils perdent la sécurité de leur amour, et cet amour devient plus violent; il doute non de lui-même, mais de la destinée; aussi, quand ils se retrouvent, leur passion long-temps contenue éclate et déborde, et leurs ames se confondent à jamais dans un premier baiser, baiser brûlant et furtif, ravi à travers la grille d'un cloître, baiser qui mêle leurs vies en mêlant leur haleine, et qui infiltre dans le sein de la faible femme le courage audacieux du guerrier.

La voilà cette touchante Isabelle, à la taille frêle, au beau cou de neige immaculé, à l'œil noir, fier et caressant : elle a revêtu son manteau d'hermine; elle a posé sur les nattes de ses beaux cheveux sa couronne de comtesse; s'enveloppant modestement d'un long voile, elle s'avance fière et résolue devant les juges puissans qui l'interrogent;

elle résiste à Louis XI ; elle résiste à Charles le Téméraire, et ce qui est plus héroïque encore, elle résiste à l'amour royal et vrai du duc d'Orléans. Le baiser qu'elle a reçu de Quentin frissonne encore sur ses lèvres : cette femme ne s'appartient plus ; ce baiser, c'est comme l'incarnation de son amour, il lui dicte des paroles entraînantes. L'auditoire est ému ; elle obtient la liberté du cloître, au lieu de l'esclavage de la vie qu'on voulait lui imposer. Courageuse et aimante, elle préfère le couvent au trône, le renoncement du monde au renoncement de son amour. Mais la force dans les sentimens, comme dans les actes, brise les obstacles : Isabelle a bravé la persécution pour se garder à son amant ; lui, bravera la mort pour obtenir la noble fille, et la persécution et la mort seront vaincues par ces deux ames si énergiquement trempées. Ce ne sont pas les faibles qui savent aimer ; ce sont les forts, et au courage est dû le bonheur.

LOUISE COLET-RÉVOIL.



S. A. Hart. G. Parker.

Edith Plantagenet.

PARIS.
Rittner et Goupil. | *Marchant éditeur.*

ÉDITH PLANTAGENET

(LE TALISMAN).

Qui ne s'est surpris à désirer d'avoir vécu dans les temps passés? Qui n'est remonté, par la pensée, aux anciens jours? Lequel d'entre nous ne s'est dit une fois, soit qu'une amitié brisée vînt l'affliger, soit qu'un amour trompé portât la désolation dans sa vie, soit enfin que les hommes ou la société lui fissent faute : Oh ! les temps anciens ! que ne suis-je né aux temps anciens !

Ils sont si beaux dans la perspective, ces siècles adolescens et forts, leurs palmes à la main, leur casque au front, leur rosaire au cœur ! Ils plaisent tant à la mémoire, ces jours où chaque femme donnait une inspiration, où partout où l'on trouvait de quoi tailler une croix, l'on avait une espérance ! La chevalerie, c'est le monde vu à travers un prisme; demandez-le à ces grands évocateurs de la religion, de la gloire et des mœurs du moyen âge, à l'Arioste, au Tasse, et à celui qui, avec plus de couleur que les poètes et plus de vérité que les historiens, a fait présent à l'Europe incrédule du dix-neuvième siècle d'*Ivanhoé* et de *Richard en Palestine*.

De tous les personnages créés par la rêveuse fécondité de Walter Scott au milieu de ce riant et pudique harem dans lequel il s'est plu à faire valoir et à doter si richement et de tant de manières les filles de son imagination, entre ces malicieuses et ravissantes figures qui se disputent nos préférences, il en est une pour laquelle notre penchant est décidé. Celle que nous aimons le mieux est Édith, Édith Plantagenet, la nièce du loyal et fougueux Richard. Tout le siècle est résumé dans Édith : l'amour, l'enthousiasme et la prière.

Nous soupçonnons fort aussi le poétique auteur d'être de partage avec nous dans ce sentiment. Voyez quel cadre il a choisi pour la faire valoir, son Édith : l'Orient, le camp des croisés, la Terre sainte. Dans les amours profanes, dans les amours paternelles, remarquez bien que le lieu où l'amant place sa maîtresse et le père sa fille est le signe de l'intérêt qu'il lui porte ; et pour savoir celui qu'il veut que vous lui portiez vous-même, examinez aussi le premier moment où il vous présente l'objet chéri : observez comment il le pose, quel cortége il lui donne. Une espièglerie annoncera Julia ; Lucy se montrera soigneuse et empressée auprès de son père malade, et Édith Plantagenet apparaîtra voilée, entre les arcades gothiques, sous les drapeaux du ciel, sous l'œil du Dieu vivant présent au tabernacle.

Pure et innocente coquetterie d'auteur qui a une fille de plus à pourvoir !

Rien ne ressemble à Édith, toute comparaison manque à la chercher autour de nous, et il n'est point de versificateur lauréat à qui le personnel mythologique pût en fournir une. Édith n'est point une Muse ; dans ses jours de joie ce n'est point une Grâce ; dans les larmes, ce n'est pas une fille de Niobé. Édith est l'idéal de la femme chrétienne, la femme unique d'une époque merveilleuse. Quand l'Occident se rue sur l'Orient pour conquérir le saint sépulcre, le tumulte des camps, les fatigues d'un climat qui dévore, le bruit des

armes, ne sauraient effrayer une Plantagenet. Édith est simple, et elle pourrait être sublime ; Édith pleure à l'aspect du carnage, et elle pourrait se parer des palmes les plus inattendues ; Édith s'intimide devant les hommes, et résiste avec dignité à la colère de Richard, qui effraie les rois. Chaque jour tous ces princes, tous ces comtes, tous ces hauts barons disent au néophyte armé qui s'agenouille devant eux et reçoit l'accolade : Je te fais chevalier ! qu'Édith se trouve là, elle seule peut dire : Je te fais brave !

Nous n'avons pas voulu décrire la beauté d'Édith, qu'en dirions-nous ? Édith est belle de cette beauté qui est l'heureux accord du moral et du physique. Édith a deux momens pour être belle; disons mieux, la beauté d'Édith s'anime de chaque sentiment qui la domine : c'est l'albâtre qui s'éclaire de toutes les lumières que laisse voir sa transparence, tantôt éclatant, tantôt tendre et suave, tantôt à éblouir le regard, tantôt à le caresser doucement. Il ne manque à ce noble visage qu'une lueur : c'est la maternité qui la lui donnera.

Nous avons dit que l'on peut juger de l'intérêt qu'un auteur veut qu'on porte à ses personnages aimés par l'instant et le lieu choisis pour leur faire leur entrée dans le monde. La voici cette pudique et fière Édith au moment où Walter Scott nous la présente. Jamais sa plume ne trouva de tons plus suaves et plus colorés ; jamais aussi peintre ne comprit mieux le poète, poète lui-même, traducteur fidèle et pourtant créateur ingénieux quand il donne la forme et le mouvement à la vierge royale.

Elle semble être seule, et malgré cela, on peut voir qu'elle a le pas dans une scène où tout est mystère et amour ; elle marche ou plutôt elle glisse sous ces voûtes éclairées au feu des lampes ardentes, assombries aux vapeurs de l'encens ; elle apparaît au chant de laudes, en cet instant où la nuit et le matin se rencontrent. Sa main tient une guirlande en forme de chapelet, où chaque fleur alternativement

rose et blanche marque une invocation à Marie et au Père qui est dans les cieux. Son vêtement de neige flotte sur ses formes élégantes. Est-ce le voile des vierges chrétiennes ? est-ce l'aile de l'ange qui s'agite et frémit devant le Saint des saints ? Un spectateur unique est présent à la pieuse cérémonie ; Kenneth, le brave Écossais, l'intrépide soldat, est là agenouillé : il croit à une vision céleste. L'heure est mystérieuse, le lieu est consacré, l'encens fume, les lumières brillent, le tabernacle éclate. La blanche procession tourne dans la vapeur, elle tourne encore ; parmi ces anges, il en est un qui semble au chevalier plus lumineux que les autres : mon Dieu ! est-ce elle ?

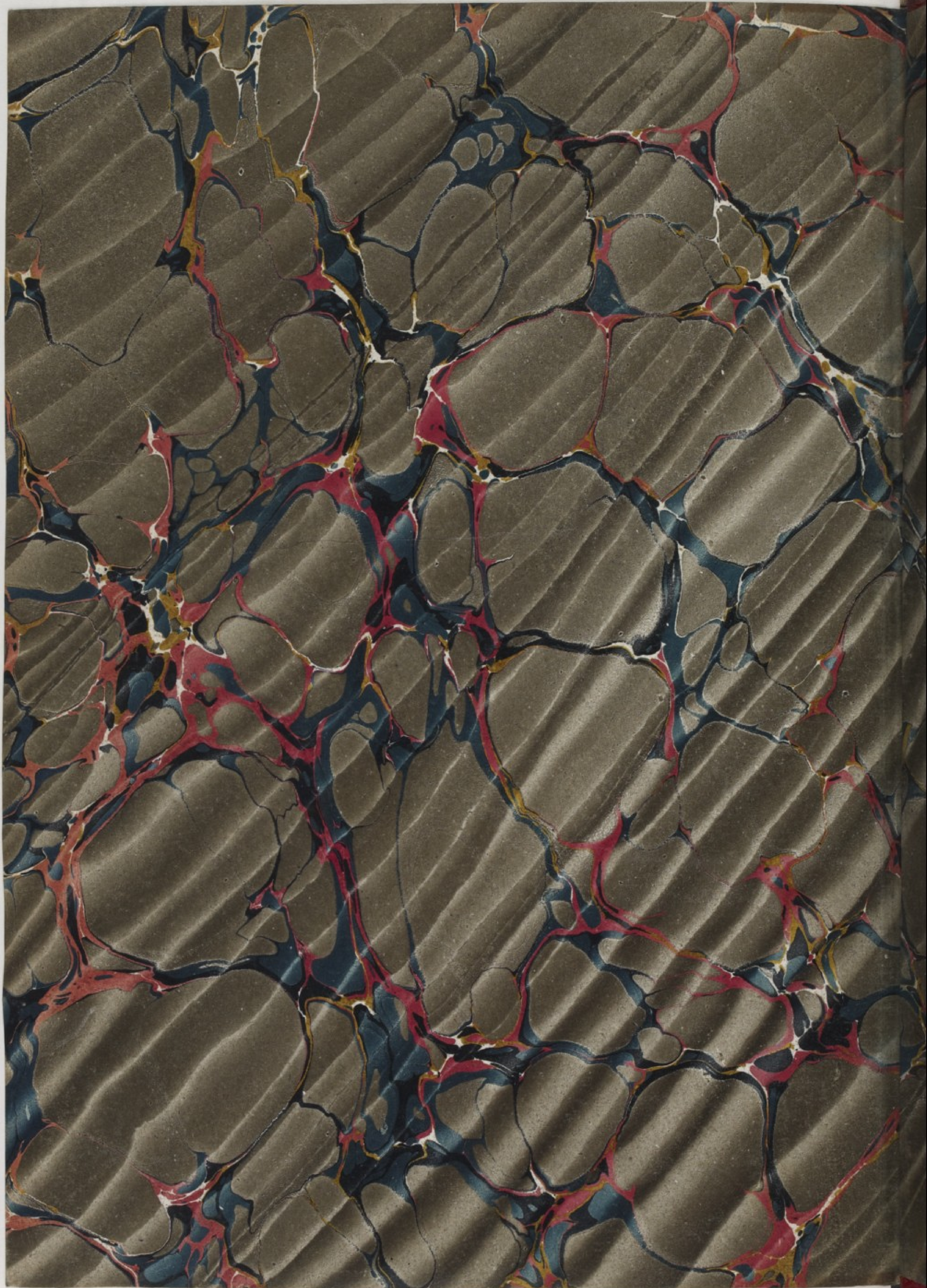
C'est bien elle ! deux fois une petite main élégamment formée détache du chapelet de fleurs deux roses ; elles tombent aux pieds de Kenneth : il s'en empare.

Gardez-les bien, sire chevalier, ces roses embaumées de tous les parfums, bénites à toutes les bénédictions ; posez-les sur votre cœur : ce n'est pas sa flamme ardente qui a commencé à les dessécher. Espérez, car c'est un don d'amour. Qu'il espère, le soldat écossais ; car, soit hasard, soit faveur, il vient d'apercevoir sous ce voile qui va bientôt disparaître, une de ces belles tresses d'un brun foncé dont chaque cheveu lui est cent fois plus cher qu'une chaîne d'or.

Mais le chevalier du Léopard n'a guère que sa lance pour soutenir son rang, et elle, la nièce de Richard, est placée à bien peu de distance du trône d'Angleterre : qu'importe ! La Palestine est le sol où Jésus fonda l'égalité parmi les hommes, et la croix du Rédempteur n'est pas plus haute pour Kenneth que pour Édith.

J. B. P. Lafitte.









GALERIE
DES FEMMES
DE
WALTER SCOTT
P. 1839

GRUEL DEPOSE 1840